PER
R-334
BNQ

La Revue Populaire 15c

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 17, No 7 Juillet 1924



Roman complet : L'AUTRE COMBAT

Par VICTOR FELI

"L'AIR EST REMPLI DE CHOSES QUE VOUS NE DEVRIEZ PAS MANQUER"



Ce n'est pas une Pile Sèche Ordinaire

Cette Batterie de Radio "A" Eveready No 7111 est susceptible de produire un ampérage 50 à 60 pour cent plus fort que n'importe quelle autre pile sèche sur le marché. Cette pile sèche, destinée spécialement au Radio, a été inventée par les chimistes de l'un des plus grands laboratoires électro-chimiques de l'Amérique du Nord en collaboration avec quelques-uns de ses ingénieurs radiophonistes les plus réputés. C'est là le résultat de trente ans d'expérience dans la fabrication des accumulateurs.

Demandez bien à votre marchand la Batterie de Radio "A" Eveready No 7111, ou les Batteries de Radio "A" Eveready groupées dans des boîtes métalliques si vous avez besoin de plus de deux piles.

Si vous avez quelque difficulté au sujet de votre batterie, écrivez au service de radio de la Canadian National Carbon Company, Limited, Toronto.

CANADIAN NATIONAL CARBON COMPANY, LIMITED

Centre d'Informations sur batteries de radio

Montréal TORONTO Winnipeg

EVEREADY
Radio Batteries

— durent plus longtemps

Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, **Le Samedi** a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine **Le Samedi** procure cette aubaine extra-ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

EN VENTE PARTOUT AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

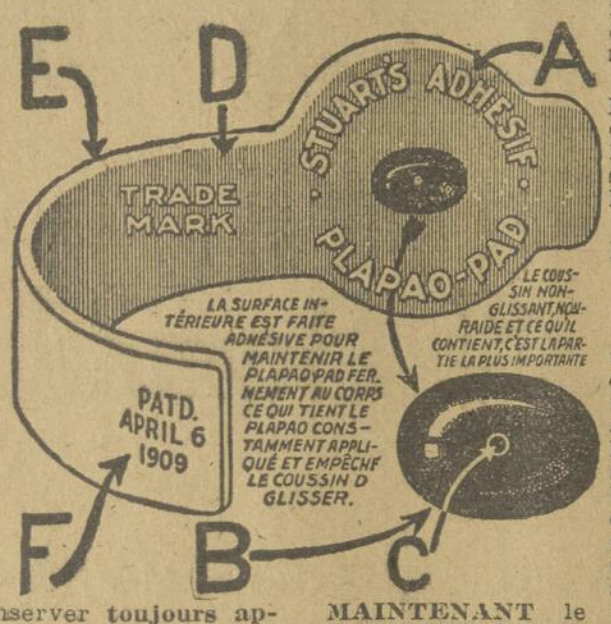
RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de **Plapao sans frais** pour vous permettre d'en faire **l'essai.** Vous ne payez rien pour cet essai de **Plapao.**

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre **expérience,** que c'est seulement **un faux soutien** contre un mur tombant et que cela **affaiblit votre santé,** parce que cela **retarde la circulation** du sang. **Pourquoi donc continuer** à le porter ? Voici **un meilleur procédé** dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT



Premièrement: Le **plus important** objet du **PLAPAO-PAD** est de conserver **toujours appliqué** aux muscles relâchés le remède appelé **Plapao** qui est de nature **contractive,** et dont le but à l'aide des ingrédients de la **masse médicamenteuse,** est **d'augmenter** la circulation du sang afin de **revivifier** les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but **d'empêcher le tampon de glisser,** c'est une **aide importante** pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des **centaines** de gens, **vieux et jeunes,** ont **affirmé sous serment** devant un **officier qualifié,** que le **PLAPAO-PAD** a guéri leur **hernie**—certains cas étant des **plus graves** et des plus **anciens.**

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement **PLAPAO-PAD** est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continuelle—nuit et jour pendant les 24 heures **entières.**

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant **minute par minute**—pendant votre **travail quotidien**—même pendant **votre sommeil**— ce merveilleux remède **infuse** invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle **force** dans vos muscles et les met en état de **maintenir les intestins** en place sans le support **artificiel** d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le **PLAPAO-PAD** est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une **extrémité élargie** du **PLAPAO-PAD** que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se **déplacer plus loin.**

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer **l'ouverture herniaire et empêcher** la saillie des **intestins. En même temps, ce tampon** forme réservoir. Dans ce réservoir est placé **le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao.** Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite **ouverture** marquée "C" et est absorbé par les **pores** de la peau pour fortifier les **muscles** affaiblis et effectuer la **fermeture de la hernie.**

"F" est l'extrémité du **PLAPAO-PAD** qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine le **solidité** et le **support** nécessaire au **PLAPAO-PAD.**

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. **Je** veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, **alors** vous **connaîtrez** que votre hernie est guérie — et vous me remercierez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remère gratuit. Et "**GRATUIT**" signifie **GRATUIT** — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez **heureux** pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon **aujourd'hui et par le retour de la malle,** vous recevrez **l'essai gratuit du Plapao** avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un **diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris.** Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront **certainement considérables.** Pour éviter un désappointement, écrivez **MAINTENANT.**

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An . . $1.50
Six Mois. . 75c
Montréal et banlieue exceptés
PARAIT TOUS LES MOIS

La Revue Populaire

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Vol. 17, No 7 Montréal, juillet 1924

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LE TUTOIEMENT

Dans la langue française, l'emploi à bon escient du **vous** et du **tu** exprime des nuances infinies, déférence, respect, considération, d'une part, intimité, familiarité, dédain, arrogance, d'autre part. Presque toutes les langues ont répudié cet usage, sauf la langue française et quelques autres d'origine latine où pourtant les choses se passent différemment.

En thèse générale, le vouvoiement fut de rigueur sous la monarchie absolue, au siècle de Louis XIV, par exemple; la Révolution, dans son vaste programme d'égalité et de fraternité, restaura le tutoiement, reprenant en cela la tradition classique, interrompue pendant quelques siècles.

En effet, toutes ces distinctions parfois difficiles, ces gradations souvent insaisissables dans l'emploi de la deuxième personne du pluriel ou de la deuxième personne du singulier, paraissent avoir été complètement ignorées des anciens.

L'habitude qu'avaient les empereurs romains, dans leurs décrets, de substituer **nous** à **je,** pour donner au bon peuple et aux représentants du bon peuple, tribuns, censeurs et sénateurs, l'illusion d'une étroite collaboration avec l'autorité suprême, ne paraît pas être sortie du palais des césars.

En somme, le tutoiement, dans les pays civilisés, s'employait partout indifféremment. Les marques de respect étaient tout autres; on n'honorait personne en le vouvoyant ! Au XVIe siècle, grand chambardement dans la langue française. Est-ce sous Henri III ? Est-ce sous Henri IV ? Nous ne le savons pas bien, mais vers 1560, nonobstant, à ce qu'on raconte, les protestations indignées du plus grand jurisconsulte de l'époque, Etienne Pasquier, le tutoiement ne fut plus de bon ton. Contrairement au présent usage de la bourgeoisie, on ne tutoyait plus que les domestiques.

Les enfants "portaient respect" à leurs parents; les époux de bonne condition n'usaient entre eux, dans le monde comme au foyer, que de cette marque de politesse. Les auteurs dramatiques seuls, dans leurs tragédies; les poètes-courtisans, dans leurs hymnes au Roi, employaient encore le tutoiement.

De nos jours, le tutoiement et le veuvoiement sont dans les moeurs, mais l'emploi de l'un et de l'autre varie avec les milieux et les familles. Dans les grandes maisons, le mari ne tutoie jamais sa femme devant les gens. Ici, entre parents et enfants, le tutoiement est d'usage ; là, le vouvoiement est de rigueur.

Il n'y a plus là qu'une affaire d'éducation et de délicatesse; un cas que chacun résout à sa fantaisie.

Jules JOLICOEUR.



Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



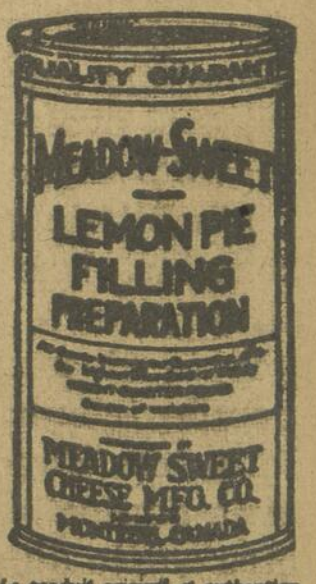
"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.



Le produit original et authentique

Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.

Les gladiateurs de Rome

L'origine des combats de gladiateurs. —Esclaves ou libres, ils étaient les idoles du peuple, comme aujourd'hui en Espagne, les combattants dans les courses de taureaux.—Le combat, les armes, les catégories de gladiateurs.— Armés comme les chevaliers du moyen-âge, les gladiateurs équestres luttaient comme dans un tournoi, mais jusqu'à la mort.

C'est dans les coutumes religieuses des Etrusques qu'il faut chercher l'origine des combats de gladiateurs, dont l'usage prit une grande extension sous l'empire romain, bien qu'il n'ait jamais pu s'introduire en Grèce. Ainsi commence le chapitre consacré aux gladiateurs dans le magnifique ouvrage de MM. René Ménard et Claude Sauvageot, sur la "Vie Privée des Anciens", qui nous fournit la matière de cet article.

Chez les peuples primitifs, on immolait des prisonniers sur la tombe des héros morts en combattant et le sang des hommes qu'on avait égorgés était comme un holocauste qu'on offrait aux mânes de celui dont on voulait honorer la mémoire. On imagina bientôt de faire combattre entre eux ces prisonniers au lieu de les immoler simplement, et ces combats, qui se livraient près de la tombe du défunt, au milieu de tous ses amis, étaient considérés comme le plus bel hommage qu'on pût rendre au souvenir d'un guerrier illustre. Ces duels sont fréquemment représentés sur les monuments funéraires des Etrusques.

Cependant, comme on n'avait pas toujours des prisonniers sous la main pour honorer les morts, on imagina de les remplacer par des hommes faisant profession de combattre et ce fut là l'origine des gladiateurs. Ces gladiateurs au début étaient presque toujours des étrangers, et ce ne fut qu'assez tard qu'on vit des citoyens descendre eux-mêmes dans l'arène. Mais le caractère funèbre des combats primitifs se perpétua très longtemps. On donnait des représentations de combats aux funérailles illustres, et les personnages opulents ordonnaient parfois sur leur testament les fêtes sanglantes qui devaient honorer leurs funérailles.

Le caractère funèbre des anciens combats de gladiateurs se perdit tout à fait à la fin de l'empire et dès le

premier siècle de notre ère ces luttes sanglantes devinrent de simples amusements, pour le peuple romain, qui se prit d'une véritable passion pour ce genre de spectacles. Les particuliers appelaient des gladiateurs pour récréer leurs convives dans les festins et dans toutes les solennités publiques; on servit au peuple le spectacle d'une véritable guerre, puisque



Combat de gladiateurs.

mille paires de gladiateurs combattaient quelquefois ensemble dans l'amphithéâtre. Dès lors le nombre des gladiateurs s'accrut démesurément et leurs luttes devinrent une véritable science, se rattachant à des règles fort compliquées et pour lesquelles une éducation spéciale était absolument nécessaire.

D'anciens gladiateurs auxquels on donnait le nom de "lanistes", étaient spécialement chargés d'enseigner aux débutants la théorie et les règles de leur métier.

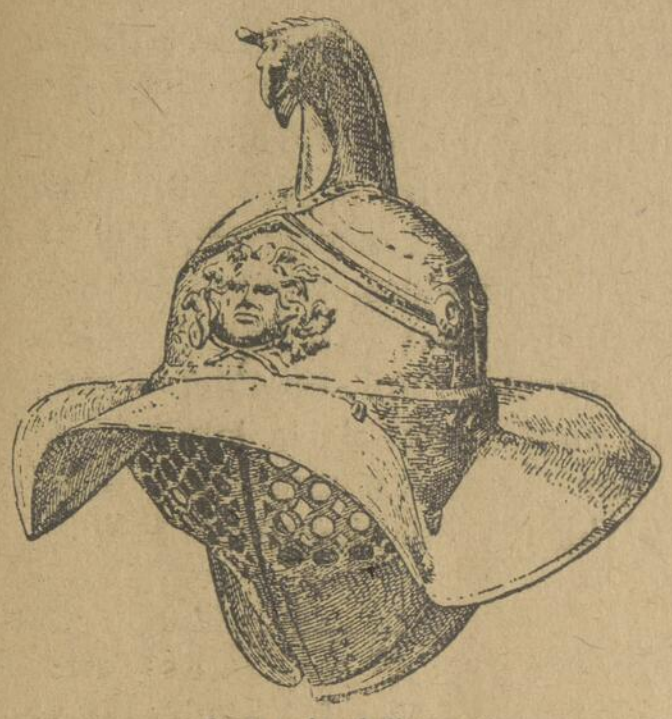
Le laniste portait une tunique et n'était pas armé, mais il avait en main une baguette, comme signe d'autorité. La plupart des lanistes étaient chargés d'exercer les compagnies appartenant à l'Etat; les gladiateurs de ces compagnies portaient le nom de gladiateurs fiscaux, parce qu'ils étaient nourris et payés par le fisc. D'autres lanistes étaient de véritables entrepreneurs, qui recrutaient pour leur troupe de jeunes hommes robustes, les nourrissaient, les prenaient à leur service et les louaient ensuite pour les représentations. Il y avait deux catégories de gladiateurs, les "esclaves", qui appartenaient complètement au laniste, et les gladiateurs "libres" qui lui juraient une obéissance passive pour la durée de leur engagement. Le gladiateur libre qui prenait un engagement jurait par serment de souffrir le fer, le feu, la chaîne, les coups, etc. Enfin, en dehors des entrepreneurs, il y avait des particuliers opulents qui avaient des gladiateurs à eux. Ceux qu'on appelait césariens, parce qu'ils appartenaient à César, c'est-à-dire à l'empereur, passaient pour les plus beaux et les plus habiles de tous. Quelques-uns d'entre eux avaient une grande réputation et le peuple les réclamait chaque fois qu'il y avait un spectacle important. Le jour du spectacle, les gladiateurs étaient conduits en



Gladiateur vaincu implorant sa grâce.

cérémonie à l'amphithéâtre dans lequel ils devaient combattre; alors on les appareillait en choisissant pour chacun d'eux un adversaire d'une force à peu près égale. Avant d'entrer en lice, ils s'exerçaient en se frappant avec des épées de bois, mais dès que la trompette se faisait entendre, ils

prenaient leurs armes et s'élançaient l'un contre l'autre. Quelquefois l'un des deux adversaires était frappé à mort dès le premier coup: c'est probablement ce qui arrive à celui qu'on voit tomber en arrière sur son bouclier après avoir reçu un coup en pleine poitrine.



Casque de gladiateur.

Quand un gladiateur était blessé, il pouvait mettre bas les armes et se déclarer vaincu. Quelquefois le vaincu fuyait pour échapper aux poursuites de son adversaire; le gladiateur vaincu a laissé tomber son bouclier et lève le bras pour demander sa grâce aux spectateurs. Pour demander sa grâce, le gladiateur met un genou en terre, en même temps que par son geste il implore le public, tandis que le vainqueur, posant le pied sur la lance de son adversaire, attend pour le laisser vivre ou pour le frapper la décision que vont prendre les spectateurs.

Lorsque les spectateurs levaient la main en abaissant le pouce, ils voulaient qu'on fît grâce au vaincu ,mais quand ils levaient le pouce en le tournant vers les combattants, le malheureux était impitoyablement égorgé.

Les gladiateurs qui assistaient au combat de l'arène, en attendant que leur tour arrivât d'entrer dans la lutte, ne pouvaient en aucune façon prendre parti dans le combat qui avait lieu et regardaient sans s'y mêler. Quand un gladiateur était mort, les valets du cirque venaient immédiatement enlever son corps, en le traînant sur le sable de l'arène à l'aide de crochets qu'ils tiraient au moyen d'une corde.

Le costume des gladiateurs présente une assez grande variété. On a retrouvé des armes de gladiateurs qui sont de la plus grande richesse décorative. Leurs casques étaient remarquables. Certains casques connus, de grand luxe, appartenaient sans doute à quelques gladiateurs célèbres et riches comme il y en avait sous l'empire romain. Les armes sont toutes de fantaisie et n'ont jamais été employées dans les armées. On y voit surtout la



Gladiateurs équestres.

préoccupation de préserver le visage des coups qui auraient pu le défigurer. Le masque métallique en forme de grillage avait en outre l'avantage de laisser passer facilement l'air. Avec d'autres casques, la respiration devait être plus pénible. Ils sont entièrement fermés sauf l'ouverture indispensable pour voir son adversaire. Encore les deux ouvertures ne sont pas pareilles

des deux côtés et les raisons de cette différence sont difficiles à expliquer.

Quelquefois le casque du gladiateur était surmonté d'une aigrette ; s'il tombait ou s'il demandait grâce, le vainqueur enlevait cette aigrette et la montrait au peuple en signe de victoire.

Les soldats romains ne portaient pas non plus ces magnifiques jambières des gladiateurs. Ils étaient généralement vêtus d'après un uniforme réglementaire, tandis que les gladiateurs, étant moins astreints à la régularité, pouvaient apporter plus de luxe et de variété dans leurs armes. On a donné le nom d'"Ecole des gladiateurs" à un édifice situé à Pompéi, près des théâtres et dans lequel d'autres archéologues ont vu simplement une caserne. Des armes, des casques, des cnémides ou bottines de bronze, qui ont appartenu à des gladiateurs et non à des soldats, ont été découverts en ce lieu, et c'est ce qui a fait voir là un établissement destiné à des gladiateurs. Mais, suivant M. Breton, une ville aussi peu considérable que Pompéi n'aurait pu entretenir une troupe de gladiateurs assez nombreuse pour exiger de si vastes logements, tandis que des gladiateurs de passage ont parfaitement pu loger à la caserne, ce qui expliquerait la présence des armes qu'on a retrouvées.

La plupart des gladiateurs appartenaient à des catégories combattant dans des modes différents; mais, en général, deux gladiateurs de la même espèce ne combattaient pas l'un contre l'autre, mais on donnait pour adversaire au gladiateur d'une espèce un autre gladiateur appartenant à une autre série et portant des armes toutes différentes. Chaque série avait un nom particulier qui provenait soit du pays dont il était natif, soit de la nature spéciale de son équipement.

Parmi les nombreuses espèces de gladiateurs, on distinguait: 1o, les Thraces; 2o, les samnites ;3o le mirmillon; 4o, le rétiaire, lequel est caractérisé par l'absence totale d'armes défensives. Il n'a d'autres armes que son harpon ou fourche et le filet dans lequel il cherche à envelopper son adversaire ; 5o, l'hoplomaque, puissamment armé ; 6o, les gladiateurs équestres, partant au même signal des deux extrémités de l'arène et chargeant l'un sur l'autre au galop. Ils sont armés de la lance et du bouclier rond. Le mois prochain, nous parlerons du cirque romain.

———o———

L'INSTINCT DES OISEAUX

En Birmanie, à la saison des nids, les arbres se couvrent de quantité de légères habitations aériennes en forme de cloches se balançant gracieuses, suspendues par une espèce de crochet à l'extrémité des plus hautes branches. Ces nids, d'aspect si curieux, sont ainsi fabriqués par leurs petits architectes ailés en vue de les préserver de la visite inopportune des oiseaux de proie et des serpents. Une porte masquant l'ouverture en reste hermétiquement fermée tant que les oeufs ne sont pas éclos; seule, une minuscule fente invisible permet à la maman de recevoir sa nourriture. Dès que la jeune couvée se sent apte à voler, le plus mutin de la bande donne un coup de bec à la suspension... le nid tombe, et tous les oiselets de prendre leur envolée dans l'espace...

LES EXECUTIONS CAPITALES

Quelques savants européens prétendent que les victimes de l'électrocution, pouvant revenir à elles, les courants alternatifs n'ayant qu'une action momentanée, sont souvent enterrées vivantes.—Les médecins de Sing-Sing citent 114 cas d'électrocution pour démontrer l'impossibilité d'une résurrection.

L'Europe et l'Amérique poursuivent au sujet de l'électrocution une discussion, vieille de plusieurs années. On n'a jamais voulu admettre dans le monde savant européen que l'électrocution fût supérieure, comme mode d'exécution capitale, à la guillotine, pas plus que dans le monde savant américain, on n'a décessé de considérer la guillotine comme une chose "disgusting". N'ayant pas, pour l'instant, à choisir pour notre propre compte un moyen de supplice, la question ne nous intéresse que d'assez loin; envisageons-la au seul point de vue scientifique et humain.

L'électrocution est-elle un mode d'exécution rapide et décisif? Y a-t-il des chances que la victime revienne à la vie? Aux Etats-Unis, on répond dans l'affirmative; en Europe, on a des doutes et des doutes sérieux.

Dans cette controverse, les Européens accusent et les Américains s'expliquent.

Le docteur Jellinek, professeur et chef de l'Institut Electro-Pathologique de Vienne, dit: "L'électricité ne tue jamais. Les plus forts courants ne déterminent qu'un état cataleptique durant lequel le coeur cesse de battre. Il est toujours possible de ramener le corps à son état normal, après un certain temps." Il ajoute: "La chaise électrique n'est pas une chaise de mort—les criminels, condamnés à mort, qui y sont attachés sont assommés ou engourdis par un courant puissant, non pas tués. Il en est de même, en plusieurs cas, des personnes frappées par l'éclair ou électrocutées accidentellement, de quelque manière."

Ainsi donc, suivant ce professeur, l'électrocution, au lieu d'éteindre la vie dans un être, instantanément, comme on le suppose communément, produirait simplement un état d'insensibilité complète où les battements du coeur sont pratiquement imperceptibles. Etat si proche de celui de la mort que la science l'a jusqu'ici confondu avec lui.

Après une période de temps qu'il ne peut fixer, et qui probablement varie avec chaque individu, au dire toujours du même professeur, les électrocutés recouvrent l'usage de leurs sens, reprennent connaissance. Mais quand ils reviennent ainsi à la vie, c'est pour se voir cloués dans leur cercueil, envoûtés dans des tombes ou emprisonnés sous plusieurs pieds de terre.

Si tout cela est vrai; si ce professeur a raison, l'électrocution équivaudrait en horreur et cruauté à un emmurement, tel qu'il se pratiquait au temps de l'Inquisition. Les Américains seraient loin de leur but, qui

fut en inventant cette pratique, de supprimer la douleur, au moins de l'abréger le plus qu'il est possible.

Quoi qu'il en soit, cette révélation va fournir des arguments nouveaux aux adversaires de la peine de mort et, si elle est bien fondée, peut-être le gouvernement américain songera-t-il à recourir à la guillotine ou à quelque autre mesure. Mais n'allons pas trop vite. Les savants américains, fiers sans doute de leur découverte, ne chantent pas le même air! Il s'en trouve naturellement, et de nombreux, qui ne sont pas convaincus de l'instantanéité de la mort par la décharge électrique, mais ceux-là ont réussi à faire adopter par les autorités judiciaires de plusieurs états, la mesure suivante dont la seule application prouve que la mort par l'électrocution peut bien ne pas être instantanée: les médecins qui assistent à une exécution administrent à la victime, une fois enlevée de la chaise, l'exécution terminée, un poison susceptible de donner la mort.

Dans une des prisons où les exécutions sont nombreuses, on donne à chaque victime une injection hypodermique de curare. Le **curare** est un poison végétal dont les Indiens de l'Amazone se servaient pour empoisonner leurs flèches. C'est un poison violent quand il est mis en contact avec la circulation, car la mort survient alors en quelques minutes, par paralysie des muscles respiratoires. La conscience des exécuteurs et médecins de cette prison peut reposer tranquille, quand bien même le professeur Jellinek aurait raison.

Mais, de toute façon, ce n'est guère à la louange de l'électrocution qu'il lui faille, pour tuer un homme, l'aide d'un poison violent. Pourquoi pas simplement ce poison? Boire un poison, c'est boire la cigue; c'est très noble et pas douloureux.

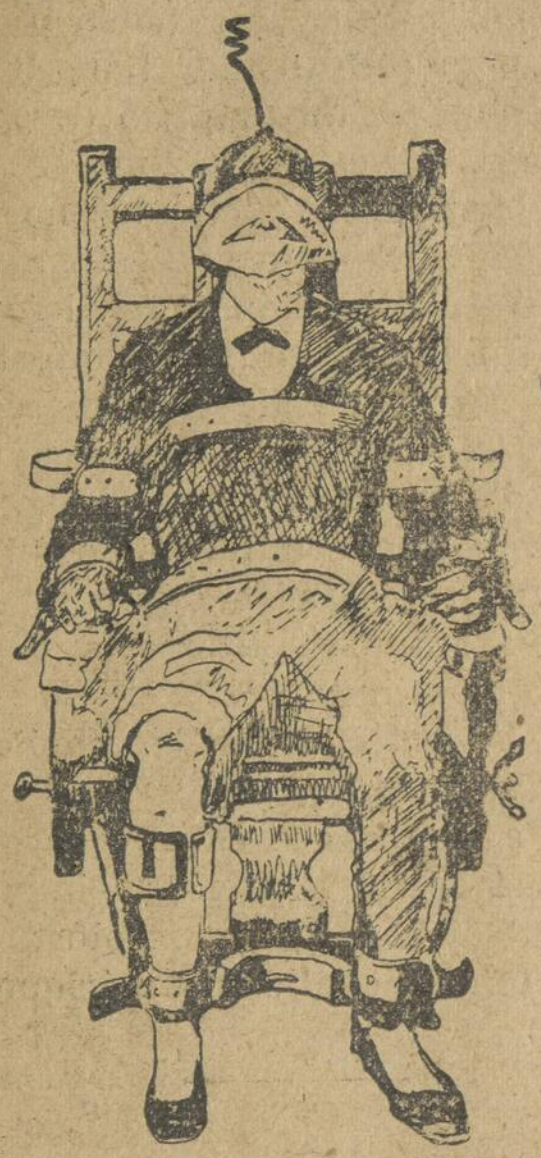
Nous nous sommes surtout attaché jusqu'ici à l'opinion des savants européens, opinion formulée par M. Jellinek. Voyons ce que disent sur le même sujet les médecins américains. Citons avant tout le docteur Amos C. Squire, médecin attaché à la prison de Sing-Sing: "Un homme électrocuté, dit-il, est un homme mort; aucune injection d'**Adrénaline** ou d'autre substance organique ne peut le ranimer." (L'adrénaline constitue le corps le plus vasoconstricteur connu. Il suffit de laisser en place pendant quelques minutes, un tampon imprégné de la solution pour obtenir l'arrêt du sang).

"On peut prétendre, continue le docteur ci-haut nommé, qu'il y a des degrés dans la mort. Prenons, par exemple, deux hommes atteints par la foudre. On les retrouve inconscients tous deux, les battements du coeur sont imperceptibles, la respiration est négligeable. Ils sont morts apparemment. Le même restaurant est administré, mais un seul y répond. Le second résiste à toutes les tentatives de retour à la vie. Peut-on dire dans ce cas que des deux hommes, l'un était plus mort que l'autre?

Naturellement, la question à quoi l'on ne peut répondre se pose : cet homme qui est revenu à la vie était-il réellement mort? Quant à moi, il n'était pas mort. Il recouvra la vie parce qu'il avait plus de force de résistance que l'autre, bien que, s'il avait été plus longtemps négligé, il n'eût pas repris l'usage de ses sens. Il y a autre chose. Bien que les deux hommes aient été foudroyés au même moment par le même éclair, ils ne reçurent

pas le même voltage. Mais, pour ce qui est de la mort sur la chaise électrique, peut-on parler de degrés dans la mort, étant donné que tous les condamnés reçoivent le même voltage?

J'ai fait l'autopsie de 114 électrocutés, à Sing-Sing, et je puis affirmer que la mort est déterminée par l'ampère, ou intensité de l'électricité introduite dans le corps, plutôt que



"Un homme électrocuté, dit M. Squire, est un homme mort; aucune injection d'adrénaline ne peut le ranimer."

par son voltage. Il a été démontré qu'un courant d'un ampère (l'intensité d'une ampoule de 100 watts), traversant le cerveau ou quelque autre organe vital, pourrait entraîner la mort dans plusieurs cas.

La résistance d'un être humain est une affaire de sang et de peau. Par exemple, un homme dont le corps est parfaitement sec supportera un voltage bien plus élevé que celui dont la peau est trempée par la transpiration.

A Sing-Sing, pour les exécutions capitales, on donne 2,000 voltes pendant 10 secondes, on réduit ensuite à 250 voltes pendant 40 ou 50 secondes, on augmente davantage pendant



5 autres secondes, puis on interrompt le courant. On calcule que 8 ou 10 ampères traversent le corps. Puis, on établit de nouveau le contact avec 3 ou 5 secondes, comme mesure de précaution, pour abolir les réflexes.

Si un corps était soumis à un courant de 2,000 voltes et 10 ampères pendant 30 secondes, sa chair serait brûlée. Aussitôt après une applica-

tion de 2,000 voltes, nous avons remarqué que les électrodes qui établissent le courant atteignent un degré de température assez élevé pour faire fondre le cuivre—et l'on ose après cela prétendre pouvoir ramener à la vie un électrocuté! Dans les trois heures qui suivent l'exécution, le corps a la rigidité cadavérique (rigor mortis). Il arrive souvent que le cœur ait éclaté. Le sang est altéré. Sous le microscope, le sang prend une apparence granulaire, indiquant une dissolution électrolytique des corpuscules rouges. Des bulles de gaz s'aperçoivent dans les cellules ganglionnaires du cerveau. Il est inutile s'essayer même de ranimer un corps pareillement bouleversé." Donc, aucun danger, suivant ce médecin, que les électrocutés ne soient enterrés vivants. Qui croire?

Plus de personnes qu'on ne croit sont enterrées vivantes. Un français du nom de André Godard est parti en croisade contre l'ensevelissement prématuré. Dans les cas où des considérations religieuses interdiraient l'incinération, il voudrait que la loi exigeât que les artères des poignets fussent coupées avant la sépulture.

Godard prétend qu'une personne sur 200 est enterrée vivante. Ce percentage serait même plus élevé en France, où peu de cadavres sont embaumés et où peu de temps s'écoule entre la mort et la sépulture. (Au Canada, la loi porte "qu'aucune inhumation ne peut être faite que vingt-quatre heures après le décès, et quiconque prend sciemment part à celle qui se fait avant ce temps, hors les cas prévus par les règlements de police, est passible d'une amende de vingt piastres".) On pourrait et on devrait, au Canada, où sur ce chapitre c'est la loi française qui nous régit, étendre ce terme à quarante-huit heures. M. Godard prétend que les apoplectiques sont de ceux qui risquent le plus d'être enterrés vivants.

Pour en revenir à l'électrocution, elle est pratiquée dans treize des états américains. Dans tous les autres états où la peine capitale est appliquée, les criminels condamnés à mort sont pendus. Dans l'Utah, le condamné peut choisir entre la pendaison et le poteau pour être fusillé. Dans le Nevada, on use d'un procédé des plus modernes, qui est un gaz mortel.

D'ailleurs cette méthode ne date que de quelques mois. C'est un Chinois qui en fit les honneurs. Il fut attaché solidement à un confortable fauteuil dans une pièce en pierre et l'air qu'on lui donna à respirer était saturé d'une solution mortelle. Le condamné s'endormit comme un enfant sans la moindre douleur. D'après son autopsie, il succomba au bout d'une minute.

C'est là certainement le supplice le plus humain qui soit.

Il y a une chose à prévoir, c'est que dans quelques années, cinquante ans peut-être, la peine de mort sera complètement abolie en Amérique.

——o——

Si un parvenu se souvient de son origine, on l'oublie; s'il l'oublie, on s'en souvient.

* * *

Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif, c'est-à-dire fertile en obstacles.

* * *

Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.



LES DANGERS DE LA CAMPAGNE

Les serpents, les maringouins, les coups de soleil, l'insolation, les étourdissements, l'herbe à la puce: ses remèdes.—Il n'y a pas dans nos campagnes de serpents venimeux: le "serpent jarretière" des Laurentides.

Vous avez besoin, avant de prendre vos vacances, de quelques conseils. Les vacances ne se peuvent prendre, pour être vraiment profitables, ailleurs qu'à la campagne, mais la campagne a ses dangers. Dangers qu'offrent les bois, les champs, l'eau, le soleil. Tous ces dangers, nous vous les présentons comme ils nous viennent à l'esprit, avec les moyens de les éviter ou d'y remédier:

LES SERPENTS

Dans la plupart de nos campagnes, on ne trouve vraiment que des couleuvres, serpents non venimeux. Mais si l'on s'éloigne des grands centres, peut-être a-t-on chance de trouver, dans certains Etats américains et au Canada, des serpents à sonnettes, qui est un serpent commun à l'Amérique, des trigonocéphales et, pour les Etats-Unis seulement, des vipères de Caroline. En général, rien à craindre des reptiles, dans notre province. Mais que faire contre la morsure d'un serpent? Se faire tout de suite un tourniquet, destiné à comprimer les vaisseaux, avec un morceau d'étoffe quelconque, serré bien fort entre la morsure et le coeur, pour empêcher le poison de se répandre dans le système. Entailler la plaie, pour permettre au sang de s'écouler et la sucer avec sa bouche. Desserrer le tourniquet pour laisser passage au sang frais. Le whiskey sert d'antidote aux morsures de serpent en ceci qu'il stimule les poumons et le coeur et secoue les nerfs, mais il ne faut pas en abuser, même dans des occasions comme celle-là! On trouve communément dans les Laurentides, une espèce de reptile connue en anglais sous le nom de garter-snake, qu'on traduit littéralement par "serpent jarretière". Il est de la famille des colubridés, famille qui comprend les couleuvres et autres serpents non venimeux, à la tête séparée du tronc par un cou étroit, et garnie de plaques. Ce

colubridé est simplement une couleuvre de grande taille. C'est un auxiliaire de l'homme, tout comme le crapaud. Il n'est pas à craindre; les cultivateurs ne demandent pas mieux que d'en voir dans leurs champs.

LES MARINGOUINS

Il n'y a que trois manières de se mettre à l'abri et se débarrasser des maringouins: s'envelopper, soi-même ou son lit, de moustiquaire; s'appliquer sur la peau un onguent que leur dard ne peut traverser ou dont ils sont éloignés par l'odeur. Vous tendez dans vos portes et fenêtres des moustiquaires. Pour le plein air, cette protection est plus compliquée. Il faudrait se voiler de moustiquaire ou



Le dard d'un maringouin. Vous ne pouvez échapper à ses piqûres mais certains soins en diminuent le désagrément.

porter des gants, ce qui ne fait guère "chic" à la campagne. On préfère endurer. Quant aux onguents, ils sont très efficaces, mais en même temps ennuyeux pour la personne qui s'en recouvre les bras, la figure et la poitrine. Leur odeur est le plus souvent incommodante. Ces onguents, on peut se les faire. Ils sont composés de trois onces de goudron d'épinette, de deux onces d'huile de castor, d'une once d'huile de pouliot, espèce de menthe. Faites bouillir doucement au-dessus d'un petit feu et embouteillez. L'huile de citronnelle peut aussi remplacer cette préparation.

LES COUPS DE SOLEIL

Il y a plusieurs choses à faire contre les coups de soleil ou les brulûres par le soleil. Appliquer un onguent d'abord. Du soda à pâte dissous dans de l'eau est une chose très adoucis-



Les coups de soleil ne font aucun bien à la peau.

sante. Parmi les autres remèdes, il y a nommément la farine, la glaise, la pomme de terre, et toute huile ou graisse ne contenant pas de sel.

INSOLATION

La personne frappée d'insolation ou d'un violent coup de soleil doit être couchée sur le dos, au frais, la tête



Les rayons du soleil peuvent donner la mort; couvrez-vous.

légèrement élevée. La déshabiller ou du moins relâcher ses vêtements et lui verser de l'eau froide sur la tête, sur le corps, les pieds et les mains. Mais si cette personne a le frisson, ce qui arrive dans certains cas, traitez-la à la chaleur.

ETOURDISSEMENT

Les étourdissements se traitent comme l'insolation. Il faut coucher la personne sur le dos, lui réchauffer l'estomac, les pieds et les mains, ainsi que lui verser de l'eau froide sur la tête. Faire boire ensuite des boissons chaudes.

HERBE A LA PUCE

Tout le monde connaît les effets de l'herbe à la puce (plus proprement l'herbe aux puces), mais rares sont ceux qui pourraient en décrire la plante. Interrogez cent habitants. Peut-être en trouverez-vous un, et encore! qui vous la montrera du doigt, sans y toucher, bien entendu ! En France, l'herbe aux puces, c'est le plantin, c'est l'ortie aussi, de cette catégorie appelée l'ortie brûlante, qui infeste les lieux cultivés, et l'ortie dioique ou grande ortie, qui envahit les haies, les buissons et les décombres. Leur base renferme un liquide irritant, et dont la pointe, en se brisant au contact de la peau, y déverse le liquide, d'où une douleur cuisante et la production d'ampoules.

Pour être bien renseigné soi-même et renseigner aussi bien le lecteur, au sujet de l'herbe aux puces, consultons les "Cent Fleurs de mon Herbier", de M. E. Z. Massicotte, au titre: "Sumac vénéneux, Herbe à la Puce". (Famille des térébinthacées.— Sumac vénéneux, "Rhus toxicodendron".—Lieux sablonneux, ombragés et humides).

"L'herbe à la puce" est un petit arbrisseau de un à trois pieds, de bonne apparence, et ses petites fleurs rosées en grappes particulées sont mêmes gracieuses.

Elle n'est cependant pas aussi commune que l'on pense, parce que l'apocyn et la symphorine qui lui ressemblent beaucoup, font penser qu'on la rencontre à chaque instant tandis qu'il n'en est rien.

Le sumac vénéneux est originaire de l'Amérique du Nord et il a la réputation d'être un des végétaux les plus délétères que l'on connaisse. C'est bien le cas de dire que les espèces dans les genres de plantes sont comme les enfants de certaines familles: les uns sont bons, les autres méchants. Ainsi, dans le genre sumac, nous avons le sumac amarante et le sumac glabre, dont les fruits servent à faire des liqueurs agréables, tandis que le sumac vernis et le sumac vénéneux renferment tous deux un poison qui peut causer de graves désordres.



Le sumac vénéneux, appelé vulgairement "l'herbe à la puce".

Ecoutons le savant Provancher : "Le sumac vénéneux, de même que le sumac vernis, contient dans toutes ses parties un suc blanchâtre résineux, très âcre, renfermant un principe vénéneux d'une extrême subtilité. Les émanations qui s'échappent de ces plantes occasionnent souvent des accidents asez graves. Il suffit parfois de s'exposer seulement un instant à ces émanations, même sans toucher la plante, pour se voir, au bout de 48 heures, la figure, les mains et souvent tout le corps, couverts de petites ampoules ou pustules, accompagnés d'une inflammation de la peau considé-

rable et très douloureuse. On dit que c'est au soleil et au milieu de l'été que ces émanations sont le plus à craindre. Grand nombre de personnes toutefois, traitent de chimériques les craintes qu'elles voient témoigner à l'approche de "l'herbe à puce" et n'ajoutent aucune foi à sa malignité. Nous savons que pour nous-même, nous en avons mainte et mainte fois foulé aux pieds, froissé dans nos mains et mis dans notre bouche, sans jamais en ressentir le moindre effet. Mais les médecins peuvent sans doute nous dire sur cela, comme à l'égard des maladies épidémiques, que le virus de la maladie qu'occasionnent les émanations de cette plante peut prendre sur une personne et non sur une autre, la chose dépendant des dispositions particulières de la personne. qui peuvent la rendre plus ou moins capable de résister à l'influence pernicieuse à laquelle elle se trouve exposée."

Mme Trail, dans ses études sur les plantes du Canada, nous raconte aussi qu'elle en a cueilli plusieurs fois et qu'elle n'en a ressenti aucun mal. Les botanistes sont peut-être réfractaires à cette maladie!

N'importe, pour la satisfaction de tous, nous signalons, un remède indiqué par l'abbé Moyen, pour guérir ce mal bizarre. "On arrête le progrès du mal si l'on a soin, dès le principe, de laver les organes atteints avec de l'eau contenant de "l'Acétate de plomb" ou "Sucre de plomb".

Et ce qui est bon aussi, c'est le gros savon et l'alcool.

———o———

Bois et mange avec ton ami, ne traite pas avec lui d'affaires d'intérêt. (Proverbe turc.)

PAUL BOURGET ET LES MEDECINS

—Faut-il rappeler, nous dit le docteur Cabanès, de quels célèbres médecins Paul Bourget a été ou est l'ami? Pour ne parler que de ceux qui ne sont plus: Dupré, Poncet, Dieulafoy. L'écrivain a suivi le cours de pathologie interne que Dieulafoy professait à l'Hôtel-Dieu. Il n'était pas moins assidu aux leçons de Dupré, données au Dépôt de la Préfecture de police. C'est par ce maître qu'il fut initié à la psychiatrie sur laquelle il possède des notions très complètes, et qu'il a d'ailleurs fortifiées en écoutant à Ste-Anne G. Dumas et ses émules.

...Un jour où le professeur Régis fut reçu par M. Paul Bourget, le grand psychiatre de Bordeaux demeura presque interdit quand lui fut mis sous les yeux un exemplaire de son précis — ce précis qui est devenu classique — entièrement annoté de la main du maître romancier.

C'est grâce à ces connaissances si précises que les romans de Paul Bourget portent profondément l'empreinte médicale, et—contrairement aux productions de l'école naturaliste—passent auprès des médecins les plus compétents pour des pages admirables de clinique où ils ne trouvent rien à reprendre.

———o———

LA TAILLE DES JAPONAIS

Au cours d'une conférence faite à Londres, à la Société du Japon, le professeur Wilden Hart déclara que, grâce aux sports, la stature moyenne des Japonais s'était développée, durant ces vingt dernières années, d'un demi-pouce environ, et que l'état de santé de la nation japonaise s'était amélioré de 49 pour 100.

L'HISTOIRE DES ECRITURES

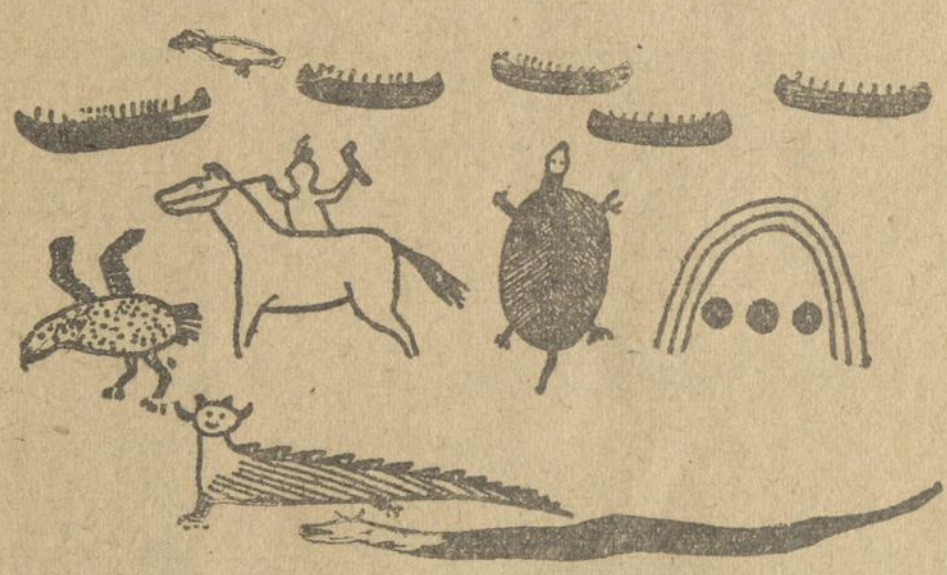
Des écritures hiéroglyphique et cunéiforme à l'alphabet moderne.—Notre alphabet latin fut inventé par les Phéniciens.—Il comprenait à l'origine vingt-deux lettres.—Les premiers hommes représentaient toute idée par un signe ou une image.

Rien n'est peut-être plus caractéristique de la vie, des moeurs, des goûts, du degré de civilisation d'un peuple que les caractères dont il use pour exprimer ses pensées. Une étude comparative des alphabets des différents peuples du monde jalonne ses progrès et sa marche vers la civilisation. Les races les plus barbares ont les alphabets les plus grossiers tandis que les plus civilisés nous ont laissé des systèmes d'écriture absolument intéressants.

Tous les alphabets sont à base de dessins. Quand les hommes commencèrent d'écrire, ils devaient dessiner le signe de leur idée, l'image de la chose qu'ils voulaient exprimer. Ainsi, voulaient-ils dire qu'ils avaient abattu une belle pièce de gibier au point du jour, ils sculptaient ou peignaient sur une pierre ou à même le mur de leur grotte un élan ou un renne et un soleil se levant derrière une colline.

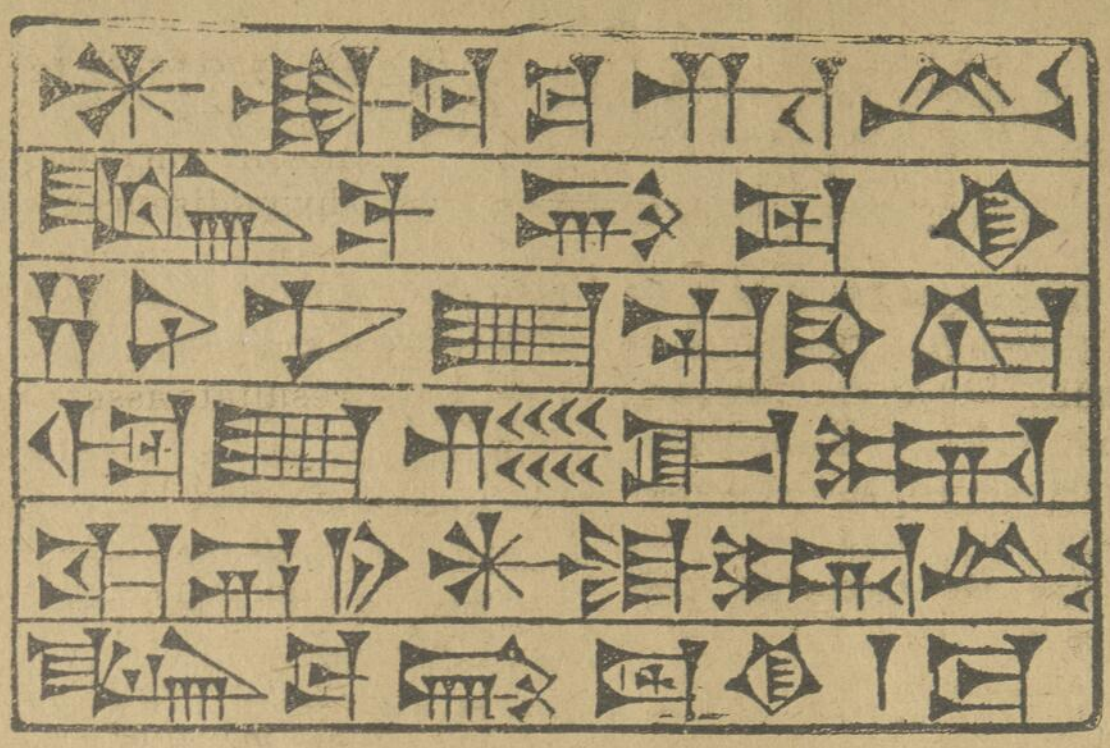
De ces représentations grossières d'une idée sont sortis graduellement les plus compliqués, les plus savants alphabets de nos jours; les images sont devenues des lettres et chaque lettre ne représente plus toute une idée mais simplement un son, et les linguistes peuvent retracer ces images symboliques des premiers hom-





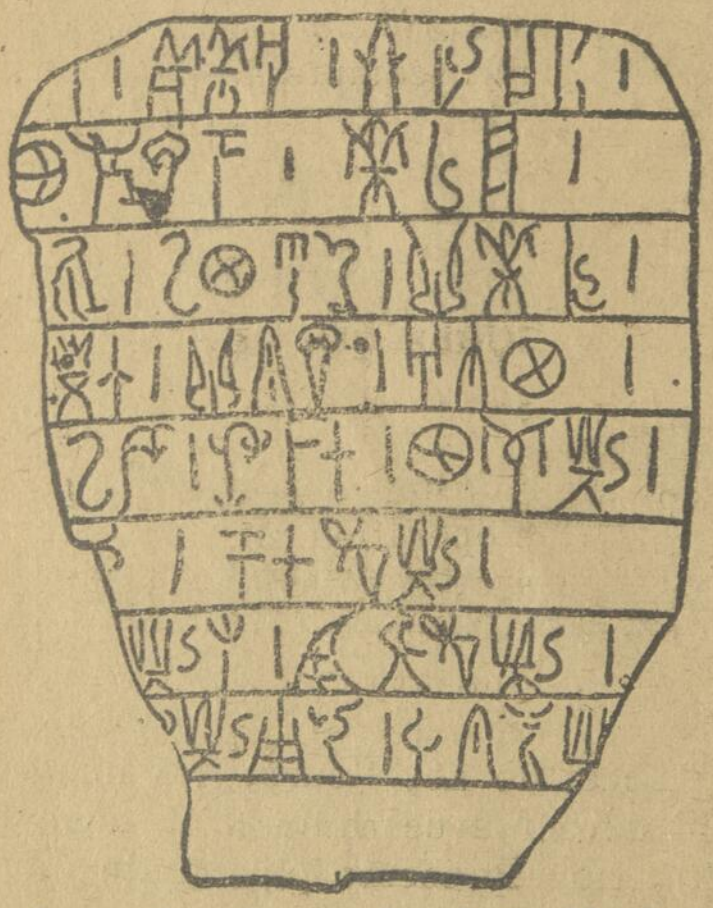
A droite, un exemple du système d'écriture des premiers indigènes d'Amérique. C'est l'histoire d'une promenade en canot autour d'un lac; il y a là cinq canots. Les animaux représentés au bas sont des esprits qu'on a invoqués pour le succès de l'expédition.

A gauche, hiéroglyphes égyptiens.



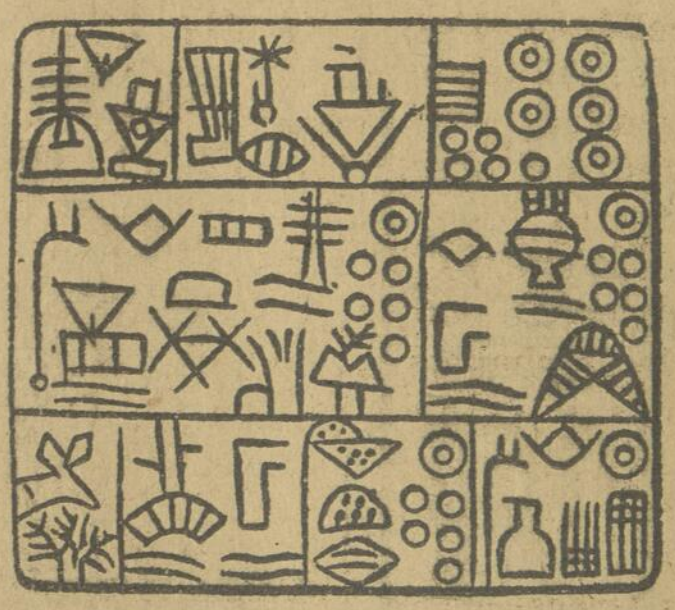
Inscription en caractères cunéiformes sur un mur. Le cunéiforme servit pendant plusieurs siècles aux Babyloniens et Assyriens. Il y est question de la restauration du temple de Baal, la Tour de babel de la Bible.

mes dans plusieurs des lettres que nous employons aujourd'hui. Dans la numération écrite des Romains, par exemple, les lettres n'épèlent pas les nombres mais les représentent par une image, un signe conventionnel.



Le I représente un doigt; le II deux doigts;le III trois doigts. Le V, qui en représente cinq, est sans aucun doute l'image d'une main ouverte. Dans le X, qui représente dix doigts, nous devons voir aussi incontestablement l'image de deux mains réunies, doigts et pouces étendus.

L'alphabet, tel que nous le connaissons, a été découvert ou du moins



A gauche, l'écriture des anciens Crétois, dont certains caractères ressemblent déjà beaucoup à nos lettres.

A droite, hiéroglyphes chaldéens.

nous fut transmis par les Phéniciens, peuple de marchands et de navigateurs, qui, de l'an 1500 à 500 avant Jésus-Christ, vivait sur les bords de la Méditerranée, dans un royaume puissant et prospère.

Les Phéniciens n'avaient de goût que pour le commerce (goût que sans doute ils abandonnèrent ensuite aux Juifs, lesquels l'ont précieusement gardé et en tirent dans notre cher pays qu'ils sont à recouvrir en entier des richesses considérables); ils inventèrent l'alphabet moderne, avons-nous dit? Entendons-nous. Ils en tirèrent habilement les éléments des écritures hiéroglyphiques et cunéiformes des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes et des Perses.

Pour revenir aux Phéniciens, leur mérite fut de se débarrasser complètement de l'idéographie, chose à laquelle n'étaient pas arrivés les Egyptiens, et de composer un alphabet fixe dont tous les caractères avaient leur valeur propre, indépendante de tout signe ou image. C'est leur caractère de peuple essentiellement marchand qui a dû les porter de bonne heure à imaginer une écriture plus pratique que celle des Egyptiens, avec qui ils ont été longtemps en relations journalières.

L'alphabet phénicien primitif comprend vingt-deux lettres consonnes ou semi-voyelles, rangées dans un ordre qui a été conervé à peu près par tous les alphabets, postérieurs: alef, beth, guimel, daleth, hé, vau, zain, heth, teth, iod, kaf, lamed, mem, nun, samech, ain, phé, çade, quof, resh, sin, tau.

Les Grecs s'approprièrent l'alphabet phénicien et y ajoutèrent un système de voyelles tout à fait nouveau. Les Latins, après l'avoir reçu des Etrusques, le transformèrent à leur tour et nous le transmirent comme nous le connaissons.

———o———

Celui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu inutile.

LA FIN D'UN HYPNOTISEUR

Se souvient-on encore de Pickmann, cet hypnotiseur-magnétiseur qui eut son heure de vogue et qui, particulièrement dans la transmission de la pensée, obtint—truc ou don véritable?—des résultats assez troublants.

Un jour, à Tunis, Pickmann fut reçu par le bey Sadick, en présence de la Cour.

—Lis donc dans ma pensée! dit le souverain.

Pickmann hésita quelques secondes, puis, d'un geste brusque, saisit la barbe du souverain et la tira violemment. Déjà, les janissaires avaient dégaîné pour punir l'insolent quand le bey les arrêta d'un geste :

—Il a parfaitement deviné. Je pensais que si cet homme savait combien ses expériences me sont indifférentes il me tirerait la barbe!

Mais, en vieillisant, le diable se fait ermite. Pickmann vient d'entrer dans un couvent où il compte achever ses jours. Il ne lira plus dans la pensée d'autrui, mais dans sa propre conscience.

———o———

UN AVEUGLE QUI REVOIT

Le Dr Bonnefon, de Bordeaux, vient de pratiquer sur un aveugle de guerre une heureuse opération. M. Elie Carrier, demeurant 12, côte de l'Ardenne, à Toulouse, avait reçu dans la tête un éclat d'obus qui avait déterminé l'aveuglement complet. Il avait été réformé, en 1920, pour cécité "totale et définitive" avec atrophie de l'oeil droit. Le Dr Bonnefon, ayant constaté une modification des tissus, pratiqua sur M. Elie Carrier une délicate opération dont le résultat fut de rendre au patient la vue des deux yeux.

Un père dénaturé

Une fillette a les deux mains coupées par son propre père

Devant un vieux magistrat qui, au cours de sa longue et pénible carrière, pareil en cela aux prêtres qui ont blanchi dans les confessionnaux, avait vu défiler par devers lui toute la procession des misères humaines, comparut un homme accusé d'avoir roué sa femme de coups, taillé avec un rasoir les deux mains de son enfant et en plus attenté à ses jours.

Le récit de crimes aussi odieux jeta le juge, les fonctionnaires du palais de justice d'une petite circonscription judiciaire d'Angleterre, et tous les assistants dans le plus profond dégoût. "Depuis vingt-cinq ans que je juge, à cette place, mes semblables, dit le magistrat en prononçant sa sentence, je n'ai entendu pareille abomination. Vous êtes un monstre, au-dessous de l'humanité. Je ne comprends pas qu'un époux et un père pût être à ce point dénaturé pour se venger de sa femme sur son enfant, et d'une manière aussi barbare. La mort seule pourrait expier vos crimes, mais je ne puis vous la donner. Je vous condamne à la détention perpétuelle, dans la prison d'Etat."

Ne pouvant se venger de sa femme, dont il avait été séparé par autorité de justice, après que, pendant plusieurs années et sans qu'elle se plaignît, il l'eût rouée de coups et privée des choses les plus indispensables à la vie, John Whalley, un ferblantier de trente-cinq ans environ, décida de se venger de son épouse sur sa fillette, une enfant de cinq ans qu'elle adorait et sur qui elle reportait toute l'affection, tout le dévouement qu'elle avait eus pour son mari.

La mère et l'enfant avaient été recueillis par une vieille femme charitable. Quant au mari, il logeait au hasard de ses courses. Il apprit un jour que sa femme et sa fille étaient seules à la maison. Il s'y présenta et, comme on lui défendait la porte, il l'enfonça.

Exaspéré, il assaillit sa femme et la laissa pour morte sur le parquet, couverte de blessures. Avisant alors sa petite fille qui, de frayeur se tenait écrasée dans un coin de la pièce, il lui infligea le supplice que vous savez. L'enfant raconta devant le tribunal, son martyre, de la façon suivante:

—Quand ton père se présenta à la maison, (c'est l'avocat de la Couronne qui parle), as-tu appelé ta mère?

—Oui, j'ai crié: Maman, maman!

—Est-elle descendue?

—Oui.

—Et qu'arriva-t-il à ce moment?

La pétrification du corps humain

Faute de chaux, le corps humain peut être changé en statue.—Les membres, un à un, sont remplacés par une substance pierreuse.— Deux exemples de sclérodermie— Les causes de ce phénomène.

C'est la seconde fois, à notre connaissance, que semblable phénomène se produit: la pétrification d'un corps humain. Les jambes d'un enfant nouveau-né furent graduellement remplacées par une substance pierreuse, jusqu'à ce que le petit martyr en mourut. Ce phénomène qui intrigua tous les médecins de la province de Québec, vient de se répéter dans un petit village des Etats-Unis, mais avec quelque différence. Le premier enfant ne vécut que quelques jours ; cette fois, il s'agit d'une petite fille de quatre ans, jusque-là en parfaite santé, qui tout à coup se transforma lentement en pierre, se pétrifia. Personne encore, bien que le cas intéresse tous les savants du pays, ne peut déterminer la cause de ce phénomène, ni trouver de remède à la maladie dont se meurt cette enfant.

Il y a de cela quelques mois, la petite était à jouer, sous les yeux de sa mère, avec quelques camarades de son âge, quand se précipitant vers celle-ci, elle lui dit, en pleurant et en lui tendant ses petites mains: "Bobo, bobo, mes mains fait mal, maman", dans ce délicieux langage de petit nègre que nous apprenons à nos enfants. En même temps, la petite Hortense montrait ses genoux potelés où elle disait éprouver aussi du malaise. La mère découvrit les genoux de l'enfant et les examina, croyant qu'elle s'était blessée en tombant. Mais ses genoux n'avaient la moindre égratignure. La peau en était toute rose. Elle ne remarqua pas cependant que ses genoux étaient froids, sans raison.

Le lendemain, la fillette se plaignit de nouveau et de semaine en semiane, les genoux durcissaient. Or, un soir que la mère baignait son bébé, en lui tâtant les genoux, elle s'aperçut qu'ils étaient durs comme roche. En pressant davantage, elle remarqua que la trace de son doigt avait fait un petit trou comme l'empreinte laissée dans du ciment sur le point de prendre. Et la chair ne revint pas, la pression faite. La mère attendit et il se passa bien une grosse heure avant que la chair revînt à égalité du genou. On fit venir le médecin de l'endroit qui ne put que se gratter le crâne. Il n'osait penser que l'enfant donnât des signes de pétrification.

Un peu plus tard, en portant l'enfant au lit, dans ses bras, la mère lui frappa l'un des genoux contre un meuble. Le coup, au lieu de faire un bleu sur le genou de la petite, lui enleva un éclat, comme lorsqu'on frappe d'un marteau une pierre.

Et l'enfant n'en éprouva aucune douleur; ne s'en aperçut même pas!

La mère eut la force de ramasser l'éclat tombé du genou de son enfant: c'était de la pierre.

Des chimistes examinèrent la chose; c'était de la pierre à chaux.

De grands spécialistes s'occupèrent de ce cas, comme nous l'avons dit, à partir de ce moment. Leur intervention ne fut d'aucun bien pour l'enfant qui, membre à membre, se change en pierre.



La lente pétrification d'un enfant. Les chevilles et les genoux conservent encore assez de flexibilité pour que le sujet puisse marcher. Quand le mal attaque les hanches, l'enfant n'est plus capable d'aucun mouvement de la partie inférieure de son corps. Il mourra quand la chaux, dans son ascension, aura atteint le coeur et les poumons.

Nous sommes devant un cas de sclérodermie, mais un cas comme il ne s'en est rencontré qu'une douzaine, au sus de la science. Car enfin, dans la plupart des cas de ce genre, les muscles et la peau deviennent comme du cuir, non pas comme de la pierre.

Les symptômes de la sclérodermie vulgaire sont locaux (couleur grisâtre de la peau, dureté, rétraction des téguments, déformations caractéristiques, immobilité du masque facial, etc.), ou généraux (troubles nerveux divers, contractures). Le traitement comporte une hydrothérapie appropriée, le massage, l'électrothérapie, pointes de feu sur la colonne vertébrale, exercices physiques modérés, et certains médicaments.

Parmi cette douzaine de cas connus, on cite celui que rapporte un grand médecin français, et que nous allons raconter. Mme B... était mariée depuis quelques mois seulement quand, après une absence de trois semaines, allant au-devant de son mari, qui revenait d'un voyage d'affaires, et l'apercevant au bout du quai, elle courut jusqu'à lui et se jeta à son cou. Ils s'embrassèrent longuement, puis, le mari, dénouant tout à coup cette étreinte, tout pâle, lui dit : "Mais qu'as-tu, ma chérie, tes mains sont de glace? Serais-tu malade?"

Alors, sa femme, toute en larmes, lui dit que depuis quelques jours, ses mains se glaçaient petit à petit et s'insenbilisaient. Elle n'avait cru à rien de grave et n'avait pas encore consulté un médecin.

Le mari l'amena aussitôt chez le médecin en renom qui a rapporté ce cas, lequel dut rendre un arrêt de mort. Aucun remède ne pouvait être efficace. Sa femme, lentement, se changerait en statue. Et c'est ce qui arriva. Deux ans plus tard, elle mourut dans un sanatorium, folle.

Essayons de déterminer la cause de cet étrange phénomène. Il faut, croyons-nous, en chercher la raison dans des troubles des glandes inconductrices—et tout probablement dans

la glande thyroïde, logée dans la gorge, tout près du larynx, ou de la "pomme d'Adam". Toutes ces glandes sécrètent des substances dont l'importance dans la bonne santé de l'organisme humain commence à peine d'être reconnue.

Le manque de chaux occasionne des maladies; c'est à lui qu'on attribue le rachitisme, par exemple; les os ne reçoivent pas assez de chaux, pour se développer, prendre de la consistance. La consomption, comme le rachitisme, peut aussi être attribuée au manque de chaux, la chaux offrant de la résistance aux germes de la tuberculose.



Le mari, dénouant tout à coup cette étreinte, tout pâle, lui dit: "Mais qu'as-tu, tes mains sont de glace!"

La quantité de chaux nécessaire au corps est maintenue par ces sécrétions plus ou moins fortes. Presque tous les aliments que nous incorporons contiennent de la chaux, et de cette chaux, le corps doit garder juste ce qui lui faut, pas plus.

Maintenant, pour quelque raison, quand la chaux ne peut être neutralisée ou excrétée en quantités suffisantes, elle se dépose autour des articu-

lations et c'est ainsi que les articulations s'ankylosent ; les dépôts de chaux les cimentent de telle sorte qu'elles ne peuvent plus jouer.

L'excédent de protoxyde de calcium, ou chaux, se dépose donc dans les régions articulées du corps ; les cellules sont rompues et à leur place se répand la chaux, formant une enveloppe calcaire.

Les deux substances chimiques qui contribuent le plus à la pétrification du corps humain sont l'oxyde de silicium et le protoxyde de calcium.

Les bois sont pétrifiés de la même manière que les corps humains, mais c'est là un sujet que nous ne traiterons pas cette fois.

——o——

LES CONQUETES DE LA RADIOGRAPHIE

C'est en 1895 que le savant allemand Roentgen, découvrit les fameux "Rayons X" et leur mystérieux pouvoir de "voir à travers" le corps humain. Vous connaissez tous les services immenses que la radiographie rendit pendant la guerre pour le traitement des blessés. Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner ensemble les immenses progrès accomplis par cette science nouvelle, en un nombre d'années si limité.

En 1896, on considérait comme merveilleux de pouvoir, par exemple, photographier les os de la main après avoir soumis celle-ci pendant une demi-heure aux rayons X. A l'heure actuelle, on prend un instantané du coeur à un centième de seconde, on photographie l'intérieur d'une montre, sans même en ouvrir le boitier, et quelques minutes suffisent pour étudier, sans même prendre la peine de le démonter, la disposition et l'arrangement intérieur d'un gros obus inconnu et de sa fusée.

Il y a vingt ans, quelques faibles piles électriques, analogues à celles qu'on emploie pour alimenter une lampe joujou, suffisaient au radiographiste; à l'heure actuelle, une installation radiographique moderne emploie de puissantes dynamos qui nécessitent des moteurs de plus de 20 chevaux; et, afin de protéger l'opérateur contre l'action des rayons X, il travaille à l'abri de "boucliers" ou écrans de plomb dont le poids dépasse une tonne!

Si les rayons X sont d'une valeur inestimable au point de vue scientifique pur et médical, il semble que leur champ d'action soit plus encore illimité dans les sphères commerciales et indutsrielles. Là, leur application devient considérable.

Grâce aux rayons X, à l'usine, on examine l'acier des parties vitales d'une machine, après la fonte, pour voir si cet acier ne contient pas quelque "paille". On soumet aux rayons X le bois des hélices d'aéroplanes et tous les fils d'acier dont la solidité a une importance si exceptionnelle en aviation.

Les douaniers, eux-mêmes, examinent, de la sorte, le contenu des caisses qu'on perdait jadis un temps précieux à ouvrir; les commerçants vérifient la qualité des marchandises livrées. A l'usine, comme dans les magasins et les entrepôts, une installation radiographique est devenue aujourd'hui aussi indispensable que l'est, par exemple, la télégraphie sans fil à bord des navires.

——o——

Le jaloux est un martyr qui martyrise.



Les cures par la lumière solaire

Les plus grands ennemis de la santé: brouillard et fumée.—Les meilleurs remèdes: soleil et grand air. —Le peuple canadien, suivant un savant anglais, serait le plus sain et le plus vigoureux du monde.— La tuberculose guérie par la lumière solaire.

Soleil et grand air, fortifiant et salubre, tels sont les meilleurs remèdes; ce sont du moins les seuls que prescrit le médecin le plus désintéressé que nous connaissions, le docteur C. W. Saleeby, de Londres. C'est juillet; il n'y a pas de meilleure époque pour suivre pareil régime. Lecteurs, donnez-vous des bosses de soleil; gonflez-vous les poumons de bon air, de préférence à la campagne, va sans dire.

Ces médicaments de la bonne nature, soleil et grand air, ne font pas que guérir la tuberculose, le rachitisme et autres maladies, ils les préviennent. Suivant ce monsieur, et il y a là de quoi tirer quelque orgueil, les Canadiens sont le peuple le plus sain et le plus vigoureux du monde parce que le climat du Canada n'est pas trop chaud, que les campagnes n'y sont jamais enveloppées de brouillard ni les villes enduites de fumée comme les grands centres européens ou américains. Les Canadiens, où qu'ils se trouvent, ont du soleil. L'étude de l'influence du soleil sur les tissus cellulaires humains a pris la vie entière de ce médecin anglais. Il n'affirme pas encore que le soleil peut abolir les germes d'une maladie, mais il a dans sa tonicité et ses propriétés reconstituantes la plus grande confiance.

Après avoir suivi le traitement des bains de soleil, le patient est dans l'état d'un athlète entraîné, ses muscles sont fermes et bien développés, sa peau est souple.

Les effets salutaires du soleil ne doivent pas être attribués à sa chaleur. Ils ne se font surtout sentir, bien

au contraire, que quand le temps est au froid. Le soleil et le froid sont indispensables à tout régime hygiénique sérieux.

Que faire pour protéger la santé générale d'un pays, d'une ville?

M. Saleeby expose dans un livre savant et profitable à tous, "Le soleil et la santé" les mesures à prendre.

Se débarrasser avant tout de la fumée; entre nous, c'est beaucoup demander, à une ville industrielle surtout.

Les maisons devraient être construites de telle sorte que le soleil y pénètre partout. Supprimons le plus possible rideaux, stores, carreaux mêmes. Notre chauffage central est à remanier; il donne trop de chaleur et de la chaleur malsaine. Ne porter que juste ce qu'il faut de vêtements pour ne pas offenser la pudeur de son prochain.

La rachitisme qui affecte les enfants qui grandissent est dû bien plus au manque de soleil qu'à une insuffisance de nourriture.

La tuberculose, les diverses affections bronchiales et l'anémie qui se rencontrent si souvent dans les agglomérations, avec plus de soleil, seraient bientôt de l'histoire ancienne.

Le salut est dans l'héliothérapie ou traitement des maladies par la lumière solaire.

Le pouvoir désinfectant des rayons solaires est connu depuis les temps les plus reculés. Cette propriété est due à l'action des rayons sur les microbes. La lumière solaire agit ainsi d'une manière favorable sur les sujets atteints de tuberculose pulmonaire.

Dans diverses institutions européennes, en Suisse notamment, où se donnent des cures solaires, les patients jouent dans la neige, vêtus seulement d'un petit caleçon, dans les froids les plus vifs. Tout leur corps est exposé au froid et à la lumière du soleil.

Encore qu'on ne puisse dire que la cause de la tuberculose réside dans le manque de lumière solaire, il reste que cette insuffisance de soleil l'aggrave. On a découvert que les vaches qui vivent au soleil ne sont pas sujettes à la tuberculose et que leur lait est plus riche en vitamines.

———o———

COMMENT FUT PESE LE GLOBE

C'est en Ecosse et par un savant écossais que la terre fut, pour la première fois, pesée, environ l'année 1774. Sur les penchants d'une colline, dont le poids avait été préalablement déterminé par de soigneux forages et sondages, fut suspendu un fil à plomb. Attirés par la masse de la montagne, ces fils de plomb déviè-



rent légèrement de leur première position verticale alors qu'ils étaient dirigés vers le centre de la terre. En mesurant cette déviation, proportionnelle au poids de la colline comparativement au poids de la terre, il fut possible de calculer la pesanteur de la terre.



UN ROMAN COMPLET

L'AUTRE COMBAT

Par VICTOR FELI

Les vêpres venaient de se terminer dans l'église de Saint-Myr en Vaucluse. Un léger nuage d'encens flottait encore dans le choeur. L'officiant, à genoux sur les marches de l'autel, termina ses oraisons, puis se releva et gagna la sacristie pendant que les fidèles sortaient peu à peu.

Tout en haut, dans la nef, le premier banc, dont le ton sombre du bois et les frustes sculptures disaient l'ancienneté, était occupé par une femme d'une quarantaine d'années, grande, mince, d'une extrême distinction, aux traits fins encadrés de cheveux prématurément blanchis. En ce moment, elle appuyait, sur ses deux mains jointes, son visage, à l'expression douloureuse, et, de ses yeux fatigués, soulignés de cernes maladifs, s'échappait un regard d'angoisse qui se fixait sur la Croix au-dessus du Tabernacle, en instante prière. Près d'elle, une fillette était agenouillée.

Très grande, bien qu'elle eût douze ans à peine, et très belle déjà, son délicieux visage, aux lignes pures, au teint d'une blancheur invraisemblable, illuminé de beaux yeux bleu foncé, s'auréolait de cheveux blonds; ils débordaient comme une mousse d'or d'une élégante toque de fourrure pour former en arrière deux splendides nattes qui descendaient jusqu'au bord de la robe de velours gris de l'enfant.

—Maman, dit-elle tout bas, permettez-moi d'aller jusqu'à la maison de Guy.

—Ma chérie, les vitraux s'obscurcissent. Il va pleuvoir, peut-être.

—Justement, la pluie pourrait l'abîmer!

—Ce serait un très petit malheur, assura l'interpellée avec un léger sourire mélancolique.

—Oh! protesta la fillette indignée.

A l'instant, de vifs rayons de soleil vinrent éclairer l'église. Les hésitations maternelles cessèrent.

—Va donc, Suzy, puisque tu le désires si fort. Je t'attendrai ici.

Ravie, l'enfant sortit rapidement.

Au dehors c'était une étroite vallée entourée de montagnes arides. En bas sinuait un cours d'eau, le Rec d'or. (En patois provençal: Rec, ruisseau.) La petite fille s'élança en courant sur l'étroite route qui suivait la rivière.

Dans l'église, déserte maintenant, la mère priait avec ferveur. Toujours avait-il été de même dans le vieux banc. Toujours le siège antique avait vu, ainsi, entre ses bras raides aux primitifs ornements, des femmes tendres et recueillies et des hommes à l'attitude énergique plier leurs genoux devant Dieu. C'était le banc de la famille Calveytrac, la famille des filateurs de Sant-Myr qui s'étaient succédé ici, chrétiens sincères, comme en leur modeste usine, ils avaient fait lignée d'hommes intègres à la réputation légendaire de probité intransigeante.

Le père de madame de la Rochetercy—la jeune femme seule à cette heure dans l'église — monsieur Calveytrac, occupait aussi depuis quarante ans les fonctions de maire à Saint-Myr, après son père et son grand-père. Il était resté veuf de bonne heure, avec deux petites filles, Suzanne et Mélite, qui épousèrent deux officiers, les lieutenants de la Rochetercy, deux frères également, et les derniers descendants d'une vieille famille normande où la carrière militaire était de tradition. Venus en touristes visiter cette curieuse région du Midi, les officiers avaient séjourné dans le pittoresque village de Saint-Myr et une fraîche matinée d'avril réunit par hasard les quatre jeunes gens, sur l'une des pentes grises fleurant le thym et le serpolet, à l'herbe courte et rare, si opposées aux pacages opulents de la Normandie. Admis chez le maire qui accueillit volontiers les beaux soldats blonds et gais, surtout loyaux et bons comme lui-même, les deux frères devinrent vite les fiancés des deux soeurs. L'amour avait jailli, irrésistible, comme une fleur inattendue, entre ces races si dissemblables et monsieur Calveytrac, qui désirait cependant choisir ses gendres dans le milieu industriel qui était le sien, n'eût qu'à se réjouir d'un événement aussi imprévu.

Le bonheur des jeunes ménages ne dura que peu d'années; Jeanne, son mari et leur fille furent emportés en quelques jours par une terrible épidémie de diphtérie qui sévissait au régiment; elle épargna leur dernière née, un bébé de quelques mois devenu la ravissante fillette, Suzanne de la Rochetercy, qui venait de quitter l'église. Mélite adopta avec amour l'enfant de sa soeur et l'éleva à côté de son fils Guy, de six ans plus âgé que sa cousine; mais, un an plus tard, un autre malheur brisait la vie de la jeune femme: son mari fut tué dans une chute de cheval.

Elle était rentrée, veuve et désolée, chez le vieux père, qui, sans mot dire, l'avait longuement serrée sur son coeur en une nouvelle adoption infiniment tendre.

Et la vie avait recommencé. Suzanne et Guy grandissaient ensemble dans la chaude tendresse de la mère et sous la ferme direction de monsieur Calveytrac. Les deux enfants étaient grands, beaux et blonds, vrais la Rochetercy; au physique, d'une ressemblance frappante; au moral, très différents. Suzanne, d'un dévouement, naïf mais passionné pour tous les siens, annonçait une nature toute vibrante d'affection et d'une droiture exceptionnelle; Guy était devenu un superbe garçon, à ce moment, atteignant ses dix-huit ans, et demeuré câlin et doux comme un grand enfant, charmant de manières, mais léger, paresseux, déplorablement faux à l'occasion, et, toujours, sévèrement noté par ses professeurs.

La soudaine évocation de ce tourment, en troublant sa prière, mit une telle anxiété dans l'âme de la mère qu'elle dut s'asseoir, sous la secousse d'un violent battement de coeur, avec un peu de suffocation et une fatigue intense qui pesait sur ses membres comme une chape de plomb. Madame de la Rochetercy souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque qui amenait souvent des crises semblables, graves parfois. Elle ferma les yeux et s'accota, à moitié défaillante, dans l'angle du banc adossé au mur, puis elle perdit conscience du temps qui s'écoulait, et ne put remarquer l'obscurité qui envahissait l'église.

En effet, au-dessus de la petite vallée provençale tout soleil avait disparu. Au contraire, un triste ciel gris et bas, paraissait descendre de minute en minute sur les montagnes arides qui enserraient le vallon. Un vent violent se leva. Des masses de feuilles, de brindilles, tourbillonnèrent de tous côtés tandis que les sinistres brumes devenaient de plus en plus denses.

Courbée sous la rafale, l'enfant courait, son visage délicat, rosé par la rapidité de la marche, était sans cesse fouetté par ses lourdes nattes qu'elle avait ramenées en avant. Elle les saisit d'une main, et, bravement, continua de lutter contre le vent d'orage et aussi contre la terreur qui venait en elle. Bientôt au flanc de la montagne apparut une large fissure. Suzanne reprit courage et essaya d'accélérer encore sa course éperdue pour arriver plus vite au ravin dans lequel elle s'élança bientôt. A peu de distance, un amas de terre glaise rappelait tant bien que mal un minuscule châlet suisse, mais, déjà le mauvais vent avait produit quelques dégâts à l'habitation enfantine. Le balcon en bois ajouré gisait à quelques pas, la porte battait désespérément sur ses gonds de fil de fer. Suzanne replaça en hâte le balcon, assujettit la porte et courut chercher de grosses pierres qu'elle soulevait à grand'peine et qu'elle hissa sur le toit et accumula autour de la maisonnette.

Un sourd roulement se fit entendre. La pauvre petite tressaillit et un léger tremblement l'agita, mais elle voulait terminer sa tâche. Une large ardoise va couronner et affermir la défense du châlet. Suzy l'installe avec effort. Enfin, c'est fini. L'orage peut éclater. La maison de Guy est sauvée! Guy, le cousin, ou plutôt le frère chéri de Suzanne, Guy, si bon, si gai, mais hélas! interné dans ce lointain lycée de Lyon qui paraît à la fillette une terrible geôle. Pendant les vacances, il avait construit le mignon châlet sous les yeux admiratifs de l'enfant à laquelle il l'avait recommandé en termes dominateurs, bien sûr d'être scrupuleusement obéi de la petite fille toujours dévouée à la moindre de ses fantaisies.

Suzanne se précipite hors du ravin et repart en courant dans la direction du village. Tout à coup une détonation épouvantable retentit. La fillette est jetée à terre violemment; des zigzags de feu se croisent de toutes parts; les crépitements de la grêle se mêlent aux sifflements du vent, la foudre éclate sans cesse. Un châtaignier, atteint par l'étincelle électrique vacille au-dessus du chemin. Il penche, penche, avec des craquements stridents, enfin le tronc se fend à grand bruit, l'arbre s'étend sur la route et l'extrémité de la masse feuillue recouvre à moitié le corps gracile de l'enfant qui demeure immobile sous les grands bras bruns du châtaignier.

Mais des appels se font entendre à travers l'ouragan.

—Suzy, ma Suzy, où es-tu?

C'est une jeune fille revêtue du joli costume arlésien qui apparaît sous la pluie et les nuées échevelées striées d'éclairs aveuglants.

Elle multiplie ses appels, affolée, regarde de toutes parts. Elle évoque, en exclamations haletantes les saints familiers du pays:

—Sainte Marthe! Saint Lazare!...

Elle arrive près de l'arbre qui paraît immense ainsi couché à terre et aperçoit la fillette. Avec un cri de terreur, elle se jette sur l'amas de branches et de feuilles et soulève l'enfant qui reprend connaissance sous les soins et les caresses de la jeune fille.

—C'est toi, Lazarette? murmure Suzy.

—Oui, mon petit oiseau du bon Dieu! ma petite Sainte Vierge! Mais où allais-tu avec ce temps? interrogea Lazarette qui tremblait d'émotion.

A mi-voix, comme à regret, dans la crainte d'être blâmée, la fillette raconta son désir de sauver le petit châlet tant recommandé par Guy.

—Pauvre agneau, va! Toujours servir ce grand "roudaïré". (En langue provençale, rôdeur, paresseux.)

—Oh! Lazarette! Il est si gentil. Je l'aime tant!

Sans répondre, la jeune paysanne abritant la petite fille sous sa grande cape, l'entraîna doucement vers le village. La maison de Lazarette était l'une des premières. Elles entrèrent vivement et la jeune fille s'ingénia autour de l'enfant.

—Je vais t'arranger, te recoiffer pour que ta maman ne se fasse pas de mauvais sang quand elle te verra.

Enfin lorsqu'elle eût remis de l'ordre dans la toilette de Suzy, elle l'installa devant un grand feu et sortit en disant:

—Je vais chercher ta maman.

Arrivée à l'église, Lazarette en ouvrit doucement la porte et s'avança à pas légers vers le banc où madame de la Rochetercy était affaissée. A l'approche de la jeune fille, la malade se redressa péniblement et sourit:

—C'est toi, mon enfant? Je crois que j'ai été souffrante ou que je me suis endormie. Je ne sais...

Lazarette savait, elle... et regardait avec effroi le visage livide aux lèvres bleuies, entr'ouvertes dans un souffle saccadé.

—Où donc est Suzy? interrogea soudain ma-

dame de la Rochetercy avec inquiétude. Ah! je me souviens. Elle a voulu aller...

—Suzy est chez moi, Madame. Elle s'était un peu mouillée dans sa course et se chauffe en vous attendant.

Madame de la Rochetercy sortait peu à peu de sa somnolence maladive. Avec effort elle put suivre la jeune fille et rejoindre Suzanne dans la petite demeure qu'habitait Lazarette avec son père.

Lazarette était la soeur de lait de Guy. Cela eût suffi pour justifier les relations amicales qui existaient entre elle et la famille de la Rochetorcy, mais la vive intelligence de la jeune paysanne, sa vie très pure et son inlassable dévouement pour son père, vieux provençal aussi fruste qu'elle était elle-même fine et délicate, les expliquaient pleinement. Madame de la Rochetercy avait pour Lazarette une sincère affection, que celle-ci rendait à la mère et à la fille en culte passionné.

L'orage avait passé, et, un peu plus tard, Madame de la Rochetercy et Suzanne quittèrent Lazarette et s'engagèrent dans l'une des ruelles qui montaient de la partie basse du village. Contre le Rec d'or et autour de l'église, s'étalaient de banales maisons blanches aux volets gris, à côté d'auberges et de boutiques ornementées d'enseignes prétentieuses; mais un groupe d'anciennes demeures desservies par d'étroites rues en casse-cou s'échelonnaient sur la montagne jusqu'à la cîme couronnée de vastes ruines, celles d'un château fort qui avait dominé en avant le petite vallée, en arrière la plaine provençale.

Dans cette partie, se dessinait, originale et gracieuse, la maison de la famille Calveytrac. Elevée seulement de deux étages, l'un des angles était flanqué d'une énorme tour trapue, dépassant à peine le toit tandis qu'à l'autre angle, lui faisait face un élégant campanile avec terrasse, belvédère et une flèche légère et dorée qui se dessinait finement sur le ciel.

La tour appartenait évidemment à l'une des enceintes du château; des restes de remparts se retrouvaient de ci de là, quelques murs assez bien conservés descendaient jusqu'au Rec d'or, au long duquel, les bâtiments de la filature montraient leurs toits de tuile rose et leurs hautes cheminées.

On devinait que le village avait pris naissance en haut sous la protection de la forteresse, les vieilles habitations aux pierres rousses brûlées de soleil, s'étaient perpétuées là, comme une signature de race, une attestation d'antiquité. Puis vinrent des changements d'existence, désirs de confort, et, tandis que s'effritait le vieux nid d'aigle, les paysans cossus s'en allaient aussi. C'est ainsi que le nouveau bourg prit naissance, mais jamais les Calveytrac ne voulurent abandonner la partie haute de Saint-Myr. Fidèles à leur pittoresque quartier, ils avaient cependant remanié plusieurs fois leur maison, arrivée désormais à cet aspect étrange et charmant.

Madame de la Rochetercy et Suzanne débouchèrent sur la place minuscule au-devant de la jolie demeure. La porte massive en était ouverte, et, debout sur le seuil, un vieillard de haute taille à la barbe et aux cheveux tout blancs regardait avec persistance du côté de la petite rue. Une légère préoccupation se lisait sur sa physionomie, mais en apercevant sa fille et sa petite-fille ses traits se détendirent et ce fut avec un sourire d'une infinie tendresse qu'il serra contre lui Suzanne qui avait couru se jeter à son cou.

—D'où venez-vous donc, mes enfants? J'étais inquiet de votre absence prolongée.

Suzanne ne répondit point, mais une teinte écarlate envahit son visage qu'elle essaya de cacher dans les bras de son grand-père.

Madame de la Rochetercy, d'une voix un peu tremblante, répondit:

—Père, nous avons attendu chez Lazarette la fin de l'orage.

—C'est bien, dit M. Calveytrac. Ma seule crainte était que vous eussiez été prise par une telle tempête en promenade. Me voilà rassuré.

Et il se dirigea, d'un pas toujours ferme, vers son bureau, une grande pièce au rez-de-chaussée ou quelques paysans l'attendaient pour affaires de la commune.

Madame de la Rochetercy se détourna, prit contre elle l'enfant, et, tout bas, lui dit, à petits mots hésitants:

—Suzy, j'ai eu tort tout à l'heure, mais je n'ai pas osé avouer à grand-père ta course sous la pluie pour le châlet de Guy. J'ai eu peur d'attirer une fois de plus, sur ce pauvre petit des reproches de légèreté.

—Oui, oui, maman, répondit Suzanne de la même voix étouffée qui décelait une complicité d'adoration pour l'absent.

Le soir, après le dîner, M. Calveytrac dit avec douceur à sa petite-fille:

—Suzanne, monte dans ta chambre, mon enfant. J'ai besoin de causer avec maman.

La fillette courut embrasser madame de la Rochetercy et se retira pendant que son grand-père ajoutait:

—Mélite, veux-tu venir dans mon cabinet?

—Oui, père.

Madame de la Rochetercy suivit le vieillard et s'assit auprès du grand bureau devant lequel il s'installait. Il ouvrit un tiroir et en retira plusieurs papiers qu'il étala devant lui. Pendant quelques secondes, il parut les classer, enfin il leva les yeux sur sa fille et dit avec effort:

—Ma pauvre Lite, il s'agit encore et toujours! de ce malheureux Guy!...

Une exclamation étouffée lui répondit tandis qu'une voix tremblante interrogeait avec une indicible anxiété:

—Père, qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

—Tout d'abord, je t'en prie, ma fille, calme-toi si tu veux que nous puissions nous entretenir efficacement de ce qui nous préoccupe. Es-tu en état de m'écouter sans trop de trouble? Les derniers événements qui viennent de surgir au sujet de Guy me font un devoir d'agir, de concert avec toi, de la manière la plus ferme.

Un frisson secoua les épaules de la mère qui assura cependant courageusement:

—Père, je suis prête à vous entendre, mais surtout à suivre en tous points vos conseils.

Monsieur Calveytrac reprit les papiers qu'il avait déposés devant lui.

—J'ai eu ce soir le chagrin de recevoir deux réclamations au sujet de dettes contractées par Guy.

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura la pauvre femme atterrée.

—Les sommes ne sont pas considérables, continua le vieillard et c'est bien moins le remboursement qui me préoccupe que ce fait d'un enfant qui se permet d'écrire à mon vieil ami Tillet qu'il a joué à un de ses jours de sortie et perdu cinq cents francs qu'il n'ose me demander étant donné ma modeste situation de fortune, ce qui fait que ce brave Tillet m'offre bonnement quelques billets de mille s'ils me sont nécessaires!... Je t'avoue que ceci m'a été dur. Et j'avais à peine terminé de lire la lettre de Tillet que m'arrive Pontial, le conducteur de la diligence, m'annoncer qu'il avait prêté deux cents francs à Guy, un jour où ce dernier avait, paraît-il, perdu son porte-monnaie et tu peux imaginer que le madré compère se réjouissait, au fond, d'avoir ainsi joué un bon tour à Monsieur le Maire, désormais en mauvaise posture devant lui.

—Père, je suis navrée, désespérée...

Monsieur Calveytrac secoua la tête:

—Non, il ne faut point te désespérer, Guy est assez jeune, heureusement, pour revenir de fautes encore peu graves, mais nous devons, mon enfant, réfléchir, tous deux au meilleur parti à prendre en ce moment et veiller ensuite à exécuter sans faiblesse la résolution à laquelle nous serons arrêtés.

Guy a toujours été léger, paresseux, et souvent déloyal, hélas!... Tu ne le sais que trop, ma pauvre Lite, toi qui as tant essayé de le corriger de ses mensonges d'enfant...

—Père...

—Aujourd'hui, ma fille, il entre dans la voie... fatale! de la tromperie voulue, calculée, et du manque de dignité. Ces tendances sont des plus dangereuses. S'il continuait, dans vingt ans d'ici quelles larmes n'aurais-tu pas versées, mon enfant, et je ne serai plus là pour te défendre!

—Oh! père, me défendre contre mon fils si bon, si doux!

—Oui, il est bon et doux, mais il n'est ni droit ni vaillant et ce sont là, pourtant, les deux seules qualités qui font un homme.

—Lite, as-tu l'idée de ce que nous devons faire pour préserver ce malheureux enfant de plus funestes erreurs dans l'avenir?

—Non, père, murmura Madame de la Rochetercy.

—Tu sais, continua Monsieur Calveytrac, que je n'ai point approuvé la rentrée de Guy au lycée où il ne fait rien, sinon... des sottises! Je reviens donc à mon projet de le faire engager tout de suite. Après son service militaire, il rentrerait auprès de nous, travailler à mes côtés afin d'être en état, d'ici quelques années de prendre la direction de l'usine.

—Mais, père, hasarda timidement Madame de la Rochetercy, vous savez combien je désire le voir entrer à Saint-Cyr.

Le vieillard haussa les épaules.

—Il ne préparera jamais l'examen de Saint-Cyr. Je t'ai dit aussi ma pensée au sujet de la carrière militaire pour lui. Toutes les tentations l'assailliront dès son arrivée au corps. Le jeu, le luxe, les femmes! Or Guy n'est point en état de résister à ces tentations. S'il rentre ici, des dangers n'existeront pas. Au contraire il pourra être sérieusement influencé dans l'ambiance d'un pays où traditions et relations s'ajouteraient à l'appui de sa famille. Nous le marierions et il serait sauvé.

Le visage soucieux de Madame de la Rochetercy s'éclaira et elle dit vite:

—Père, je compte bien que le rêve de toute ma vie se réalisera. C'est Suzy qui sera la femme de Guy.

Monsieur Calveytrac frappa légèrement du poing sur son bureau.

—Oui, s'il est ici, loin de graves périls, fortifié par tout ce qui l'entourera; mais officier, au loin, en ville, jamais! Si je suis de ce monde à ce moment, je m'y opposerai formellement.

La mère protesta avec vivacité:

—Père, je ne peux admettre qu'un fils tendre, respectueux et charmant comme Guy devienne un jour un être abominable.

Le vieillard fit un geste de découragement.

—Tu l'as bien qualifié. Il est charmant, mais cela ne suffit pas. Enfin, je ne veux ni ne puis insister davantage. Dieu veuille que tu ne regrettes point un jour ton aveuglement et que Guy toujours charmant, mais toujours trompeur, n'abuse pas de vos fausses tendresses car Suzanne et toi vous vous entendez à merveille dans une idolâtrie aussi néfaste qu'obstinée... Restons-en là? Je ne souhaite de ne voir jamais se justifier les craintes de ton vieux père.

Très émue, Madame de la Rochetercy s'approcha de Monsieur Calveytrac et l'embrassa timidement.

—Cher père, je suis persuadée que vous vous exagérez ces événements futurs. En tous cas, je vais écrire très sévèrement à Guy.

—Oui! mon enfant... Bonsoir, Mélite.

—Bonsoir, père, cher père...

La porte du cabinet se referma sur Madame de la Rochetercy et Monsieur Calveytrac se trouva seul.

Longtemps le vieil industriel resta immobile, les coudes sur son bureau, cachant son visage dans ses mains. Enfin, lentement, il releva la tête et se mit en devoir de classer les papiers qu'il avait devant lui. Méthodiquement, il les plia, les réunit au moyen d'une épingle, et, de sa belle écriture ferme et droite, il écrivit au revers du pli: Guy—et déposa le nouveau dossier dans un tiroir qu'il ferma à clefs.

Puis il se leva. Il alla vers la fenêtre, l'ouvrit et resta debout contemplant le paysage aux lignes fuyantes.

Il le connaissait bien cependant car toujours il avait aimé son pays, cette gorge abrupte, ce village ignoré. Son regard alla chercher au loin les formes, indécises à cette heure, de la filature et un attendrissement l'envahit. C'est qu'il se souvenait des efforts inouïs qu'il avait dû déployer pour arriver à établir, en l'état actuel, cette usine, modeste, pourtant. Il revit l'humble hangar où son père avait commencé ses premières transactions en achats et ventes de cotons, les installations primitives, s'améliorant d'année en année, enfin quelques bassines installées, la chaudière ronflant, et une cheminée s'érigeant sur le ciel...

Quelles peines cela n'avait-il point demandé à ces hommes honnêtes, mais sans fortune, qui redoutaient sans cesse de prendre des responsabilités que leurs minces ressources ne leur eussent pas permis de soutenir. Aussi ce fut pas à pas,

en quelque sorte, qu'ils créèrent la situation désormais enviable, qui était celle de la famille Calveytrac. Mais, au sein de l'aisance actuelle, le vieux filateur aimait à reporter sa pensée vers les débuts de sa carrière: ces heures de travail sans répit dans un cadre de choses anciennes que ses yeux parcouraient avec douceur. C'était sa petite lampe de jadis, posée, là, sur son bureau, mais qui était autrefois accrochée à une étagère de bois fruste au chevet de son lit et que, pendant trente ans, il avait saisie quotidiennement à quatre heures du matin pour descendre le premier vers la petite usine devenue la belle filature actuelle.

Son regard se posa ensuite sur une étroite armoire de bois noir attenant à sa bibliothèque. Il alla vers le vieux meuble, l'ouvrit et posa la main sur une série de registres, inélégants, usés... Tout en bas était le premier où l'écriture de son père avait commencé cette comptabilité si strictement exacte, d'une probité intransigeante, qu'il reprit lui-même avec l'égal souci de régler chaque détail de leurs opérations industrielles pour le droit et l'honneur et aussi la charité.

Le vieillard retira doucement la main de sur les vieux livres et il put se dire qu'il ne les avait jamais ouverts que dans le calme des consciences austères, même aux jours difficiles qui jalonnent toute existence.

Soudain, un profond soupir souleva sa poitrine et il revint vers le milieu de la pièce, puis il se laissa aller, comme épuisé, dans un fauteuil. Guy! ce malheureux enfant, si différent de ses devanciers laborieux et sages.

A cet instant, les douze coups de minuit sonnèrent. Le vieillard se releva. Courbé sous le poids de ses appréhensions et l'émotion de ses souvenirs, il traversa son bureau pensivement et monta à pas lents le large escalier de pierre qui conduisait à sa chambre.

Nul bruit ne se faisait plus entendre dans la grande maison des Calveytrac; mais une fenêtre ouverte encadrait une délicieuse apparition. Suzy, vêtue d'une longue robe de batiste blanche où s'étalait la masse splendide de ses magnifiques cheveux d'or, contemplait avidement la nuit pure. Le regard de l'enfant suivait avec passion les lignes bizarres des ruines du château qui se détachaient sur le ciel. Les gigantesques vestiges de l'antique domaine des seigneurs de Croix-Thibaude étaient illuminés par la clarté de la lune qui semblait posée sur l'un des vieux murs. Les remparts, le donjon, les créneaux paraissaient les détails d'un palais de féerie, tout d'opale et d'argent, mais les grands yeux bleus de la fillette revenaient sans cesse se fixer au même point: l'ancienne logette du guetteur qui se profilait très haut sur un étroit terre-plein exhaussé de siècle par l'accumulation des débris. C'est que Suzanne connaissait la surprise merveilleuse qui attendait l'explorateur assez agile pour parvenir jusqu'au tertre dangereux. La plaine provençale se dévoilait alors, tout à coup, dans un magique panorama.

Rarement Suzy avait eu la permission d'aller à la brèche fatidique, laquelle demeurait en son imagination comme une porte ouverte sur un paradis inconnu. Oh! ces infinis rayonnants! Cette étendue, sans limites! croyait-elle ! Et l'enfant évoquait en des au-delà prestigieux tout ce que peut créer une imagination innocente et enthousiaste: tournois de héros où, sans deuils ni sang, ni larmes, de fabuleux soldats accomplissaient des prouesses magnanimes, et, les dominant tous, beau et brave comme un Saint-Michel, Guy, le futur Saint-Cyrien, se mouvait dans une apothéose, l'épée au vent...

Un léger bruit venu de la chambre de sa mère fit tressaillir Suzanne. Vivement, elle ferma la fenêtre, et quelques minutes plus tard, elle dormait dans son étroite couchette, bercée de rêves de bonheur.

***

Le lendemain, Madame de la Rochetercy ne put quitter sa chambre; l'émotion douloureuse ressentie la veille au sujet de son fils avait eu un rapide retentissement dans sa santé toujours chancelante et le médecin appelé ne put que diagnostiquer des troubles cardiaques fort sérieux et recommander d'éviter toute contrariété à la malade.

Monsieur Calveytrac soupira sans mot dire devant cette partie de l'ordonnance médicale. Cependant quelques jours s'écoulèrent et l'avenir apparut meilleur. Une légère amélioration se produisit dans l'état de Madame de la Rochetercy. En réponse à la lettre maternelle, Guy avait envoyé de longues pages pleines d'affection, de regrets, de promesses... D'un geste de fierté tendre, la mère les avait données à lire au grand-père qui les rendit avec un bon sourire, mais en rentrant dans son cabinet, il murmurait: "Des mots" tandis que Madame de la Rochetercy baisait avec amour les chères lignes et les plaçait dans un tiroir secret de sa table à écrire.

Bientôt elle reparla de la bonne volonté de son fils, du baccalauréat qui approchait, même de Saint-Cyr! et Suzy, radieuse, demandait sans cesse des détails sur le costume du futur officier.

Un mois avant la date de l'examen, Monsieur Calveytrac annonça à sa fille qu'il était appelé pour affaires à Valence et n'irait point si près de Lyon sans aller embrasser Guy.

Madame de la Rochetercy devint livide...

—Père, qu'y a-t-il?

—Je t'affirme, mon enfant, qu'il s'agit d'un simple voyage d'affaires. Guy va très bien.

—Oui, oui, mais a-t-il commis encore quelque... faute? articula la mère haletante, posant involontairement la main sur son coeur douloureux...

—Non, Lite, calme-toi. Il est si vrai que ma visite à Guy n'est qu'un épisode heureux de mon voyage que je voulais te proposer d'emmener Suzy qui sera ravie de voir son frère.

Une détente heureuse se produisit aussitôt sur les traits contractés de la malade tandis que le vieillard s'applaudissait intérieurement de son stratagème. Une lettre du proviseur du lycée de Lyon avait prévenu Monsieur Calveytrac que son petit-fils venait d'ajouter à ses légèretés habituelles plusieurs faits d'indiscipline grave et contracté de nombreuses dettes en ville pendant ses sorties hebdomadaires, toutes fautes motivant le renvoi du jeune homme.

Deux jours plus tard, Monsieur Calveytrac péniblement ému et Suzy radieuse franchissaient le seuil du lycée. Soudain, la fillette s'immobilisa:

—Oh! Grand-père, voyez donc!

Un jeune capitaine de spahis, de haute taille, brun, au fin visage, d'expression énergique, et d'une extrême distinction, se promenait dans le hall. Un franc sourire éclaira sa physionomie devant l'admiration de Suzy qui ne pouvait détacher ses regards du brillant uniforme si nouveau pour elle.

Monsieur Calveytrac introduisit l'enfant dans le parloir et s'éloigna, allant au cabinet du proviseur. Suzy demeura seule dans la vaste pièce, mais bientôt, l'officier entra et s'assit, paraissant attendre un élève. En effet, au bout de quelques minutes, deux lycéens parurent. L'un, grand, beau et blond, était Guy de la Rochetercy; l'autre, chétif et brun, courut se jeter au cou du jeune officier qui lui rendit gaiement une bonne étreinte.

Suzy avait accueilli d'un cri de joie folle l'élégant rhétoricien qui s'assit posément auprès de la fillette transportée de bonheur. Déjà elle avait entrepris mille joyeux récits de leur vie à Saint-Myr lorsqu'elle s'aperçut que Guy ne l'écoutait guère, occupé qu'il était à regarder l'officier.

—C'est le capitaine René Vialane, expliqua-t-il, un très chic type, qui va repartir aux colonies, au Soudan. C'est le cousin de mon camarade Pagès qui est avec lui. Il a fait partie d'une mission au Congo. Pagès ne parle que de lui! Il est déjà décoré !

A ce moment un domestique vint chercher Guy que le proviseur faisait appeler. Gaiement, Suzanne l'accompagna jusqu'à la porte, l'embrassant une fois de plus, et elle retournait à sa place lorsqu'elle resta clouée au sol. Le camarade de Guy disait à mi-voix au capitaine, comme s'il répondait à une question:

—...Tercy est renvoyé depuis plusieurs jours, mais le grand-père a demandé qu'on attendît son arrivée à cause de la mère qui est très malade.

Tout-à-coup, l'officier tressaillit. Suzy, toute pâle, les yeux démesurément agrandis, les mains tendues, vacillait... Il s'élança vers elle et la conduisit à un fauteuil où il la fit asseoir doucement.

Jamais regard plus navré ne s'était levé vers lui que ce regard d'enfant. En un souffle, la pauvre petite murmurait:

—Maman... Guy renvoyé!...

—Allons, allons, disait avec bonté le jeune homme, votre frère se tirera de ce petit accroc en se remettant au travail et votre chère maman n'est sûrement pas aussi souffrante qu'on le dit. Tous ces gamins sont des bavards incorrigibles.

Et il désignait du regard le lycéen, qui, désolé, était debout, les bras ballants, très confus. Mais des sanglots secouaient déjà Suzanne. Le capitaine multipliait ses bonnes paroles, essayant de la consoler sans y parvenir lorsqu'une cloche sonna. C'était la fin des heures de parloir. Le lycéen dût s'éloigner accompagné dans le hall par son cousin, mais ce dernier revint auprès de la fillette qui pleurait désespérément. Il essaya encore de lui suggérer des motifs de reprendre espoir.

—Merci, Monsieur, répondit l'enfant toute haletante, et levant sur lui ses grands yeux purs emplis d'une interrogation anxieuse, elle s'enquit ingénuement:

—Comment faire, Monsieur, pour consoler à la fois grand'père et Guy?

Légèrement saisi le jeune officier répliqua avec vivacité:

—Pensez d'abord à votre mère, à votre grand-père. Quand à votre Guy, il se débrouillera!

—Mais puisque tout le monde est malheureux à cause de lui, c'est lui qui sera le plus malheureux insista la pauvre petite.

—Ce n'est pas sûr, murmura le capitaine vivement touché par cette logique innocente. Mais calmez-vous car il ne faut pas que votre grand-père ait encore le chagrin de vous trouver en si piteux état.

Suzy tressaillit, essuya ses joues baignées de larmes et, joignant les mains, attendit toute tremblante, le regard fixé sur la porte, le retour de M. Calveytrac et de Guy.

Le jeune homme hésitait à demeurer auprès d'elle, craignant d'être indiscret s'il se trouvait là à l'arrivée du grand-père et de son petit-fils, mais la fillette dit timidement:

—Monsieur, Guy veut être militaire comme vous.

—Voilà une excellente idée, assura en souriant le capitaine qui prit le parti de se rasseoir auprès de l'enfant. Voyons, a-t-il choisi son arme.

—Il veut aller à Saint-Cyr, expliqua Suzy candidement.

A ce moment, la porte s'ouvrit devant M. Calveytrac suivi de Guy. Le vieillard leva un regard surpris sur l'officier qui vint à lui en disant:

—Je me suis permis, Monsieur, de causer un instant avec votre petite-fille qui était quelque peu isolée dans ce grand parloir.

—Je vous remercie, répondit le vieux filateur.

—Et j'ai appris par elle, continua aimablement le jeune capitaine, qui voulait laisser à l'enfant, encore tout émue, le temps de se remettre, j'ai appris que j'ai en votre petit-fils un futur camarade.

—Je ne sais trop, murmura évasivement M. Calveytrac, mais Guy, jusque-là silencieux, déclara:

—C'est tout à-fait mon intention et je voudrais m'engager au plus tôt.

—Vous renoncez donc à Saint-Cyr?

Le grand-père haussa les épaules pendant que le lycéen, paraissant n'avoir point entendu, continuait:

—Je voudrais surtout m'engager dans un corps colonial tel que le vôtre.

—Je vous en faciliterais l'accès très volontiers.

Mais M. Calveytrac intervint:

—Ceci est impossible. Ma fille est trop souffrante, en ce moment, pour subir sans danger l'émotion de voir son fils s'éloigner ainsi. Mon petit-fils n'a qu'à s'engager dans l'un des régiments d'infanterie du Midi.

—C'est cela, conclut poliment l'officier, et il viendra chez nous en sortant de Saumur. Vous vous informerez alors, ajouta-t-il en s'adressant à Guy avec cordialité sur quel point du globe se trouvera le capitaine Vialane qui sera heureux de vous faire bon accueil.

—J'aimerais mieux partir immédiatement, murmura Guy, la tête basse.

—Comment! Après ce que vient de dire votre grand-père de l'état de Madame votre mère! répliqua le capitaine avec sévérité.

Mais devant le regard attristé de M. Calveytrac, il voulut faire diversion et ajouta en souriant:

- -Je vais rejoindre la mienne demain, à Rodez, pour fêter avec elle l'anniversaire de ma première communion. Je suis heureux d'être en France pour cette date qui nous rappelle à tous deux d'exquis souvenirs.

Le vieillard lui tendit la main:

--Veuillez présenter mes hommages à Madame votre mère—avec mes félicitations.

Il n'en dit pas plus long, mais chacun comprit.

—Allons, Monsieur, soyons indulgents pour les erreurs... des rhétoriciens, dit gaiement le jeune homme, et, serrant la main de Guy:

—Bonne chance! mon futur camarade! Au revoir Mademoiselle, dit-il de même à Suzanne en lui souriant amicalement. Vous allez être ravie de voir bientôt votre frère dans un costume presque aussi merveilleux que le mien.

Il salua et se retira, suivi du regard de M. Calveytrac et laissant autour du triste petit groupe, toute une ambiance de loyauté, de force et de bonté.

—Qu'heureuses sont les mères qui ont de tels fils! murmura le vieux filateur.

—Mais, grand-père, j'adore maman ! assura Guy à mi-voix.

—Tes actes le prouvent! répliqua M. Calveytrac, emmenant Suzy dont le regard d'angoisse le peinait profondément.

Devant l'état de santé de sa fille, M. Calveytrac ne cherchait plus que le moyen de lui éviter un choc douloureux qui lui eût été fatal. Il songea un instant à mettre son petit-fils dans un autre collège jusqu'aux vacances pour dissimuler le renvoi du lycéen, mais il s'arrêta au parti d'annoncer à madame de la Rochetercy que Guy renonçait à Saint-Cyr et, dès lors, la meilleure solution à envisager était celle de l'engagement immédiat.

Bien que fort déçue, madame de la Rochetercy accepta le nouveau projet et, quelques semaines plus tard, son fils entrait dans un régiment de ligne à Avignon.

Quels rêves caressèrent aussitôt la mère et la petite soeur! Plus que jamais, Suzy imaginait le soldat chéri semblable à l'archange valeureux, et le vif chagrin éprouvé à Lyon disparaissait devant le calme de chacun.

Deux mois environ après le départ de Guy pour le régiment, M. Calveytrac annonça un jour qu'il désirait aller à Avignon faire plus ample connaissance avec les chefs de son petit-fils. Madame de la Rochetercy accueillit avec joie cette idée, et, le lendemain, le vieillard, courbé, pâli, entrait chez le colonel. L'entretien fut bref. Ainsi que le colonel en avait prévenu M. Calveytrac, Guy était sous le coup des plus graves punitions.

Dès son arrivée au régiment, le jeune homme avait contracté de nombreuses dettes pour satisfaire les plaisirs les plus répréhensibles... rassurant ses fournisseurs par la fable, habilement présentée, d'un grand-père fort riche. Les plaintes avaient bientôt afflué auprès du chef de corps qui, après avoir puni sévèrement le soldat, avait bien voulu prévenir M. Calveytrac de la situation.

—Essayons de sauver cet enfant, disait en conclusion le colonel. Pardonnez, et... payez! A mon tour je pardonnerai ces premières erreurs.

Hélas, ce n'étaient point les premières, pensait le grand-père en se retirant, navré, et il savait bien, lui, que ce ne seraient point les dernières ! Mais ne fallait-il point épargner la mère et veiller à l'honneur des Calveytrac auquel touchait déjà son petit fils? Accompagné de ce dernier, dont il avait exigé la présence, il solda tous les créanciers de Guy, en les prévenant qu'ils n'eussent jamais à compter sur une nouvelle intervention de sa part si les faits se renouvelaient.

Le colonel, enchanté du sauvetage de ce joli garçon, si bien élevé et de famille si honorable, offrit huit jours de congé, et, le soir, Guy était accueilli avec amour par sa mère et Suzy.

Le lendemain, seul en son bureau, le vieux filateur, très las, retira du tiroir spécial où il l'avait placé, le dossier portant en titre "Guy"... Comme elle était longue déjà, la liste des fautes. Et quelle brèche dans la modeste fortune de la famille!... L'honnête homme qu'était M. Calveytrac se dit qu'il ne recommencerait jamais ce qu'il avait fait la veille, devant veiller sur l'existence de sa fille et l'avenir de sa petite-fille.

Il inscrivait tristement les chiffres pénibles quand un léger coup frappé à la porte de son cabinet lui fit lever la tête.

—Entrez, dit-il.

Guy s'avançait, lentement, les yeux baissés, image vivante de désolation.

—Que veux-tu? interrogea M. Calveytrac.

—Vous demander pardon, grand-père, dit à mi-voix le jeune homme presque en larmes, épiant du coin de l'oeil la physionomie du vieillard.

--Tu me l'as assez demandé hier, c'est suffisant, répondit le grand-père d'une voix fatiguée. Je suis las de tes promesses, peu sincères, je le crains. Je t'attends aux actes. En tous cas, souviens-toi de ne point causer d'émotions à ta mère.

Tout à-coup, le soldat, secoué d'habiles sanglots, se précipita à genoux devant son grand-père. M. Calveytrac se dressa avec vivacité.

—Lève-toi, dit-il rudement. Lève-toi! Un homme ne se met à genoux que devant Dieu; jamais devant un autre homme! Lève-toi et va-t-en!

Guy se releva et, la main sur les yeux, traversa le bureau à pas hésitants, comme à regret, enfin il sortit.

Un regard d'intense mélancolie le suivait et comme il franchissait le seuil du cabinet, le grand-père navré murmura:

—Cabotin!

Mais, quand sonna l'heure du déjeuner, on attendit vainement M. Calveytrac à la salle à manger.

Il ne devait plus rentrer dans cette pièce familiale, ou depuis tant d'années, il avait présidé la table familiale, en admirable représentant de cette autorité reçue directement de Dieu, mais justifiée par l'équité, la force et la bonté apportées dans son rôle de père de famille. Légèrement penché dans son fauteuil, les yeux clos, sa main tenant encore la clef du tiroir où il avait soigneusement remis le douloureux dossier, le vieillard paraissait dormir lorsque, étonnée du regard inusité de son père, madame de la Rochetercy était entrée dans le bureau.

C'était bien là que devait mourir celui qui avait su transformer cet humble cabinet de travail en un véritable sanctuaire d'honneur sans défaillances et de charité constante. Ainsi pensa sa fille, lorsque rigide, mortellement pâle, sans

larmes, elle donna l'ordre de le transformer en chapelle ardente. Et, entouré des trois êtres qu'il avait tant aimés, des villageois auxquels il s'était sans cesse dévoué, le vieillard passa là ses deux derniers jours sur la terre, avant d'aller dormir pour toujours dans le petit cimetière de Saint-Myr.

Peu de temps après la mort de M. Calveytrac, l'usine fut vendue, sur le vif désir de Guy, qui voulait poursuivre la carrière militaire, assurait-il, et, quelques semaines plus tard, il annonçait à sa mère le départ de son bataillon pour Madagascar.

Madame de la Rochetercy et Suzanne, désolée d'une telle séparation, rendue plus dure par la triste solitude où elles étaient désormais, relurent bien des fois la lettre du soldat, puis la mère s'assit à la place habituelle de M. de Calveytrac, dont elle avait adopté le cabinet comme pièce familière, et répondit à son fils avec cette noblesse d'âme qui avait constamment dicté ses conseils maternels.

—"...Pars donc, mon fils, disaient en conclusion les belles lignes courageuses, et souviens-toi en tout événement, de ta foi de chrétien et de ceux qui furent tes devanciers".

Sur une petite table, non loin du grand bureau, Suzy écrivait, essuyant à la dérobée une larme furtive, et quand les deux lettres d'amour furent réunies sous la même enveloppe, un silence tomba...

Le jour baissait au dehors. De grands coins d'ombre se faisaient peu à peu dans la pièce recueillie. Et la mère pensait à ceux qui avaient passé, là, tous loyaux, tous bons, et dans les lointains d'un avenir apaisé, elle voyait Guy à cette même place, mais Guy sérieux et droit comme eux, décoré, capitaine, colonel...

Elle se leva, une ombre de sourire sur sa bouche triste, raillant ses rêves maternels.

—Chérie, à quoi penses-tu? dit-elle à Suzy blottie contre elle.

—A Guy.

En effet, dans la maison en deuil, désormais toute la vie fut suspendue au courrier de Madagascar.

Pendant six ans, les échos des événements se déroulant au 1er bataillon de tirailleurs malgaches où Guy avait permuté, mirent toute joie ou toute détresse dans les deux coeurs fidèles qui veillaient à Saint-Myr. Joie sans limite à chaque promotion de Guy; mais, hélas! trop souvent détresses terrifiées devant des fautes nouvelles: Plaintes les plus diverses et, surtout, télégrammes du sous-officier demandant, en termes tragiques, des envois d'argent par mandats télégraphiques. Pâle d'angoisse, la mère s'affolait. Que se passait-il là-bas, en ces lointains pays, où la vie pouvait être si dure, les erreurs si faciles, les déchéances si graves? Elle ne savait!... Que faire, mon Dieu!

Suzy, témoin de ces angoisses, en devinait l'origine, partageait le même effroi, et suppliait pour l'absent. Et bientôt la main tremblante de la pauvre mère ajoutait sur le dossier secret, découvert après la mort de son père, d'autres chiffres pénibles.

Aussi quel jour de folle joie, celui où Guy fut admis à l'école militaire de Saint-Maixent!

Madame de la Rochetercy reprit secrètement son rêve; le mariage de Guy et de Suzanne, et, après la sortie de l'Ecole, elle interrogea son fils sur ce projet caressé par elle depuis si longtemps.

—Mais oui, mais oui, maman, répondit Guy légèrement, les yeux au loin. Suzanne est adorablement belle. Je serai le plus heureux des mortels.

Madame de la Rochetercy eut un léger serrement de coeur. Un tel consentement n'était pas celui qu'elle attendait...

—Mon enfant, Suzanne est mieux que belle... c'est une âme exquise que son compagnon de vie devra savoir apprécier...

—Mère, je ferai cela en dilettante, je vous l'assure, répondit Guy avec de si aimables câlineries qu'elles eurent bien vite raison du léger effroi maternel.

Suzanne entrait en ce moment, belle à miracle en effet, grande, fine, souple, avec son exquise tête blonde, au profil de médaille et ses yeux aux grandes prunelles bleues qui rayonnaient de joie tendre quand elle vint s'asseoir auprès des deux êtres qui étaient sa vie. En un mot, madame de la Rochetercy, très émue, la mit au courant de ses désirs. La jeune fille devint toute tremblante.

—Oh! maman, balbutia-t-elle, ainsi Guy ne retournerait plus aux colonies?

—Non, mon enfant.

—Enfin, soupira la jeune fille ingénûment, songeant aux années d'angoisse disparue pour toujours.

Le même coup de griffe qui avait lacéré le coeur de la mère devant la légèreté du consentement de Guy se renouvela tout à coup avec celui de Suzanne. Ici non plus ce n'était point le don de soi dans un amour ravi. C'était seulement la joie d'assurer le bonheur de tous. Mais ses deux enfants la couvraient de baisers chauds... et toute crainte s'évanouit encore une fois lorsqu'elle entendit le joli rire de Suzanne répondre à la gaieté de Guy.

Le lendemain, le jeune homme allait rejoindre son nouveau régiment à Bordeaux, laissant Suzanne dans une sérénité sans mélange. Dans la logique innocente de son rêve, la jeune fille ne pouvait entrevoir qu'une suite ininterrompue de jours heureux. La conduite coupable de Guy avait été le résultat, pensait-elle, d'une erreur de vision, commune, sans doute, à tous ceux qui sont tenus éloignés de la famille: collégiens, soldats, coloniaux. Comme il allait au contraire, regretter amèrement ce passé douloureux au contact de leur chère vie intime! Et toute l'ingéniosité délicate de Suzy se mettait en oeuvre pour éviter à Guy trop de confusion devant ces désolants souvenirs.

Suzanne n'était point préparée pour les batailles de la vie, celles qui demandent de l'habileté, quelque astuce, et peu de sentiments émotifs. Elevée dans la solitude absolue de Saint Myr où la mauvaise santé de madame de la Rochetercy les obligeait à une vie de recluses, ses notions d'existence se bornaient aux idées générales, très élevées, d'une âme généreuse et d'un coeur ingénu, tandis que l'angoisse permanente causée par la maladie de la mère, sans cesse menacée d'une crise funeste, avait surtout développé ses instincts de dévouement et de tendresse. Aussi, pour elle, à dix-huit ans, la vie n'avait qu'une double devise : droiture absolue, abnégation constante. Quant aux détails de la mêlée mondaine, de quel effroi se

fussent emplis les grands yeux purs de la jeune fille si le moindre soupçon de ces complications se fût présenté à son esprit!

Madame de la Rochetercy, qui avait effleuré à peine ce monde lointain, se trouvait à ce point de vue presque aussi désarmée que sa fille. Cependant, songeait-elle parfois avec quelque inquiétude, à l'extrême candeur de Suzanne et aux difficultés que son âge, à elle, lui permettait de deviner, mais elle en arrivait à reprendre son calme dans la pensée que la piété sérieuse de la jeune fille et sa loyauté profonde étaient les facteurs les plus sûrs de toute noble vie. Elle ne se trompait point; mais dans la voie parallèle, marche le mal triomphant, que ni la mère si tendre, ni l'enfant confiante n'avaient entrevu.

Deux mois plus tard, par une lumineuse journée de juillet, une animation inaccoutumée régnait dans la jolie maison de Saint-Myr. C'était la veille du mariage de Guy et de Suzanne. Tout était bruit et gaieté: Les robes claires des jeunes femmes voisinaient dans le jardin avec les uniformes des officiers. De joyeux éclats de rire fusaient de toutes parts, encouragés par le bon sourire de madame de la Rochetercy dont les traits fatigués s'illuminaient de joie douce à cette heure si ardemment désirée par elle.

Guy appela Suzanne d'un geste, et, tout bas:

Suzy, lui dit-il, tu seras très gentille pour le capitaine de Guébrard, n'est-ce pas? Il a été très aimable pour moi à mon arrivée au régiment. Il est immensément riche...

—Oh! Ceci nous est bien égal!

—Comment! voilà encore une de tes idées de petite fille, riposta Guy sévèrement.

Suzy leva sur lui un regard craintif, car, imaginant qu'il possédait cette expérience du monde qu'elle n'avait point, elle était toute prête à admettre la supériorité évidente du jeune homme.

—Tu ne sais pas ce qu'est une situation comme la sienne. Il fait ce qu'il veut du colonel... Recherché dans tous les salons...

—Mais, disait Suzanne, puisqu'ils doivent arriver ensemble, je reverrai surtout avec beaucoup de plaisir le capitaine Vialane qui avait été si gentil pour moi, autrefois, à Lyon.

—Tu ne me comprends pas! s'exclama Guy avec impatience. Il ne s'agit pas de Vialane, mais de Guébrard. Allons, je n'ai que le temps, ajouta-t-il, en invitant du geste à l'accompagner, un médecin-major, gros garçon blond, aux bons yeux bleus, assis près de sa femme.

—Capelle, voulez-vous venir? Je vais chercher au bas du village Guébrard et le capitaine Vialane.

—Vialane? de la Mission Forestier? interrogea le docteur.

—Mais oui!

—Mazette! je vous félicite d'avoir de telles relations!

Les deux officiers disparurent pendant que Suzanne venait s'asseoir auprès de madame Capelle. Celle-ci dit gaiement:

—Vous allez voir le Don Juan des salons de Bordeaux, le marquis de Guébrard, le terrible satirique dont les mots tuent à jamais..., l'irrésistible valseur, le mondain dont la cravate est un poème, dont l'habit rouge fait époque... qui avait cent mille francs de dentelle et de brillants au menuet dansé chez la baronne de Valis..., que les maîtresses de maison supplient à genoux de vouloir bien honorer de sa présence nos fêtes provinciales, car le noble faubourg, à Paris, nous le dispute éperdûment.

—C'est l'un des garçons les plus distingués que je connaisse, ajouta un lieutenant-colonel, aux cheveux gris, au bon visage énergique, qui se promenait à quelques pas, et je lui ai dit souvent ce que je pense au sujet de sa façon de vivre. C'est un crime de gâcher de tels dons au service de la plus sotte des causes, faire le joli coeur dans les salons! Il a une excuse, il est vrai. Orphelin tout jeune, livré dès lors à des parents éloignés, à des tuteurs, que sais-je? mais sûrement à des gens intéressés par son énorme fortune, il n'a jamais eu de famille au sens vrai du mot. Avec cela, une santé déplorable, dont il s'efforce de cacher la faiblesse avec une énergie admirable qu'il ferait bien d'appliquer ailleurs...

Suzanne, étonnée, écoutait ce langage si nouveau pour elle, levant alternativement son regard candide sur l'un ou l'autre de ses interlocuteurs; mais bientôt un bruit de voix se fit entendre dans le vestibule. Les officiers arrivaient. On les conduisit à leurs chambres. Enfin, Guy parut sur la terrasse, suivi du capitaine de Guébrard qu'il présenta à madame de la Rochetercy. Pendant que celle-ci l'accueillait aimablement, Suzanne regardait avec stupeur le nouveau venu: petit, frêle, cheveux rares, moustaches pâles, la jeune fille cherchait naïvement en lui les éléments de séduction dont venait de parler madame Capelle; mais le capitaine s'inclinait devant elle, et, se rappelant la recommandation de Guy, elle lui sourit gracieusement, tandis qu'il l'enveloppait d'un regard incisif.

—Je suis désolé, Madame, dit-il à madame de la Rochetercy, d'avoir à vous présenter les regrets de mon ami Vialane, qui a été rappelé d'urgence à Paris, alors qu'il se disposait avec le plus vif plaisir, à m'accompagner à Saint-Myr.

—J'aurais été heureuse de le remercier des services qu'il a bien voulu rendre à mon fils au début de sa carrière coloniale. Il a répondu toujours avec empressement aux lettres de Guy et s'est entremis pour lui avec efficacité. Aussi, étais-je heureuse qu'il eût accepté notre invitation. J'espère que j'aurai plus tard le plaisir de le connaître.

—Plus tard, en effet, Madame, car nous ne pouvons espérer le revoir avant deux ans au moins, au retour de sa mission.

—C'est un heureux! murmura un officier les yeux au loin...

—C'est surtout un vaillant, riposta le lieutenant-colonel avec une nuance de sévérité dans la voix. Peu d'hommes eussent été capables d'accompagner les missions écrasantes dont il a été chargé depuis quelques années.

—Est-il donc destiné à demeurer éternellement un colonial? interrogea madame de la Rochetercy.

—Mais songez, Madame, interrompit vivement le docteur Capelle, qu'il va être commandant dans quelques mois, à trente-deux ans!

Le capitaine de Guébrard haussa les épaules:

—Vialane adore sa carrière coloniale, assurément, mais, de plus, il est enchanté, et surtout sa famille, d'aider aux efforts des missionnaires qui

vont évangéliser, là-bas, nombre de peuplades, lesquelles, au reste, n'en voient pas l'utilité...

—Comment! il est aussi religieux que cela, interrompit le lieutenant-colonel.

—Parfaitement, ne vous en déplaise, mon colonel! Vialane est d'une vieille famille Aveyronnaise, où les enfants se comptent par douzaines, où les veuves ne se remarient jamais, où foisonnent religieux et religieuses, où l'on meurt de faim pendant les carêmes et vigiles de notre mère la Sainte Eglise, où l'on se prosterne au passage de l'évêque de céans...

—Allons, allons, mauvaise langue! interrompit la petite madame Capelle qui riait aux éclats.

Mais Suzanne et sa mère ne riaient point ; la même expression attendrie passait sur leurs visages et madame de la Rochetercy dit simplement:

—La famille Vialane a les mêmes principes que nous. Mon père eût été ravi de vous entendre.

—Oh! oui, accentua Suzanne chaudement.

Une légère toux de Guy la prévint aussitôt qu'elle eût à modérer son enthousiasme pour le mettre au diapason des idées du capitaine, mais celui-ci ajoutait:

—J'aime infiniment mon camarade Vialane, bien que nos existences soient fort dissemblables...

—Ah! oui, quelque peu, maugréa le colonel.

Le capitaine se mit à rire:

—Mon colonel, disait-il gaiement, pourquoi voulez-vous me perdre tout de suite aux yeux de Mademoiselle? Que voulez-vous! je n'ai pas deux soeurs religieuses, moi, ni trois frères missionnaires. Je n'ai pas le Belgarric!

—Qu'est-ce que le Belgarric? demanda Guy.

—C'est le patelin... pardon, la maison paternelle des Vialane, ainsi nommée d'une énorme chêne abritant icelle, car "garric" est le nom du chêne en idiome ruthénois. Et c'est un fort beau tableau de genre que l'on s'offre en arrivant au Belgarric par une claire après-midi de septembre. Après la vieille petite ville de Rodez, dont la cathédrale profile sa merveilleuse tour sur toute la campagne environnante, les hauts plateaux s'étendent sans limites et la grande maison, très simple, toute blanche sous la ramure de l'énorme chêne, se présente à vous, accueillante, avec sa grande porte au fronton fleurelysé, car les Vialane ne datent pas d'hier et, naturellement, se firent tuer en l'an de grâce 93 pour leur Dieu et leur Roy. Vous franchissez le seuil en vous demandant avec angoisse si rien ne va détruire cette harmonie...

—Dilettante, va! gronda encore le bon colonel.

—...Mais non! Un salon, parloir, salle familiale, d'une tonalité sobre, une sorte d'intérieur flamand avec plus de vie, une ambiance plus chaude, de beaux vieux meubles simplement posés là depuis des siècles et, dans son large fauteuil de velours rouge antique, la plus délicieuse figure de vieille femme que l'on puisse imaginer! Madame Vialane, la mère de mon ami. Elle semble faire partie intégrante de l'ensemble des choses. C'est un régal des yeux.

—Oui, oui, tout à fleur de peau! tout pour les yeux! mais rien pour le coeur, pour l'âme? interrompit encore le colonel, narquois. Alors, ça ne vibre plus du tout, mon pauvre Guébrard. Usé. Fini?

—Attendez donc, mon colonel, ça vient! Madame Vialane est veuve depuis de longues années. Elle a "rendu au bon Dieu" selon son expression, les enfants qu'il avait bien voulu lui confier. Tous les aînés, filles et garçons, je vous l'ai dit, sont au loin, sous l'habit religieux. René, le plus jeune, qu'un attrait irrésistible poussait à la vie militaire, a su concilier les exigences du métier avec ses idées religieuses, puisqu'il est l'un des meilleurs pionniers de tous les évêques barbus de nos frères pain d'épice!...

—Oh! capitaine! interrompit madame de la Rochetercy, pendant que des rires éclataient. Comment ! Vous nous intéressez au point de nous émouvoir vivement et, soudain, vous voilà reparti en vilaine moquerie.

—Jamais, Madame. Pourrais-je me moquer, alors que rien n'est plus attachant que ce fils, plus vénérable que cette mère?

—Mais, alors!

—Alors, dit fermement le capitaine, grave cette fois, elle reste seule dans sa grande maison vide où rarement rentre un enfant, et remercie Dieu de l'honneur fait à sa race.

—On comprend facilement les sentiments chrétiens du capitaine Vialane dans un tel milieu, conclut le colonel.

Certainement, mon colonel, Vialane est religieux, de naissance et d'éducation, mais surtout de convictions personnelles, car si ses études, sa critique, son expérience l'ayant conduit à découvrir que Bouddha ou Mahomet étaient meilleurs prophètes que le Christ, il eût parfaitement délaissé ses aïeux pour endosser le turban ou errer dans les lotus. C'est l'être le plus droit que je connaisse.

A ce moment, la voix de Guy s'éleva, légèrement obséquieuse:

—Mais, mon capitaine, votre magnifique château de Guébrard doit être autrement intéressant à voir que le domaine des Vialane.

—Ce n'est pas sûr, répondit sincèrement le capitaine, mais naturellement, c'est tout autre.

—Il est immense, je crois, continuait Guy. Vous avez une galerie de portraits...

—Ah! oui, mes ancêtres! dit nonchalamment M. de Guébrard en se levant. Je vais les visiter parfois—pour les redresser! Je ne sais quel irrévérencieux vent coulis s'obstine à souffler dans la galerie et semble prendre à tâche de les mettre dans les positions les plus saugrenues. Je passe mon temps à leur redonner une verticale convenable du bout de ma canne. C'est tout ce que je peux faire pour eux.

On rit encore et Guy montrait à ses amis quelques curieuses reliures de livres anciens lorsque Suzanne dit gaiement:

—Nous pourrions ensuite monter au château, à la logette du guetteur.

Le capitaine se tourna vers elle et interrogea:

—Est-ce que cette logette est pour vous un lieu de prédilection, Mademoiselle?

—Oui, affirma Suzanne avec chaleur.

—Alors je demande qu'on grimpe immédiatement en la "dolce loggia" que vous aimez.

En effet, quelques instants plus tard, éclataient dans les ruines de joyeux rires et de légers cris de frayeur au moment de franchir quelque dangereux passage, mais bientôt Guy se retourna et, désignant de la main un pan de mur haut perché

auquel on ne pouvait aboutir que par une escalade difficile:

—Voilà la logette!

—Merci bien! s'exclamèrent madame Capelle et quelques autres jeunes femmes. C'est fou de tenter cette ascension!

—Si vous saviez le merveilleux panorama qu'on a là-haut, vous n'hésiteriez pas, disait Suzanne encourageante.

—Mais que voit-on, Mademoiselle? s'enquit le capitaine.

Avec enthousiasme, la jeune fille s'écria:

—L'Infini!...

Le capitaine la regarda, silencieux, et, sans plus s'occuper de qui que ce fût, se mit tranquillement à gravir les blocs écroulés.

—Guébrard, dites donc, attendez-nous, appela le colonel. Il faut aider ces dames...

—Pourquoi les obliger à monter? répondit le capitaine sans se retourner. Laissez donc, mon colonel, nous serons redescendus en un instant. Et, appelant Suzanne de la main!

—Mademoiselle, voudriez-vous m'indiquer de quel côté on aborde votre vestibule d'infini, à droite ou à gauche?

—A gauche, capitaine, à gauche, répondit la jeune fille qui s'élança à la suite de l'officier qu'elle eût bientôt rejoint.

—Insolent, va! murmurait Madame Capelle, vexée de l'abandon du capitaine.

Elle s'assit délibérément sur le gazon avec les autres jeunes femmes auprès desquelles Guy dut rester, pendant que les officiers poursuivaient l'ascension.

M. de Guébrard et Suzy venaient de déboucher sur l'étroite plate forme et Suzanne conduisit le capitaine à l'extrême bord, vers la gauche.

—Regardez! s'exclama-t-elle, triomphante.

Le capitaine regarda d'abord, une fois de plus, les merveilleux cheveux blonds sous le grand chapeau de paille claire, le délicat visage, la taille souple autour de laquelle tombaient les plis légers de la robe couleur de rose de Bengale, jusqu'aux petits pieds gaînés de cuir blanc... puis son regard se détourna, comme à regret, pour se reporter sur le merveilleux panorama.

A ce moment, arrivaient les officiers et chacun poussait une exclamation ravie. La plaine, immense, se déroulait à leurs pieds dans une clarté fauve où brulaient des cîmes blanches, des maisons blanches, des routes blanches, tandis qu'en contraste frappant, des haies solennelles de grands cyprès, au vert opulent, bleuissaient de toutes parts, leurs lignes veloutées et rigides évoquant on ne savait quels vertiges sacrés: débris de temples, mausolées antiques, vieux aqueducs, arcs de triomphe mutilés. Au loin, sur un fond d'azur vif, se profilaient les grandes Alpes sévères, majestueuses; à leurs pieds; l'Alpille! l'Alpille d'argent aux pins clairs et légers, oliviers tordus, amandiers pâles, figuiers, micocouliers, lauriers-thyms, genêts d'or, myrtes odorants. Et la lumière, une lumière victorieuse, une lumière d'apophéose, jetait de la vie sur les glorieux souvenirs, de la magnificence dans les couleurs, de la magie sur les lointains, de la splendeur sur toutes choses.

Les mots admiratifs se croisaient dans le petit groupe.

—La mer, seule, fait défaut, remarqua le lieutenant colonel.

—Oh! colonel! on la devine! protesta Suzanne, là! tout près! grondant, chantant, d'enivrante attirance...

—Ah! cette belle jeunesse! disait le lieutenant-colonel, regardant paternellement le jeune visage ravi. Redescendons maintenant, et je recommande la prudence.

M. de Guébrard était resté silencieux, mais lorsqu'on s'engagea pour repartir entre les rocs et les maçonneries écroulées, Suzanne entendit une voix qui murmurait non loin d'elle: "Je chemine, enivré dans un rêve adorable". Elle se retourna:

—Je savais bien que vous seriez enchanté, capitaine, dit-elle avec joie...

Un étonnement sincère passa sur les traits du mondain qui s'arrêta une seconde, contemplant curieusement la jeune fille. Puis il se détourna et rejoignit le docteur Capelle qui descendait prudemment à quelques pas.

—Dites donc, Capelle, votre femme n'est-elle pas une amie d'enfance de Mademoiselle de la Rochetercy?

—Non, nous sommes ici sur l'invitation de Tercy seul. Nous avons vu sa fiancée hier pour la première fois.

—Ah!...

Soudain, le docteur s'arrêta et, s'accrochant d'une main à un pan de mur, il appela:

—Guébrard.

—Eh! bien? interrogea M. de Guébrard en levant la tête.

Vous n'allez pas vous payer un nouveau flirt avec cette petite, j'espère?

Le rire clair du capitaine fusa entre les vieilles roches.

Mais les bons yeux bleus du docteur s'emplissaient de sévérité.

—C'est une enfant absolument inexpérimentée que vous devez laisser en paix!

Très amusé, M. de Guébrard regarda avec bonhomie le brave garçon:

—Capelle, vous me faites de la peine!...

Légèrement, il se laissa glisser entre les éboulis et disparut, pendant que, maugréant entre ses dents, le pauvre docteur reprenait, fort empêtré, la descente difficile.

Bientôt, il rejoignit les jeunes invités, et, quelques minutes plus tard, tous débouchaient sur la petite place où s'élevait la façade si joliment irrégulière de la maison Calveytrac.

A l'angle de la rue, un promeneur immobile regardait en silence les touristes. A sa vue, un mouvement se produisit parmi les officiers. Guy tressaillit si violemment que Madame de Naigle, la femme du lieutenant-colonel qui s'appuyait à son bras, le regarda tout étonnée.

—Qu'avez-vous donc, interrogea-t-elle.

Mais déjà, dominant son émoi, le jeune homme l'entraînait à l'intérieur de la maison.

Le lieutenant-colonel s'était arrêté l'espace d'une seconde, et une vive colère mit une teinte écarlate sur son visage.

Le docteur demeura comme cloué au sol tandis que les deux lieutenants, camarades de Guy, échangeaient des regards effarés. Seul le capitaine de Guébrard ajustait tranquillement son monocle et,

en passant, posant sur le nouveau venu un regard dédaigneux.

—Qu'y a-t-il donc? demandait vivement Madame Capelle à son mari, qu'elle avait rapidement entraîné dans leur chambre.

—Tu l'as vu?

Un gros bonhomme à cheveux blancs horriblement commun, qui souriait avec onction?

—Oui, murmura le docteur.

—Eh! bien, qu'est-ce. Pourquoi es-tu si ému?

—Il y a de quoi! s'exclama le bon docteur. Le gros homme est Lecaflus, le plus fameux usurier de Bordeaux. Tercy était dans ses griffes, il y a quelque temps, mais je croyais que c'était réglé. Or, s'il est là...

—Mais, que serait-il venu faire ici?

Le docteur hocha la tête.

—Intimider Tercy pour se faire solder aussitôt, de peur d'un scandale.

—Quel scandale, interrogea la jeune femme.

Avec embarras, cherchant ses mots, le jeune homme répondit:

—Tercy est déjà fort connu à Bordeaux dans le monde où l'on s'amuse, mais un vilain monde! de bas étage! Le colonel l'a averti plusieurs fois sévèrement et n'a retenu ses punitions qu'en apprenant son mariage prochain en même temps que la promesse formelle d'une liquidation de dettes, et surtout de conduite...

—Mais peut-être a-t-il agi ainsi. Qu'en savons-nous?

—Eh! non, il a menti, voilà tout!

—Madame Capelle s'étonnait sincèrement:

—Il est si gentil, si doux avec sa mère et sa fiancée. Je ne comprends même pas des faits de ce genre dans sa vie, car, en somme, beau et élégant comme il est, il a déjà tous les succès dans les salons et l'on dit même que le capitaine de Guébrard aura en lui un rival dangereux.

—Ah! oui, et voilà une bien autre complication! s'écria le pauvre docteur, levant les bras au ciel.

Madame Capelle allait encore interroger son mari lorsqu'elle s'aperçut qu'ils étaient déjà en retard pour le goûter préparé sur la terrasse. Le jeune ménage descendit en hâte et, devant l'aspect joyeux des convives causant gaiement autour de la table élégamment servi sous le dôme fleuri des beaux arbres, la petite femme se dit que les craintes de son mari étaient sûrement exagérées.

Guy causait avec une verve toute particulière, s'adressant spécialement à Suzanne, et chacun pouvait penser que nuls fiancés au monde n'étaient mieux assortis ni plus heureux que ces deux jeunes êtres si beaux, si gais, enveloppés du tendre regard maternel que Madame de la Rochetercy posait sur eux. Mais à l'issue du goûter, pendant le léger brouhaha du remuement des chaises, le lieutenant-colonel disparut suivi de Guy, appelé par lui d'un geste bref. Les portes du bureau refermées sur eux, l'officier supérieur se tourna tout d'une pièce vers le lieutenant et, les sourcils froncés, la voix cinglante, lui dit, martelant chacune de ses syllabes:

—Monsieur vous êtes un menteur!

—Mon colonel..

—Et vous alliez commettre la plus infâme des lâchetés... mais je n'en serai point le complice. Je vais prévenir Madame votre mère de la situation. Elle jugera.

Guy recula d'un pas, joignit les mains, et aussitôt secoué d'un sanglot, murmura faiblement:

—Faites, mon colonel... C'est sa mort que vous décrétez..

Le colonel tressaillit:

—C'est vous, Monsieur, qui êtes le seul responsable, gronda-t-il.

Mais le jeune homme put saisir à l'altération de la voix de l'excellent homme qu'une vive émotion surgissait en lui.

Aussi, très humblement, implora-t-il:

—Mon colonel, voulez-vous me permettre de m'expliquer?

—Mais, que pouvez-vous dire, s'exclama avec colère le lieutenant-colonel. N'ai-je pas vu... moi-même?

—Mon colonel, j'en suis désespéré.

—Non, vous n'êtes qu'un habile menteur, ainsi que le portaient vos notes de Madagascar dont j'aurais dû tenir plus de compte au lieu d'admettre si aisément vos excuses et vos promesses.

—Mon colonel, je vous jure que tout est fini...

—Comment sacr.. C'est peut-être pour moi que Lecaflus a fait le voyage de Bordeaux à Saint-Myr?

—Mon colonel, tout est fini, je vous l'affirme, je ne comprends rien à son arrivée ici, sinon...

—Sinon?

—Mon colonel, il m'est dur de vous avouer encore...

—Quo. donc? Je crains que vous ne passiez votre vie à avouer, proféra violemment le lieutenant-colonel.

—Mon colonel, c'est la vie de ma mère que je défends... Ayez pitié de moi. Oui, j'ai menti, menti... J'avais plus de dettes que je ne vous en ai avoué! Je n'ai su comment parvenir à les solder. J'avais peur, justement, de l'émotion que ma mère pouvait ressentir.. J'ai eu recours... encore, à cet usurier.. que pouvais-je faire? Ah! mon colonel, les heures atroces, désespérées que j'ai subies! Que de fois ai-je eu envie de me loger une balle dans la tête!...

En ce moment, un doigt léger frappa à la porte, tandis que la voix de Suzy appelait joyeusement:

—Guy, es-tu là?

Les deux hommes tressaillirent.

—Oui, ma chérie, je suis à toi dans une minute, répondit Guy.

Le visage énergique du lieutenant-colonel était bouleversé.

—Cette enfant! cette mère! murmura-t-il.

Il serra les poings avec violence et dit enfin, à mots péniblement cherchés:

—Je consens, par pitié pour elle, à ne rien dire à votre mère, mais je vous préviens que je vais faire un rapport très détaillé de tout ceci; je le remettrai au colonel dès ma rentrée et vous serez très étroitement surveillé, je vous le garantis si je veux bien admettre encore une fois d'oublier le passé pour ne tenir compte que de votre conduite à venir.

—Merci mon colonel, répondit Guy d'un ton résigné, suivant du coin de l'oeil avec sagacité les progrès de la compassion sur les traits de l'officier supéreur.

—En tous cas, actuellement, je vous donne deux heures pour faire filer cet individu.

—Oui, mon colonel.

- Ce sera peut-être difficile, ajouta à mi-voix le bon colonel; voyez autour de vous, Guébrard est très obligeant...

Et, comme honteux de ces derniers mots, il ouvrit rapidement la porte et sortit.

Une heure après, le capitaine de Guébrard suivi de Guy, empressé, descendait le modeste escalier de l'unique auberge de Saint-Myr.

—Je vous en prie, disait-il d'un ton lassé, en réponse aux remerciements sans cesse renouvelés du lieutenant. Je vous en prie, ne parlons plus de cela. Le fait de détacher un chèque de mon carnet n'est point un acte méritoire de ma part, mais celui de mettre mes coudes sur une table peu propre, en face d'un Lecaflus, cela en est un, croyez-le. Je n'imagine pas un homme de notre monde sombrant là-dedans. Vous seriez vraiment gentil, Tercy, de passer ailleurs.

Aussitôt Guy se répandit en un flot de protestations véhémentes, assurant le capitaine de ses projets les plus sincères de fidélité conjugale.

Mais vous vous méprenez tout à fait! Ma parole! M. Prud'homme lui-même! Je n'ai jamais eu l'idée de vous engager à être un bon mari. C'est votre affaire! Mais faites les choses élégamment!

Soudain, il s'arrêta, regardant au loin, rêveur; une expression sérieuse passait sur ses traits fatigués. Puis il reprit sa marche et murmura:

—Toute l'ironie humaine ne peut empêcher la vérité ni la beauté des choses. Etre un bon mari, au sens élevé du mot, est une belle et noble idée, et d'aucuns n'y seront jamais ridicules. J'y voudrais voir Vialane un jour...

Ils arrivaient devant la porte de la maison Calveytrac. Un rire léger siffla entre les lèvres minces, sous la maigre moustache incolore et se penchant vers Guy, le capitaine dit à mi-voix:

—Quant à nous ne nous flattons pas, nous valons fort peu de chose!

Le lendemain matin, mille bruits joyeux emplissaient la grande maison parée de verdure et de fleurs blanches. Dès que Suzanne apparut en bas, Guy l'entraîna dans un coin du bureau de M. Calveytrac.

—Suzy, dit-il solennellement, tu vas me remettre les fonds que t'a donnés maman hier soir pour notre installation à Bordeaux. Je suis le chef de famille, je remplace grand-père et...

—Oh! Guy, je le crois bien!

Toute confuse, la jeune fille courut chercher la liasse de billets de banque. Guy la prit froidement, disant avec dignité:

—Que ceci ne se renouvelle plus, ma petite Suzy.

Quelques minutes plus tard, il descendait à la poste expédier un généreux mandat télégraphique à Bordeaux et remontait tranquillement dans sa chambre.

Dans celle de Suzanne, on s'empressait autour de l'épousée, on étalait sur le tapis la longue traîne de sa robe, et Madame de la Rochetercy ayant dit: "Descendons, mon enfant", elle se trouva bientôt au seuil du salon. Des exclamations admiratives éclatèrent de toutes parts. M. de Guébrard braquait avidement son monocle et, comme le veil ami de son grand-père, qui devait le conduire à l'autel, s'avançait en souriant, elle prit son bras.

* * *

Idéalement pur, le prélude de Lohengrin emplissait la salle du grand théâtre de Bordeaux. La dernière phrase expira, souffle angélique, et la toile se leva. Aux fauteuils d'orchestre, un des spectateurs se penchait vers son voisin:

—Quelle emprise, cette musique!

Nonchalamment le capitaine de Guébrard esquissant un geste évasif répondit, légèrement dédaigneux:

—Wagner, première manière!

Son interlocuteur sourit:

—Je ne suis point aussi difficile et ce prélude me paraît un vrai chant du ciel!

—Mais oui, mon grand, juste à ta taille, dit, moitié railleur, moitié affectueux, M. de Guébrard.

Le colonel Vialane haussa les épaules:

—Tu t'obstines à trouver des tailles de géants ou... d'archanges à de pauvres humains qui sont simplement d'honnêtes gens.

Mais lorsque la voix pure de la cantatrice commença à détailler la délicieuse phrase:

Seule dans ma misère,
J'ai supplié le ciel,

le colonel fut désormais tout entier à l'audition de l'opéra.

Le capitaine, sa lorgnette à l'oeil, parcourait la salle du regard. Soudain il poussa une légère exclamation et se pencha vers son ami:

—René, je te quitte un instant.

Le colonel acquiesça d'un signe de tête et M. de Guébrard gagna rapidement la sortie.

A l'entr'acte, le colonel, debout, regardait distraitement dans la salle. Ses yeux s'arrêtèrent et finirent par se fixer avec persistance sur une jeune femme assise au premier rang des stalles de première galerie. Où donc avait-il vu déjà cette exquise tête blonde, au fin profil, au teint incomparable, et, dans ces grands yeux bleus, ce même regard d'angoisse? Sûrement, en un coin de sa mémoire, il devait retrouver cette image de grâce et de charme désolé.

Pendant qu'il fouillait dans ses souvenirs, sans quitter des yeux la jeune femme, M. de Guébrard rentra en coup de vent.

—Connais-tu cette délicieuse blonde, là, aux premières? interrogea le colonel. Elle me rappelle une vision du passé que je ne peux parvenir à fixer.

Le capitaine avait levé la tête, et, le monocle à l'oeil regardait sans mot dire la jeune femme.

—Tu devais assister comme moi à son mariage, il y a six ans, dit-il enfin. C'est la comtesse de la Rochetercy.

—Ah! oui, m'y voilà. C'est la ravissante enfant que je rencontrai autrefois au lycée de Lyon. Elle a peu changé, en somme. Quelle adorable figure de femme! Mais pourquoi cette expression douloureuse en tel contraste avec sa jeunesse et sa beauté?

—Il y a de quoi, dit flegmatiquement le capitaine. Son mari, sans qu'elle s'en doute peut-

être, est à la veille de la réforme pour dettes innombrables et goujateries de toutes sortes, dont l'une des moindres se passe en ce moment. Je viens de le rencontrer hors du théâtre, filant comme une flèche vers les quartiers des fêtards de bas étage de Bordeaux, et il laisse seule là-haut sa femme qui, dans quelques minutes, va être livrée à la malignité du public.

—Pauvre femme, murmura le colonel en se rasseyant. Quelle triste histoire! A-t-elle des enfants?

—Non.

—C'est presque une chance dans ce cas.

Comme l'avait prévu le mondain expérimenté qu'était M. de Guébrard, l'isolement de Suzanne parut devenir un fait de plus en plus insolite à mesure que le second acte s'écoulait, sans que son mari fût venu reprendre auprès d'elle la place restée vide. Elle fut bientôt le point de mire de tous les regards. Des chuchotements, des gestes brefs, des clignements d'yeux, tout un courant moitié hostile, moitié ironique s'établit autour de la jeune femme qui, très pâle, essayait de concentrer toute son attention sur la scène.

Tout bas, le colonel interrogea le capitaine:

—Il a donc tout-à-fait mal tourné, ce malheureux?

—Il est fini... depuis longtemps. On a même montré une grande longanimité à son égard à cause de sa mère et de sa femme, dont l'existence morale est désormais un martyre et l'existence matérielle... un problème. Il est même certain que si madame de la Rochetercy est ici ce soir, c'est que la femme d'un officier supérieur lui a envoyé ses billets et qu'elle fait "son service" en ce moment.

Le colonel se retourna à la dérobée vers la galerie où Suzanne, toujours isolée, continuait à exciter la curiosité malveillante de la salle. Le regard anxieux de la jeune femme rencontra le sien. Il tressaillit, et ce fut avec une visible préoccupation qu'il suivit, dès lors, l'action musicale. Au deuxième entr'acte, il se leva, nerveux, et dit à M. de Guébrard:

—Je ne peux supporter plus longtemps le spectacle de cette pauvre femme, seule, là-haut, tremblante, peut-être retenant ses larmes. Ne pourrions-nous aller la saluer, tous deux, et rester près d'elle?

Drôlement, le capitaine répondit:

—Mon cher, je suis en telle défaveur auprès de cette blonde divinité que j'aurais chance d'être mal accueilli. De plus... (et il se mit à rire), de plus, ce ne serait point pour elle, à vrai dire, un secours de respectabilité, que lui apporterait mon voisinage.

Le beau visage énergique du colonel se rembrunit:

—Comment, tu en es là?

—Oh! ne te frappe pas, mon...

—Mais comment se fait-il que l'une des femmes de ses relations—il doit y en avoir dans la salle—n'aille point la rejoindre?

—Ma foi! fit le capitaine avec un geste vague, elle est d'un voisinage difficile à subir. Je parle des mondaines, et si quelques autres se trouvent là, par hasard, elles craignent peût-être de la mettre dans la pénible obligation d'avouer l'abandon de son mari.

—Tout cela me paraît bien subtil.

—Que veux-tu, c'est la vie!

—Non, ce sont les grimaces de la vie, répliqua le colonel.

Une seconde, il réfléchit, puis il dit avec décision:

—Je vais auprès d'elle.

—Va, va, Chevalier du Cygne, conclut le capitaine, un peu narquois.

Quelques minutes plus tard, Suzanne voyait avec stupeur s'avancer vers elle un inconnu d'une extrême distinction qui, tout en lui offrant ses hommages, s'excusait d'avoir à se présenter lui-même...

—Je suis bien heureuse de vous revoir, colonel, dit-elle avec sa grâce douce. Mais René put apercevoir une larme au bord des longs cils voilant les grands yeux bleus... et, les lèvres tremblantes, elle se détournait à demi.

Le colonel se pencha vers elle, disant à mi-voix:

—Voulez-vous vous retirer et me permettre de vous accompagner?

En petits mots hachés, convulsifs, la jeune femme répondit:

—Je ne peux pas. J'attends mon mari. Maman serait si inquiète de me voir rentrer sans lui.

Ces mos naïfs étaient si touchants que le colonel, remué profondément, se demandait comment il pouvait exister des Guy de la Rochetercy et des Jacques de Guébrard pour torturer à plaisir l'enfant sans défense qui tremblait de chagrin, là, près de lui, comme autrefois.

—Eh! bien, dit-il, avec un enjouement voulu, voulez-vous en tout cas m'accorder l'honneur de devenir votre voisin de stalle jusqu'au retour du lieutenant?

—Merci, colonel, murmura Suzanne.

Dans la salle, la venue du colonel auprès de la jeune comtesse excitait une vive curiosité. Bientôt un nom courut de bouche en bouche parmi les militaires nombreux au théâtre: Vialane! le jeune colonel Vialane! le héros de Dha-Boukir, le Français de légende, le hardi pionnier si antipathique à bon droit aux chancelleries anglaises et allemandes... Comment se trouvait-il là? Par quel mystère était-il en relations avec madame de la Rochetercy? Suzanne s'aperçut à peine de l'attention dont ils étaient l'objet, mais le colonel, se redressant tranquillement dans sa stalle, promena sur la foule élégante, toute houleuse de curiosité, un regard froid où, visiblement, maître de la situation, il affirmait une volonté formelle.

Et, sur la scène, le blanc chevalier chantait: "Nous sommes seuls pour la première fois, seuls tous les deux, dans une paix profonde".

De temps en temps, le colonel et la jeune femme échangeaient quelques mots d'admiration et René suivait avec joie, sur le visage de Suzanne les progrès d'un apaisement qui arriva à être complet. Enfin, le rideau tomba et Suzanne, comme au sortir d'un rêve, regarda autour d'elle... René, souriant, se leva...

—Je crois, dit-il, que le lieutenant se sera mépris sur le temps nécessaire à l'exécution de cet opéra qui, de fait, est plutôt court.

Un pli douloureux vint barrer les sourcils de la jeune femme.

—Il faut rentrer, pourtant, murmura-t-elle.

—Veuillez m'accorder la faveur de vous reconduire, Madame.

Ils montèrent les quelques marches qui conduisaient au couloir; au moment où ils y arrivaient, le lieutenant de la Rochetercy déboucha de l'escalier extérieur et se précipita vers sa femme. Il se lança aussitôt dans mille explications véhémentes que Suzanne interrompit en désignant de la main le colonel Vialane, lequel posait sur le nouveau venu un regard glacial.

—M. le colonel Vialane a bien voulu me faire oublier, par son amabilité, mon isolement de ce soir...'

Tout d'abord stupéfait, Guy saluait vivement, balbutiant des remerciements et des excuses, qui restèrent sans réponse.

Mais se tournant vers Suzanne, le colonel demanda:

—Puis-je espérer avoir l'honneur de vous revoir, Madame? Je serais aussi très désireux de présenter mes hommages à Madame votre mère.

—Nous serons heureux de vous recevoir, colonel, et cela quand vous voudrez. Ma pauvre malade ne sort pas, et je ne la quitte guère.

Le colonel s'inclina et se retira.

Dans la rue, la jeune femme marchait silencieusement à côté de Guy qui l'interrogeait avidement sur le colonel Vialane:

—En tous cas, dit-elle à mi-voix, ne raconte pas à maman que tu m'as... enfin, le fait de mon abandon au théâtre...

Guy, qui mettait la clef dans la serrure de leur appartement, se tourna vers sa femme et, les bras croisés, les sourcils froncés, vivante image de l'indignation:

—Veux-tu bien comprendre, une fois pour toutes, que l'obligation où j'ai été de te quitter un instant a été beaucoup plus dure pour moi que pour toi-même et je veux bien oublier ton attitude de reproche à condition que cela ne se renouvelle plus, Suzanne.

Sans répondre, la jeune femme courut vers la chambre de madame de la Rochetercy. Le bon regard maternel l'enveloppa toute.

—T'es-tu bien amusée, ma Suzy?

—Oh! oui, maman, disait la jeune femme, couvrant de baisers le visage fatigué, les chères mains...

—Guy embrassait aussi sa mère, et la malade se disait dans un élan de tout son être : "Mon Dieu, si cela se pouvait! s'il revenait au bien, lui, le malheureux! s'ils pouvaient être heureux encore mes enfants, mes deux enfants!"

Un instant après, Guy dormait lourdement dans sa chambre, madame de la Rochetercy sommeillait dans son pauvre lit de malade, et, dans la chambre de Suzanne, celle-ci, après être restée longuement assise dans un fauteuil sans songer à se déshabiller, venait de se coucher, mais, les yeux grands ouverts, elle se demandait, dans une angoisse épouvantée, ce qu'apporteraient de nouvelles souffrances les jours qui allaient suivre.

Les six années écoulées n'avaient été que l'ascension d'un calvaire, que la mère et la fille avaient gravi, terrifiées! Sans cesse en proie à l'effroi de voir les créanciers de Guy le dénoncer au colonel, se dépouillant en hâte de ce qu'elles possédaient pour éviter une telle catastrophe, qui eût amené, elles le savaient, la mise en réforme de l'officier, apaisant une plainte d'une part, pour en voir surgir une autre à côté, cependant, elles reprenaient espoir constamment sous l'influence des paroles affectueuses, des serments solennels, enfin de tout le savant cabotinage du lieutenant. Leurs âmes droites mirent bien du temps à soupçonner et, en partie seulement, les basses erreurs de l'existence de Guy, et ce fut, dès lors, une indicible agonie que cette anxieuse espérance d'une rénovation toujours retardée, toujours attendue. Suzanne, surtout, dans l'innocence et la vaillance de sa jeunesse, ne pouvait admettre l'impossibilité de la conversion de son mari, et, d'autre part, voulant à n'importe quel prix essayer de cacher à madame de la Rochetercy la situation menacée de son fils, la jeune femme se jeta éperdument dans une lutte de toutes les minutes, lutte illusoire dans le but poursuivi, inouïe dans les efforts donnés: sacrifices de toute nature, démarches constantes, difficiles, humiliantes...

Pourtant madame de la Rochetercy comprit bientôt en quelle voie de fautes et de dangers marchait son fils. Quel fut le désespoir de cette mère délicatement honnête et fière? Nul ne le devina que sa fille en larmes, à genoux près d'elle, cherchant des consolations dans les moindres indices du bon vouloir problématique de Guy, invoquant la douceur affectueuse du jeune homme, rappelant les nobles souvenirs des chers disparus qui, sûrement, veillaient sur leur enfant et ne permettraient point sa perte...

Les années avaient passé ainsi, et maintenant, dans sa douloureuse insomnie, Suzanne voyait se dérouler chaque détail des heures affreuses qu'elle traversait, où les faits odieux étaient si nombreux qu'une sorte de houle bouleversait son cerveau:

—Que faire encore, murmura-t-elle désespérément. Rien! je ne peux plus rien!

Soudain surgit une vision de réconfort: le colonel Vialane.

Mais une rougeur brûlante vint couvrir le visage de la jeune femme. Hélas! allait-elle donc recommencer les décevantes expériences de ces dernières années où l'intransigeance de son âme très haute et de sa jeunesse candide n'avait abouti qu'à lui créer de mortels ennemis en ses adorateurs éconduits. Peu habitué à des blessures d'amour-propre, M. de Guébrard, tout particulièrement, gardait envers elle une attitude agressive d'élégante insolence, et la pauvre enfant se demandait si le colonel ne serait point, comme les autres: ou coupable ou méchant.

***

Dans le fumoir du capitaine de Guébrard, le colonel Vialane écrivait pendant que le capitaine confectionnait, avec une série de petits ustensiles de vermeil, un café à l'orientale. Le colonel termina sa lettre, M. de Guébrard sonna et un impeccable valet de chambre parut:

—Portez cette lettre immédiatement.

—Oui, mon capitaine.

Et, toujours correct, le domestique se retira.

Le colonel le suivit de l'oeil:

—Je n'avais pas encore aperçu ce stupide bonhomme avec sa face à claques, dit-il. Ce n'est point un soldat, j'espère?

—Détrompe-toi, c'en est un, répondit Jacques de Guébrard, toujours fort occupé.

Le colonel frappa légèrement sur la table:

—Et c'est toi qui l'as affublé ainsi?

—Mais oui, dit le capitaine, sincèrement étonné.

—Quand comprendrez-vous enfin, toi et tes pareils, s'écria avec colère le colonel, ce que nous pourrions être, nous! Non point un monde de viveurs créant des valets, mais des chefs de bonne tenue pour faire admettre à ces simples le don d'eux-mêmes au jour venu.

—René, tu m'attristes!

—Oui, encore de la blague, mais cela ne remédie à rien.

Et le colonel se leva en haussant les épaules:

—Tiens, vieux bateau de mon coeur, dégustemoi ce breuvage digne des dieux et cesse d'exciter ton ire contre mon excellent Justin, le modèle des serviteurs.

René attirait à lui l'une des tasses minuscules où fumait l'exquise liqueur. Il but une gorgée de café, puis se mit à parcourir du regard les murs tendus de soie ancienne, les tableautins de prix, les bibelots rares, les sièges bas, moelleux.

—Et... naturellement, continua-t-il, comme poursuivant une pensée, un cadre item!

—Est-ce que mon logis n'aurait point l'heur de te plaire?

—Mon petit Jacques, tu es un bien gentil garçon, mais...

—Mais?

—Mais... un tout petit... petit... garçon!

Cette fois le capitaine fit un léger mouvement, mais reprenant aussitôt ses façons insouciantes:

—Tu te frappes, mon grand, tu as tort.

—Oui, je suis exaspéré en songeant que des êtres tels que toi, admirablement doué de toutes les façons, en arrivent, par farniente, par dilettantisme, par horreur du soi-disant vulgaire, par égoïsme, enfin! à grossir chaque jour cette foule de... non-valeurs..., pardonne-moi le mot, qui paralysent nos efforts, à nous, les pauvres diables de bonne volonté.

—Veux-tu bien me dire si j'acquerrais quelques droits à tes austères louanges et quelques mérites devant l'Eternel, parce que je prohiberais autour de moi les menus objets chers à mon coeur ou la livrée extra-moderne de mon valet de chambre?

—Assurément, répondit avec fermeté le colonel, car ce serait le résultat de pensées graves, tôt suivies d'oeuvres vives...

—Mais le capitaine gémissait:

—René, tu es cruel! OEuvres vives! Pensées graves...

Et, s'allongeant sur un divan encombré de coussins, il se mit à fumer, les yeux clos. Le colonel les contemplait:

—C'est bien ça! murmura-t-il.

Le rire clair du capitaine fusa entre les coussins:

—N'en meurs pas! on ira au feu tout de même, sapristi!

—Eh! je le sais, effort d'un jour, effort d'une heure, effort d'égoïste.

—Dis-donc, se faire fracasser l'unique cervelle que l'on possède n'est point d'un suprême égoïsme, ce me semble?

—Oui, égoïste, je le répète! égoïste et dédaigneux des autres! des petits, des humbles, de la chambrée, de la foule...

Le capitaine se souleva sur son coude, et, curieusement, se mit à dévisager son ami.

—Alors, mon vieux René, dit-il lentement, toujours le même? T'ouïr me produit un effet aussi bizarre que si je voyais soudain surgir à ma dextre un aimable habitant des cités lacustres

Le colonel s'était levé, et, debout devant le divan, dominait de toute sa haute taille l'être fragile et souriant qui s'allongeait de nouveau dans les carrés moelleux. Il murmura pensivement:

—N'est-ce pas une chose monstrueuse de voir en un même coeur cette "sensibilité pour les moindres choses et cette insensibilité pour les plus grandes!"

—Ma parole! il cite Pascal! René, tu débarques de l'arche de Noé!

—Oui, c'est bien à de telles âmes qu'il sera beaucoup demandé au dernier jour, disait encore le colonel rêveur.

—Là, je savais que nous y arriverions, dit le capitaine paisiblement, refermant les yeux. Allons, vas-y de ta petite homélie.

Le colonel haussa les épaules:

—Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps... Reparle-moi plutôt de cette lamentable histoire dont tu m'as dit un mot hier: ce malheureux la Rochetercy?

—Je ne peux t'en dire rien de plus. Ni, ni. Il est fini! Et la blonde comtesse n'a que deux partis à prendre: ou mourir de faim et de chagrin, ou... s'humaniser!

—Tais-toi! dit brusquement le colonel. Cette pauvre femme est l'honnêteté même.

Le capitaine se mit à rire:

—Préhistorique positivement! mon cher! préhistorique!

—Que veux-tu, je crois à la vertu des femmes, de certaines femmes, comme je crois au jour qui nous éclaire, dit simplement le colonel.

—Cette disposition d'esprit est une faculté!... plutôt rare... que je ne possède point! honnêteté!!! vertu!!! Non, mais, René, tu me fais deuil! comme dit ce brave Capelle, en fidèle indigène de Gascogne...

—Et toi, tu ne me feras point douter de cette enfant au regard d'ange, parlant de sa mère comme une petite fille... Et ne m'as-tu pas dit, après tout, qu'elle t'avait parfaitement éconduit.

—Oui! et tu m'en vois marri! mais nous n'étions pas encore à ce point culminant de... ses petits désagréments! Huche vide, mari déshonoré, mère mourante!

—Et tu essaieras de tirer profit de cette terrible situation?

—Mais oui, c'est ce petit système, vieux comme le monde, que je compte bien employer.

—Tu seras reçu avec des étrivières, je te le garantis, dit le colonel, nerveux.

—C'est possible, et des âmes médisantes affirmeraient peut-être que nulle réception ne fut mieux méritée, mais la petite peste vaut la peine de courir ce danger.

Le colonel se pencha vers le divan:

—Tu sais que tu es odieux?

—Ma parole, si tu n'étais le très chic type dont rien n'altèrera jamais la belle allure, je te dirais: que tu es donc ridicule, mon vieux René! répondit le capitaine en souriant.

—Il me serait complètement indifférent d'être ridicule, répliqua le colonel, mais non point de commettre une... vilenie!

—Dis donc, René, si tu mesurais un peu plus les termes de ton aimable mercuriale? Au surplus, ô vertueux colonial, pas n'est besoin de vertu surhumaine à Madagascar ou en Chine pour repousser les tentations genre "comtesse de la Rochetercy."

—Assurément, mais le bien et le mal sont de toutes les latitudes...

—...et se flanquent éternellement une fière tripotée! conclut le capitaine sentencieusement.

—Et c'est à cela que tu emploies ta vie? C'est propre! Tiens, je m'en vais!

—Allez-vous-en, beau chevalier, chantonna M. de Guébrard.

Le colonel passa dans sa chambre et revint quelques minutes après avec ses gants et son chapeau.

—René, n'oublie pas que le dîner de la mère de Follays est à sept heures, et je ne veux pas la contrarier, car j'ai un faible pour elle: cantinière et brave femme, elle commanderait beaucoup mieux la division que son vieux fou de mari.

—Tu l'arranges bien, ton divisionnaire ! dit René en riant. Et il disparut.

***

A sept heures, le colonel Vialane et le capitaine de Guébrard entraient dans l'un des grands salons de l'hôtel du général commandant le corps d'armée. Ce dernier, vieux garçon, faisait appel, pour ses réceptions, à la femme du général de division, la marquise de Follays, et, après quelques minutes de causerie avec elle, le colonel ne put s'empêcher de se déclarer, "in petto," que l'humoristique dénomination de cantinière et brave femme que lui appliquait son ami, la caractérisait parfaitement.

Petite, mince, sans aucune distinction, vêtue d'une robe de soirée qu'elle enfilait avec aussi peu d'attention qu'une robe de chambre; ses bijoux, très beaux, plaqués dans ses cheveux gris, arrangés sans art, ou suspendus, parfois tout de travers à son cou ou à son corsage, elle allait et venait, s'occupant de tous avec beaucoup de bonté et d'intelligence, conduisant avec une expérience mondaine parfaite les dîners et les bals du commandant de corps d'armée. Ses discussions avec lui étaient célèbres dans la garnison et les récits qu'elle en faisait, inénarrrables. Le général, extrêmement dur, avait toujours quelques mesures de rigueur ou d'orgueilleuse autorité dans le choix de ses invités. La marquise, dont le coeur très bon n'admettait point pareille façon d'agir, déclarait carrément qu'elle ne les acceptait nullement ou "rendait son tablier" selon sa pittoresque expression. Le général tempêtait, mais la frayeur de perdre une aussi précieuse maîtresse de maison l'amenait infailliblement à souscrire aux bons désirs de l'aimable femme qui l'en remerciait par ses bons mots ou les choses, appelées par leur nom, se voilaient de gaîté.

—Ah! voici notre héros! s'exclama-t-elle bruyamment à la vue du colonel Vialane.

Mais comme il esquissait aussitôt un petit geste de la main, signifiant son mécontentement:

—Comment! Seriez-vous un modeste ? Alors, tous les mérites?

—Montyon lui-même, Madame! opina sentencieusement M. de Guébrard, sur les talons de son ami.

—Ah! c'est vous, mauvais garnement?

—Madame, vous me voyez pénétré de gratitude devant vos amabilités.

On éclata de rire.

Après quelques minutes de conversation, la marquise interrogea gaiement le colonel Vialane:

—Par quel miraculeux hasard, colonel, êtes-vous donc l'ami—intime—paraît-il—de cet incorrigible léger? Et, de l'éventail, elle désignait le capitaine,... alors que votre existence, si différente, si belle...

—Madame, Madame, pas d'éloges, il en mourrait! s'exclama M. de Guébrard.

—N'enlevons pas un tel appui à la France, dit en riant madame de Follays, mais je continue à déclarer que rien ne me paraît plus paradoxal que votre intimité.

Tandis que le colonel, souriant, répondait:

—Il vaut mieux que ce qu'il paraît! on passa à la salle à manger.

Le colonel Vialane, fêté par les femmes, questionné par les généraux, complimenté par tous les officiers, répondait avec une bonne grâce souriante. Très simplement, il disait le joie qu'il avait éprouvée à clore aussi fructueusement la série des diverses missions dont il avait été chargé, mais que chacun de ses camarades eût tout aussi bien menée, assurait-il.

—Ce n'est pas sûr, dit tranquillement le général, chacun sait ce que vous êtes, Vialane.

Il engagea aussitôt la conversation sur les colonies qu'il avait parcourues autrefois et qui étaient limitrophes aux contrées récemment visitées par le colonel.

Avec le plus vif intérêt, le chef de corps et les anciens "coloniaux", présents au dîner, suivaient les récits de l'explorateur, qui, en un langage sobre et clair, faisait revivre les événements dont il avait été l'héroïque témoin. Un souffle passait sur la grande table somptueusement servie, dans la vaste pièce étincelante de lumière, souffle vivifiant, comme une brise du large, comme un appel de clairon. Un silence de quelques secondes s'établit, mais bientôt les conversations particulières reprirent de plus belle, et la voix de la marquise s'éleva:

—Colonel, ne pourriez-vous me découvrir, là-bas, là-bas, je ne sais où, une... case (soyons exotiques) pour un malheureux dont je voudrais bien débarrasser sa famille?

—Le motif doit être louable, assurément, Madame, répondit le colonel, mais je suis, en principe, formellement opposé à l'idée d'envoyer dans nos colonies neuves des êtres de peu de valeur. Nous devrions essentiellement, au contraire, les peupler d'une élite, destinée, non point à initier à nos faiblesses ou... à nos vices! ces malheureuses peuplades, mais à être vraiment pour elles des éducateurs au sens le plus élevé du mot.

—Laissez donc, laissez donc, Vialane, dit le général; je devine quel est le propre à rien que voudrait vous recommander madame de Follays. Elle m'en a assez parlé à moi-même!

—Vous m'avez bien reçue! répliqua-t-elle en riant.

Mais, en quittant la salle à manger, madame de Follays, suspendue au bras du colonel, lui disait, en pénétrant dans le premier salon:

—Colonel, j'en reviens à mon protégé... Un lieutenant, dont je crains la mise en réforme au premier jour... Il est coupable, assurément; mais j'ai toujours eu affaire, en ma vie, à des malheureux de ce genre! Croyez-vous qu'en Corse, j'en ai tiré un des pattes de deux grands diables d'indigènes que je vois encore faisant les cent pas sur le port avec leurs fusils, pour surveiller l'embarquement de notre régiment, qui rentrait en France. Ils voulaient tout tranquillement gratifier de leurs balles un jeune sous-officier qui avait été, en effet, très... léger, pendant notre séjour là-bas. On ne savait comment le soustraire à leur vengeance, quand j'ai eu l'heureuse inspiration de le faire cacher dans... la grosse caisse! Il a passé à leur barbe, et nous l'avons déballé sur le pont, en pleine mer!...

Le colonel riait:

—Et vous voudriez me demander de découvrir une autre grosse caisse? Je chercherai, Madame.

—Merci, colonel! Mais... l'habitant de la maison de baudruche était un enfant de vingt ans, que sa jeunesse excusait, tandis que celui-ci, plus âgé, est moins intéressant. Son colonel l'a en aversion, les généraux, (mon mari tout le premier), également! et je crains un triste dénouement à bref délai.

—Tant mieux, Madame, l'armée n'a que faire de serviteurs pareils.

—Oui, oui, je sais bien, mais leurs victimes sont toujours des femmes innocentes et... torturées!

—Je connais ces sortes de personnages, Madame. Les pauvres femmes trop dévouées qui les entourent sont éternellement leurs dupes, jusqu'au jour où elles apprennent avec stupeur que l'excès de dévouement engendre toujours l'excès d'ingratitude. Ce sont de bien grands coupables, que rien, ni personne, ne ramène au bien.

—Vous avez l'expérience des manieurs d'hommes, colonel, dit la marquise d'un ton découragé; cependant, si on pouvait essayer!... Ah! voilà les invités du bal qui m'arrivent... Il s'agit du lieutenant de la Rochetercy.

René tressaillit:

—Je ferai tous mes efforts pour vous être agréable, Madame. Je suis au courant, Guébrard m'en a parlé.

—Merrci, colonel, je compte sur vous. A tout à l'heure.

—Ah! voici ma petite favorite, s'écriait, plus tard, madame de Follays à la vue de Suzanne qui s'avançait à travers la cohue élégante. Est-elle assez délicieuse! une rose de Bengale!

En effet, vêtue d'une souple et légère étoffe rose pâle, sans un bijou, deux roses naturelles dans ses cheveux, si fine, si jeune, la jeune femme justifiait pleinement l'admiration de la marquise: mais l'éventail tremblait légèrement dans les petites mains, et un regard d'angoisse allait vers le salon ou se tenaient d'habitude les généraux et quelques officiers supérieurs.

—Lieutenant, dit à mi-voix la marquise à Guy, lequel, assez décontenancé, cherchait à se dissimuler derrière sa femme, allez donc dans la deuxième serre, il y a de bons recoins,... solitaires.

—Merci, Madame, répondit-il, sur le même ton voilé, et il s'esquiva en hâte.

—Eh! bien, petite chérie, comment va votre mère?

—Mal, Madame.

—Allons! allons! cela ira mieux, j'irai la voir un de ces jours. Ce soir, amusez-vous. Je l'exige! bon! on va étouffer ici, vous voilà aperçue.

Suzanne accueillait le flot d'hommages d'un sourire un peu las, se laissant inscrire pour l'une ou l'autre des valses, le coeur au loin, l'esprit inquiet.

Comment elle disparaissait au bras d'un élégant officier de chasseurs, le colonel Vialane apparut sur le seuil du salon particulier du général. Madame de Follays alla aussitôt vers lui!

—Enfin! je vous retrouve! Ces messieurs vous accaparent, mais je vous garde désormais. Je veux vous présenter à ma petite amie: tenez, cette vision rose qui ondule là-bas, et du geste, la marquise désignait Suzanne bostonnant dans le deuxième salon.

Le colonel suivait de l'oeil, sans mot dire, l'exquise silhouette qui glissait harmonieusement au rythme de l'orchestre.

Une contrariété singulière montait en lui... Il eut tout à coup l'impression intense qu'il était un étranger dans ce monde léger.

—Eh! bien, colonel. Qu'en dites-vous? Adorable, n'est-ce pas. Et, plus bas: croyez-vous que ce ne soit pas faire oeuvre pie que de la débarrasser de son mauvais drôle de mari?

—Il est difficile, Madame, de débarrasser une femme de son mari, répondit sèchement le colonel.

La marquise le regarda:

—Qu'avez-vous? Vous trouvez ce bal stupide avec ses flonflons et ritournelles, vous, si longtemps occupé de choses graves.

—Non, non, Madame. Je vous en prie, veuillez m'excuser si je fais triste mine parmi ce monde élégant.

Elle se prit à rire.

—J'en connais beaucoup ce soir qui voudraient avoir votre tournure! Mais, voyons; j'ai fait un projet. Je voudrais vous faire mieux connaître cette pauvre femme. Invitez-la donc pour le cotillon.

René sourit:

—La danse est un art que je n'ai plus pratiqué depuis les bals de nos joyeuses années de l'Ecole et je craindrais d'ennuyer fort Madame de la Rochetercy.

Mais la marquise haussait les épaules.

—Croyez-vous que je veuille vous contraindre à agiter des tambours de basques ou à passer sous des arceaux fleuris? Demander à cette petite comtesse de danser le cotillon avec elle, c'est uniquement vous engager à vous asseoir près d'elle pour causer pendant le temps que vous voudrez. Et cela ne me semble point si déplaisant comme perspective!

—Nullement, Madame, en effet, mais ne suis-je point devancé déjà par l'un ou par l'autre de ses innombrables admirateurs?

Et le colonel désignait discrètement la jeune femme qui, au milieu d'un groupe d'officiers, causait avec sa grâce réservée.

—Allons donc! je voudrais voir ça!

Et de l'allure d'un porte-fanion montant à l'assaut, Madame de Follays abordait Suzanne.

—Ma petite chérie, voici M. le colonel Vialane qui sollicite l'honneur de danser le cotillon avec vous.

—Oh! oui, colonel, s'écria la jeune femme avec une spontanéité naïve qui mit en belle humeur la marquise.

—Ce que c'est que d'être un héros! Vous fait-on bon accueil, heureux mortel!

Suzanne, interdite, balbutia quelques mots, mais un nouveau danseur lui rappelait la valse promise et elle dut s'éloigner à son bras.

Un peu plus tard, au fond de la salle ou se déroulaient les gracieuses figures d'un cotillon brillamment conduit par le capitaine de Guébrard, René et Suzanne étaient installés par la marquise elle-même.

—Voilà! et maintenant, tâchez, colonel, d'en oublier la brousse et ses douceurs.

Et l'excellente femme s'éloigna, semant la gaîté sur son passage, en s'occupant de tous avec sa bonté quelque peu bruyante.

—Je suis peut-être fort indiscret, Madame, disait René, de vous priver de danser, en réalité.

—Je suis si heureuse, au contraire, d'échapper enfin à la contrainte de cette soirée à laquelle je n'ai pu me dispenser d'assister... Mais, ma mère, malade et seule là-bas!... Mon mari, mal noté... Je suis si angoissée à ce sujet, ajouta-t-elle craintivement.

Emu, le colonel disait avec un peu d'hésitation :

—Les choses peuvent être moins graves que vous ne le craignez.

A cet instant, il fut interrompu par Madame de Follays, qui s'était glissée sans bruit jusqu'à eux et dit tout bas à Suzanne:

—Il faut partir, mon enfant. Votre mari vous attend. Il vous expliquera lui-même...

—Mon Dieu, Madame, qu'y a-t-il!

—Rien d'inquiétant, je vous l'affirme!

—Mes hommages, Madame, j'aurai l'honneur de vous revoir chez vous demain, disait le colonel.

La marquise reconduisit la jeune femme à travers les autres salons à peu près déserts à ce moment, puis elle vint retrouver le colonel, quelque peu inquiet de ce départ inattendu, et s'assit auprès de lui:

—Nous venons de nous prendre aux cheveux avec le colonel de ce pauvre la Rochetercy! Est-ce qu'il n'a pas découvert ce malheureux fumant tranquillement dans les jardins, parfaitement calme et solitaire. Quelle histoire! Ordre de se retirer sur le champ, etc., etc., et retour sur moi en bordée de mécontentement. Il est vrai qu'il a été remis au point lui-même, je ne vous dis que ça!...

—C'est un procédé d'un goût douteux, dit René.

Il se leva:

—Enfin, je verrai ce colonel ainsi que les généraux. Peut-être pourrais-je obtenir d'éviter sa réforme. Borner les mesures de rigueur à la mise en disponibilité, c'est réserver l'avenir, bien que je n'aie qu'une médiocre confiance en cet avenir.

—Oui, tâchez de faire quelque chose pour ces pauvres femmes. Vous obtiendrez ce que je n'ai pu obtenir moi-même. Attendez-vous Guébrard?

—Non, il a encore tant d'accessoires autour de lui que ce sera long sûrement. Il me retrouvera chez lui.

Après quelques instants passés encore auprès des généraux, le colonel se retira.

Dans sa voiture, comme en entrant dans la chambre qu'il occupait chez le capitaine de Guébrard, une vision exquise et navrée se profilait sans cesse devant lui. Il revoyait la jeune femme au coeur mourant sous sa robe couleur de fleur, glisser harmonieusement au rythme des valses... le regard craintif des grands yeux bleus se levait encore sur lui, si touchant!... et une exclamation de colère passa sourdement entre ses lèvres au souvenir des mots gouailleurs de Guébrard, tandis que, d'autre part, une sorte de relent de dégoût l'entourait à la pensée du mari... odieux! pour lequel tremblait et suppliait la pauvre enfant.

Nerveux, il se releva du fauteuil ou il s'était laissé tomber et se mit à parcourir la pièce à pas distraits dans un désir irrésistible d'enlever la jeune femme à ce milieu d'angoissantes tortures. Bientôt une idée qui le fit tressaillir de satisfaction se présenta à son esprit. Inviter immédiatement Madame de la Rochetercy et sa fille à passer l'été au Bolgarric, auprès de la sainte mère qui compatirait si bien à leurs chagrins, par conséquent leur éviter la mortelle douleur de se trouver là au moment des mesures qui allaient être prises contre le lieutenant. Hors du milieu militaire, elles ne se rendraient point un compte aussi péniblement exact de sa déchéance. Oui, vraiment, c'était l'un des meilleurs moyens de leur venir en aide. Vivement, il s'assit à son bureau et commença à écrire de longues et tendres explications à sa mère, lui annonçant leur très probable et prochaine arrivée.

***

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, le lieutenant de la Rochetercy essayait d'expliquer à sa mère et à sa femme le fait inusité de sa présence auprès d'elles à cette heure, alors que, d'habitude, il se hâtait de sortir dès le déjeuner terminé... Soudain, Madame de la Rochetercy se leva, et, très pâle, devant son fils assis dans un fauteuil où il lisait en fumant:

—Tu es aux arrêts! Que signifient ces arrêts? Qu'y a-t-il?

Avec un sourire contraint, Guy répondit:

—Eh! bien, oui, maman! Toujours cette jalousie du colonel... cette méchanceté incroyable! Il prend acte d'une vieille dette, parfaitement payée par moi, cependant, mais dont je n'ai pu retrouver le reçu, pour m'infliger... quarante jours d'arrêts... de rigueur.

Une exclamation terrifiée de Suzanne l'interrompit, mais la voix frémissante de la mère s'éleva:

—Ce n'est pas vrai! Il y a plus que cela!

Tout à coup, elle tendit la main:

—Je veux voir les motifs de la punition. Donne-moi immédiatement l'ordre reçu.

Toujours plus embarrassé, Guy disait:

—Je l'ai laissé à la caserne.

—Non, répliqua Madame de la Rochetercy de plus en plus nerveuse. Tu l'as sur toi, j'en suis certaine, et je veux le voir.

Guy se leva et prit sa mère dans ses bras, la couvrant de baisers:

—Assez! fit-elle en se dégageant, obéis, Guy. J'ai droit de savoir.

Le lieutenant finit par tirer de sa poche un large papier plié en quatre qu'il passa d'abord à Suzanne. Mais la mère s'en saisit avec autorité et lut à haute voix: "Le lieutenant de la Rochetercy devra garder les arrêts de rigueur jusqu'à sa comparution devant un conseil d'enquête. Motifs de la punition: fautes graves contre l'honneur, manquements graves à la discipline".

Le papier glissa des mains agitées tout à coup d'un tremblement convulsif et, tragique, Madame de la Rochetercy disait d'une voix rigide, désespérée:

—Fautes graves contre l'honneur!... Et c'est mon fils! le tien, Marcel, oui, vois-tu, notre enfant! Et elle levait ses mains jointes vers le portrait de son mari!...

—Mère, c'est une formule, je vous le jure, assurait Guy, fort ennuyé. Toutes les punitions portent ces mots... stupides!

Suzanne, sans mot dire, avait passé son bras autour de la taille de sa mère dont elle baisait les cheveux blancs, les doigts brûlants, mais Madame de la Rochetercy la repoussa d'un geste fatigué. Elle marchait à pas inconscients dans sa chambre, se tordant les mains:

—Et c'est mon fils! oui mon fils!

Une sorte de rire ironique, effrayant de douleur, siffla entre ses lèvres. Elle s'arrêta de nouveau devant le portrait du capitaine, le cher mari de sa jeunesse, qui souriait dans le cadre d'or...

—Pourtant, Marcel, tu sais bien, toi, que je l'ai nourri de mon lait! et je te jure que je l'ai nourri aussi et bien mieux, de tous les enseignements d'honneur intransigeant qui était dans le sens même de ma race, comme de la tienne! D'où vient-il? Qu'est-ce que cette énigme? Je ne peux pas! je ne peux pas comprendre! Et elle pressait son front à deux mains, comme en un geste de folie.

—Maman chérie, hasarda Guy, je vous assure encore que vous vous trompez, ce n'est rien...

Madame de la Rochetercy se dressa devant lui:

—Ce n'est rien! Oui, pour toi! Je le vois, et c'est cela qui fait mon désespoir. Tu ne me comprends plus! M'as-tu jamais comprise, seulement?... Non, jamais! Et c'est mon fils? Mon fils!...

Mais soudain, ses bras battirent l'air, elle vacilla... Suzanne n'eut que le temps de la conduire vers un fauteuil dans lequel elle s'affaissa. En hâte, la jeune femme, affolée, lui faisait respirer de l'éther, lui en baignait les tempes et les poignets, tandis que Guy, debout, gêné, trouvait tout cela extrêmement désagréable.

En ce moment, le colonel Vialane montait, pensif, l'escalier du vieil hôtel dans lequel la famille de la Rochetercy occupait le deuxième étage. Il sonna: un soldat, l'ordonnance du lieutenant, vint ouvrir, la mine basse, détournant les yeux, répondant à mi-voix. Il introduisit le colonel au salon comme s'il ouvrait les portes d'une chapelle ardente et se retira sur la pointe des pieds, laissant le visiteur péniblement impressionné.

Quelques instants assez longs s'écoulèrent; puis une portière se souleva, et Suzanne apparut. Avec un effroi dans les yeux, elle s'avançait, la main tendue, disant d'une voix tremblante:

—Merci d'être venu, colonel.

—C'est moi, Madame, qui vous remercie d'avoir bien voulu m'en accorder la faveur, répondit-il, laissant tomber doucement les doigts glacés qu'il venait de baiser.

—Nous sommes si malheureux, colonel!

—Je m'en doute, Madame, dit-il avec bonté, mais j'aurai peut-être quelques moyens de vous être utile, et permettez-moi de vous assurer que rien ne pourra me rendre plus heureux.

—Nous sommes sous le coup d'une nouvelle terrifiante... Mon mari est aux arrêts de rigueur en attendant sa comparution devant un conseil d'enquête. Que se passera-t-il? Est-ce que cela ne pourrait pas aboutir à une mise en disponibilité? interrogeait la pauvre enfant, levant sur Vialane un regard éperdu.

"A la réforme, pensait le colonel.

Mais il reprit, d'une voix encourageante:

—Nous allons essayer d'arranger cela, Madame. Reprenez courage. Comment va Madame votre mère?

—Oh! si mal, si mal...

Et la jeune femme éclata soudain en sanglots convulsifs.

—Pardon, colonel, pardon, disait-elle entre ses larmes, essayant de se calmer sans y parvenir.

—J'aurai donc toujours le triste privilège de me trouver auprès de vous en des heures aussi pénibles! murmura Vialane attristé.

—Mais, oui, en effet... depuis notre première rencontre dans le parloir du lycée de Lyon, je ne vous ai entrevu que sous la forme d'un consolateur inespéré, disait la jeune femme haletante, cherchant à dompter sa désolation.

—Et me voici disposé plus que jamais à user de ce rôle providentiel, affirma en souriant le colonel. Ne pourrai-je voir Madame votre mère?

—J'allais vous le demander. Je vais voir comment elle se trouve.

La jeune femme disparut, et René, le coeur se ré, parcourait du regard, distraitement, les détails du gracieux petit salon élégamment meublé, songeant avec mélancolie au problème éternel, jamais solutionné en ce monde: "Pourquoi les innocents sont-ils torturés par les fautes des autres?" Suzanne rentra bientôt:

—Colonel, ma mère est heureuse de vous recevoir, dit-elle.

Une minute plus tard, Vialane, assis près du fauteuil de Madame de la Rochetercy, causait aimablement, mettant un réconfort et un espoir en chacune de ses paroles, recueillies axec avidité par la pauvre mère.

Enfin, il en arriva à l'invitation projetée que Madame de la Rochetercy acepta avc une vive émotion.

—Oh! mon Dieu y aurait-il donc encore la possibilité d'une réhabilitation? disait-elle, quelques instants plus tard à Suzanne, tendrement agenouillée à ses côtés après le départ du colonel.

***

Depuis trois mois, Madame de la Rochetercy et Suzanne étaient les hôtes affectueusement choyées de Madame Vialane. Dans un repos délicieux, à elles inconnu depuis bien des années, elles s'étaient endormies un soir sous le toit hospitalier

du Bulgarric, touchées jusqu'au fond du coeur de l'accueil qu'elles venaient de recevoir. Les démarches du colonel avaient évité la réforme au lieutenant, lequel, en disponibilité seulement, écrivait de divers points, à la recherche, assurait-il, d'un emploi lucratif. Mais quelle que fût leur préoccupation au sujet de cette existence dévoyée, un apaisement infini était en elles.

Il avait été établi par Madame de la Rochetercy, en arrivant au Bulgarric, qu'elles reprendraient le chemin de Saint-Myr dans les premiers jours d'octobre, sa santé ne lui permrettant pas de subir les froids rigoureux des hauts plateaux aveyronnais. D'autre part, elle n'osait prolonger davantage leur séjour dans la famille si hospitalière cependant; et, comme une enfant, Suzanne supputait le temps à passer encore dans le calme béni qui l'entourait.

Elle revoyait leur arrivée, un jour de mai, très clair, à la petite gare de Sévérac, où le colonel les attendait. Avec mille soins, il les avait installées dans son automobile, et l'on s'était engagé dans la campagne ruthénoise, faite de plateaux ondulés qui s'étendent à perte de vue. Soudain, la jeune femme avait poussé une exclamation admirative. Très loin encore, mais superbement posée à l'horizon, Rodez, la vieille capitale des Ruthènes, se détachait sur le ciel, et, au-dessus de l'amoncellement des maisons, dominant tout ce qui existe à ses pieds, hommes et choses, monts et vallées, bois et plaines, s'élevait, merveilleuse, la tour de la cathédrale. Bientôt, les voyageurs mirent pied à terre, et la masse énorme de la vieille basilique se dressa devant eux, claire et sombre, tout à la fois, avec ce ton de pierre rose particulier aux roches du pays, adouci de la chaude patine des siècles écoulés. Le frontispice, les tours carrées, les belles portes retinrent l'attention de Suzanne; mais constamment ses yeux se levaient vers la tour, la tour bâtie au seizième siècle par l'évêque François d'Estaing, le saint, celui dont la pensée toujours tendue vers le ciel se traduisit sans doute par cette montée merveilleuse de dentelle de pierre: tourelles, galeries, baies radieuses, colonnettes; tout un monde d'ornements aériens entourait les statues qui semblaient vivre là-haut, en ascension glorieuse, en abandon des choses terrestres si bas au-dessous.

Après une visite sommaire de la petite ville, ils partirent vers le Bulgarric, dans la campagne tranquille éclairée des leurs douces d'un soleil apaisé. Dans le ciel tout rose, les martinets menaient grand bruit sur la tour du bienheureux, mais les saints de pierre, drapés dans leurs manteaux rigides, paraissaient ne s'émouvoir nullement du tapage des petites flèches noires.

L'auto s'éloigna au long des verdures fraîches jalonnées de châteaux, coupées de bouquets d'arbres.

A droite, les monts d'Aubrac, "La Montagne", selon l'expression des Ruthènes; en face, les larges masses sombres des bois des Palanques, et, disparaissant à chaque instant, reparaissant à chaque clairière, la tour du saint se profilait comme le symbole de ce voyage de compassion au coeur du vieux pays aveyronnais.

Suzanne, rêveuse, les yeux au loin, demeurait silencieuse. Soudain, elle tressaillit. Le colonel disait :

—Nous voici chez nous.

Et il désignait une grande maison blanche, qui disparassait à moitié dans les feuillages.

Sur le seuil de la porte d'entrée, se tenait une femme âgée, souriante. Avec une grande douceur de manières et de langage, Madame Vialane accueillit ses visiteuses, les assurant avec une bonté pénétrante du plaisir qu'elle ressentait de leur arrivée. Pendant que le colonel offrait son bras à Madame de la Rochetercy pour l'introduire dans la maison, la vieille mère, levant un bon regard sur la jeune femme, demandait:

—Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon enfant?

—Oh! oui, Madame.

Et Suzanne, émue, s'était jetée dans ses bras, scellant ainsi dès la première minute, une vive sympathie, transformée bientôt en la plus affectueuse intimité.

Lorsque, reposée, réconfortée, madame de la Rochetercy sortit de la grande chambre, claire et agie qui devenait la sienne, elle alla directement au fauteuil de madame Vialane, installée, telle que l'avait vue le capitaine de Guébrard, et s'assit près d'elle, tandis que le colonel disait gaiement à Suzanne:

—Voulez-vous me permettre, Madame, de commencer à vous initier aux mystères et aux délices du Belgarric?

—Volontiers, colonel.

Et ils avaient parcouru la grande ferme, ruche active de travaux sains et paisibles, admiré le chêne merveilleux, assisté à la rentrée des longs troupeaux dans la brume dorée du couchant.

Le dîner les réunit tous les quatre à la table hospitalière dont madame Vialane faisait les honneurs avec sa calme amabilité. Puis on revint au salon, et, au bout de quelques minutes, le colonel dit en souriant à Suzanne:

—Vous seriez peut-être intéressée, madame, devant l'aspect, nouveau pour vous, sans doute, d'un intérieur rural à cette heure, c'est-à-dire, au moment du repas?

—Mais, sûrement, colonel, répondit la jeune femme avec empressement, tandis que madame de la Rochetercy disait aussi:

—Je serais très aise de voir cela.

—De plus, ces braves gens ont l'habitude que j'aille un instant auprès d'eux chaque soir, ce qui les ravit, et je ne veux point les priver de ce petit plaisir, ajouta le colonel.

Madame Vialane se leva et ils se dirigèrent vers la cuisine.

L'immense pièce, parfaitement éclairée, était emplie d'un bourdonnement joyeux. Sur deux bancs, autour d'une longue table de bois blanc, tous les domestiques mâles de la ferme étaient assis tandis que les femmes allaient et venaient pour les servir. Dans l'âtre énorme brûlait un feu clair au-dessous d'une série de marmites suspendues aux différentes branches d'une crémaillère ancienne, au-devant d'une admirable plaque de foyer, véritable objet d'art. De chaque côté, de hauts landiers sculptés, à crochets, soutenaient un tournebroche monumental. Des bancs et des chaises étaient disposés à droite et à gauche de la cheminée à l'ombre du large bandeau fleurdelysé. Une très vieille servante, à la coiffe blanche sous l'antique capote de paille noire des paysannes

aveyronnaises, filait, assise sur l'une des chaises basses; près d'elle, un jeune berger présentait à la chaleur bienfaisante du foyer un agnelet tout tremblant, nouvellement né aux champs. De l'autre côté, un mendiant, assis sur l'un des petits bancs, son pauvre sac de misère déposé près de lui, mangeait avidement une énorme assiettée de soupe que l'une des servantes vint renouveler paisiblement. Tout au fond, étincelaient les cuivres, au-dessus des vaisseliers anciens, enfin, sous l'escalier montant au premier étage, de petits rideaux courts à carreaux rouges et blancs, voilaient l'entrée d'un lit, sorte d'alcôve pouvant se clore par des panneaux sculptés.

A l'entrée du colonel et de ses invités, les domestiques assis autour de la longue table avaient tous soulevé leurs chapeaux de feutre noir déteint, mais l'un d'eux, qui occupait la place du bout, s'était levé en même temps.

—Assieds-toi, Jean-Pierre, assieds-toi, et le colonel avait été poser familièrement la main sur l'épaule du domestique.

—Madame, je vous présente un très ancien et très cher serviteur, dit-il gaiement, le berger en chef du Bulgarric, ce qui est l'une des fonctions les plus importantes de la ferme.

—Quel âge as-tu au juste, Jean-Pierre?

—Septante cinq ans pour Notre-Dame d'Août, Monsieur René.

—Et il y a bien soixante-deux que tu es là?

—Il y en aura soixante-deux à la Saint-Michel, Monsieur René.

—Ah! mon brave Jean-Pierre, m'as-tu assez trimballé sur tes épaules! M'as-tu fait des jouets de toutes sortes! Quelle fête c'était pour moi quand on me permettait de te suivre aux champs!

Un large sourire égayait la face paisible du vieillard qui se remit tranquillement à manger sa soupe pendant que le colonel adressait une bonne parole à chacun des autres domestiques, d'un ton bienveillant, mais qui excluait, du reste, toute idée de familiarité.

Tous trois rentrèrent au salon et madame de la Rochetercy et Suzanne faisaient part à madame Vialane de l'impression de calme qui saisissait dans l'ensemble, si actif cependant, de la domesticité emplissant l'immense cuisine.

—C'est bien cela! dit le colonel. Nos domestiques sont en paix ici. Ils sont chez eux. Ils naissent parfois au Belgarric, y vivent, et y meurent presque toujours. Ils savent qu'ils seront soignés dans leurs maladies, consolés dans leurs deuils, soutenus dans leurs détresses. Ils sont aussi intéressés pécuniairement dans leurs travaux. Au total, les êtres douteux, sournois et défaillants ne font que passer ici, trop gênés dans cette ambiance de droiture, car si tous nos domestiques ne sont pas dévoués comme Jean-Pierre, du moins, tous sont honnêtes.

—Jean-Pierre est un ami, dit madame Vialane de sa voix paisible et ce mot affectueux qualifiant le vieux berger si fruste avait un charme de bonté et de simplicité exquises sur les lèvres de la riche maîtresse de maison.

—Assurément, affirma le colonel.

Un peu plus tard, un domestique entr'ouvrit la porte et vint annoncer doucement:

—Madame, on est prêt pour la prière.

—Nous avons l'habitude de dire la prière du soir en commun avec tout le personnel de la ferme, dit madame Vialane. Voulez-vous être des nôtres?

—Certes! se hâta de répondre madame de la Rochetercy, nous avions, du reste, les mêmes usages chez mon père.

—C'était mon mari qui récitait la prière autrefois!... Depuis sa mort, en l'absence de mes fils, c'est moi qui m'acquitte de cet office, mais lorsque l'un d'entre eux est ici, il remplace son père comme chef de maison.

On ouvrit à deux battants les portes du salon. Dans le grand vestibule, tous les domestiques étaient réunis, les hommes, leurs chapeaux à la main, et quelques femmes déjà à genoux. Quand les maîtres furent arrivés, chacun s'agenouilla: le colonel commença de sa voix ferme la récitation de la prière à laquelle répondaient tous les assistants, et lorsque la mère et la fille se retrouvèrent dans leur chambre, une paix inaccoutumée vint les bercer doucement.

Dès le lendemain, le colonel était reparti pour Paris et l'intimité des trois femmes n'avait fait que se resserrer. Une semaine après, il avait reparu et avait pu disposer d'une huitaine, pendant laquelle la vieille maison semblait renaître à ses impressions d'activité nouvelle, de vie joyeuse.

De plus en plus ses séjours s'étaient prolongé; enfin, depuis un mois, il n'avait pas quitté le Belgarric.

Suzanne fut appelée par lui au plaisir de visiter la belle campagne ruthénoise, tandis que madame de la Rochetercy, toujours fatiguée, et madame Vialane, occupée à de permanents travaux de surveillance, ne quittaient guère le logis. Chaque soir, lorsque, rentrée dans sa chambre, la jeune femme ouvrait sa fenêtre pour contempler le ciel étoilé ainsi qu'elle avait toujours aimé à le faire, elle restait longtemps pensive, accoudée à la balustrade de pierre. Elle revoyait le regard sérieux et bon qui l'avait suivie tout le long du jour, elle entendait les récits colorés faisant surgir devant elle les paysages d'Extrême-Orient, les visions presque irréelles de contrées lointaines, baignées de lumière, parfumées de senteurs capiteuses, parées de fleurs étranges..., mieux que cela, avec quel intérêt passionné d'une âme neuve et droite, avait-elle écouté les paroles vivifiantes du chrétien et du français qu'était le colonel.

Quel que fût le début de leurs entretiens, infailliblement, le soldat en arrivait à laisser apparaître ses espoirs brûlants d'une France régénérée de toutes façons, précédant les autres nations dans les grandes voix religieuses et héroïques. Il s'excusait ensuite, riant de ses "manies" disait-il, mais Suzanne gardait en son âme le souvenir de ses accents pénétrants, de la flamme de ce regard, de la fermeté de ces gestes brefs qui disaient une volonté formelle, raisonnée et très haute, et lorsque, quelques heures plus tard, elle voyait humblement agenouillé parmi des simples cet homme véritablement né pour commander, une impression profonde d'admiration se fondait en elle avec une gratitude sans borne pour la délicate bonté dont il l'entourait.

Avec un espoir, elle refermait la fenêtre et longtemps encore, pendant que tout paraissait dormir autour d'elle, son coeur lassé par tant de

souffrances s'en allait irrésistiblement vers le repos de cette noble amitié.

L'été passait avec ses splendeurs et ses charmes divers: aubes claires, midis rayonnants, longues soirées tièdes, berceuses.

—Quelle est l'heure qui n'est point ici pleine de douceurs, répondait pensivement Suzanne à une exclamation admirative du colonel devant la nuit pure de juillet qui descendait peu à peu sur la campagne.

Les trois femmes étaient assises dans le jardin qui s'étendait derrière la maison, en avant du parc. Le colonel se promenait à pas ents auprès du petit groupe et s'arrêta en entendant la réponse de Suzanne. Brièvement, il interrogea:

—Alors, notre "home" vous plaît décidément, Madame?

Et, penché vers elle, il prêtait l'oreille, anxieux semblait-il.

—Oh! colonel, répondit-elle de cette même voix lente, comme perdue dans une pensée lointaine, mais c'est une halte de paradis.

Une flamme joyeuse passa sur les traits du colonel qui se redressa vivement. Avec une verve brillante, il parlait maintenant, des nuits admirables de l'autre hémisphère et Suzanne, les yeux levés vers lui, vivait des infinis de rêves lumineux; mais la voix de madame de la Rochetercy s'éleva, un peu émue:

—Colonel, ne nous enchantez point trop. Que deviendrons-nous dans deux mois à Saint-Myr, toutes seules?

Suzanne tressaillit: Saint-Myr! Seules! Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour une exclamation désolée, mais elles ne laissèrent échapper aucun mot. Seulement, ses mains se joignirent sur ses genoux en un geste de suprême fatigue.

Doucement, madame Vialane disait:

—N'évoquons point de visions attristantes. Tu devrais plutôt, René, nous renseigner sur les étoiles que nous voyons là au-dessus de nos têtes, au lieu de nous entretenir de celles que nous ne verrons jamais. Ah! ces étoiles! la passion de son enfance et de ses années de collège! As-tu montré les vestiges de ton observatoire à madame Suzy?

—Non, dit vivement le colonel, et c'est justement une heure parfaite pour cela. Je vais vous y conduire, Madame.

—Où donc? demanda Suzanne.

—Au bout du parc, répondit madame Vialane; sur une petite hauteur naturelle, couronnée d'un rocher, il avait, tout enfant encore, construit une tour, portant lui-même les matériaux, pierres et sables, gâchant le mortier.

—Et quelle fête, continua son fils, lorsque, ma "tour" terminée, je pus un jour installer la lunette promise, et enfin donnée par mon père! Quelles heures délicieuses ai-je passées là!... Mais je vais présenter à votre admiration les vestiges de "cette oeuvre d'art", Madame!...

—N'est-ce pas bien tard? dit madame de la Rochetercy.

—Au contraire, car si la lunette n'existe plus, et je vous avoue qu'elle ne pouvait faire que la joie d'un collégien,... nous aurons une fort belle vue du ciel par cette nuit splendide.

Suzanne prit un léger châle blanc et s'engagea, à la suite du colonel, sous les massifs des arbres.

—Prenez mon bras, fit-il au bout de quelques pas, le chemin n'est pas bon ici. Silencieusement elle accepta, et ils parcoururent encore quelques mètres sous les fourrés, sans mot dire. A une clairière, le colonel s'arrêta, et penché vers la jeune femme, il murmura:

—Vous êtes triste, ce soir...

Elle leva les yeux vers lui. Une ombre de sourire vint flotter sur ses lèvres et d'une voix lassée, un souffle:

—Je pensais au vers de Botrel, dit-elle: "Mon coeur est las de tant de peines!..."

Il serra un peu le bras léger qui s'appuyait au sien.

—Ah! que ne puis-je vous aider mieux!

Suzanne tressaillit comme au sortir d'un rêve.

—Que dites-vous? Que n'avez-vous fait pour moi, pour nous, deux inconnues en somme! ajouta-t-elle avec effort.

Lentement, René disait:

—Est-il possible qu'il y ait eu une époque de ma vie où vous ayez été pour moi une inconnue?...

Ils s'étaient remis en marche sous les feuillages sombres et plus un mot ne venait entre eux.

Tout à coup ils eurent, l'un et l'autre, l'impression d'une détresse en leurs coeurs honnêtes, en leurs âmes fières...

René pressa le pas énergiquement, et bientôt ils arrivèrent à une clairière fermée d'une sorte de petite colline. Suzanne, très calme, "ayant repris son âme entre ses mains" sourit à la vue d'une maçonnerie en ruines tout en haut du rocher:

—C'était là votre observatoire?

—Mais oui, dit-il avec gaieté, et je vais vous en faire les honneurs.

Agilement, la jeune femme le suivit et ils arrivèrent au sommet, dans l'étroite enceinte de la tour à moitié détruite.

—Malheureusement la lunette nous manque, remarqua René plaisamment, mais son aide eût été bien illusoire ce soir, avec un tel firmament.

—Que c'est beau! disait Suzanne.

Les yeux levés vers le ciel, les mains jointes d'admiration, la tête légèrement rejetée en arrière, toute drapée de blanc sous la mousse d'or des cheveux, elle paraissait l'incarnation de quelque adorable divinité: Grâce, beauté, jeunesse.

Un peu plus bas, sur la première marche de l'escalier en ruines, René, immobile, lèvres closes, contemplait l'apparition, inconscient des minutes qui s'écoulaient... Soudain, il tressaillit:

—Mais je manque à tous les devoirs d'un vieil astronome recevant en son observatoire! s'écria-t-il, et il désigna à Suzanne les principales constellations qui endiamantaient la voûte céleste, les étoiles uniques qui scintillaient de-ci de-là, les groupes, semblables à des écharpes de gaze brodées de perles translucides. Une étoile filante passa rapidement, flèche d'or...

Suzanne murmura pensivement:

—C'est une impression toujours émouvante que me produit la vision fugitive de cette... course d'étoiles!... Où donc va-t-elle ainsi? D'un monde à un autre monde? A-t-elle une mission? Est-elle une messagère allant semer du bonheur ou porter l'eau amère des larmes?...

—Je ne voudrais point détruire votre idéal poétique à ce sujet, dit le colonel, mais l'étoile filante n'est...

—Taisez-vous, vous n'êtes qu'un savant, interrompit Suzanne avec enjouement, un pauvre savant auquel les ignorants ont toujours quelque chose à apprendre. Vous ne savez point, j'imagine, et c'est grand pitié! que lorsqu'on a le temps de formuler un souhait assez rapidement pour qu'il soit confié à l'étoile pendant qu'elle esquisse son sillage hâtif, on est certain d'être exaucé.

—Mais que voilà une charitable révélation, dit René en riant. Je vous remercie et à la première occasion, je n'aurai garde de ne point user du procédé.

Mais la jeune femme hochait la tête:

—La difficulté est beaucoup plus grande que vous ne paraissez le croire, car on a peu de temps et pour établir un voeu, plusieurs mots sont nécessaires.

—Non, dit soudain René d'une voix profonde. Un mot, un seul!... Celui qu'on ne peut dire sur terre, parfois!

La jeune femme se détourna, tremblante... Allait-elle l'entendre le mot sacré, le mot éternel, peut-être espéré de son coeur, mais redouté de son âme!

Alors, sachant bien que l'heure était décisive, avec le sourire de ceux qui vont mourir, mais veulent adoucir pour les autres leur agonie, elle dit courageusement, sans le regarder:

—Quel voeu intense confierais-je à l'étoile filante si, en réalité je pouvais croire à l'efficacité de son intervention.

Et, comme il restait silencieux, appuyé au parapet de pierre, les yeux rivés sur elle, elle continua:

—Je demanderais la conversion de mon mari..., pour que, au pardon de mon âme, je pusse ajouter le pardon de mon coeur.

L'un des moëllons sur lesquels les mains de René s'appuyaient se détacha et roula à grand bruit jusqu'en bas.

Sans mot dire, il se redressa et frappa ses mains l'une contre l'autre pour en ôter les légers débris de plâtre, mais Suzanne avait vu le mouvement de folie violence avec laquelle ses doigts s'étaient crispés sur la pierre au point de la détacher des autres.

—Voulez-vous rentrer? interrogea-t-il d'un ton bref.

—Volontiers, répondit-elle, essayant d'affermir sa voix.

Ils descendirent les premières marches de l'escalier branlant. La jeune femme vacilla dans un tournant à moitié détruit, mais le colonel ne vint point à son aide. Il marchait silencieusement et, lorsqu'ils furent au bas du monticule, elle hésita, ne reconnaissant plus, entre plusieurs autres, l'allée qu'il fallait suivre.

—Par ici, dit-il brièvement, indiquant du geste le tunnel d'ombre sous les grands arbres.

Il s'y engagea d'une allure rapide, et Suzanne, soudain harassée, trébuchant presque, essayait de le suivre, courbée sous une rafale d'abandon, de haine peut-être, pensait-elle. Un chaos bouleversait son cerveau et une telle lassitude l'envahit, qu'elle s'arrêta, à bout de forces, sans pensées, ne sachant plus rien sinon que tout était noir en elle et autour d'elle!...

Un gémissement s'échappa de ses lèvres. En une seconde, il fut près d'elle et, comme elle haletait, il resta immobile.

—Reposez-vous, dit-il doucement. Je suis désolé de vous avoir laissée seule ainsi... Cela ne m'arrivera plus, murmura-t-il. Autant que je le pourrai dans la vie, je vous aiderai de toutes mes forces... Ne craignez jamais que l'oubli de cette minute se renouvelle.

Et Suzanne sentait que c'était de l'oubli moral dont il s'excusait.

—Me voici reposée, assura-t-elle faiblement. Nous pouvons continuer notre route.

Ils se remirent en marche. Lorsqu'ils arrivèrent dans le jardin, madame Vialane et madame de la Rochetercy n'étaient plus là.

—Nous sommes donc restés longtemps, dit Suzanne confuse.

Et elle se dirigea en hâte vers la porte de la maison restée entr'ouverte. Ils entrèrent dans le vestibule très éclairé et lorsqu'elle osa le regarder en lui tendant la main avec un bonsoir timide, dans le visage pâli et comme creusé du colonel, un grave regard soulignait les graves promesses.

Pendant que Suzanne, épuisée, montait l'escalier qui conduisait à sa chambre, René referma la porte sans bruit et regagna le parc.

Il marchait fébrilement, allant d'une allée à une autre, passant sans y songer de l'ombre à la lumière, ne s'arrêtant point pour regarder les étoiles qui toujours brillaient là-haut et parfois, nerveux, il abattait d'un geste sec une branche importune.

Depuis combien de temps errait-il ainsi? Il n'eût pu le dire, mais, tout à coup, il se retrouva devant la petite tour en ruines, toujours splendidement éclairée par la lune. Il s'arrêta brusquement. Oh! quel vide là-haut!...

Il fit quelques pas et vint s'appuyer au rocher, les yeux clos; mais bientôt, par un mouvement d'énergique volonté, il les rouvrit et se mit à parcourir la clairière à pas lents. Ce n'était plus la course inconsciente des instants précédents. Non! il voulait, sans détours, regarder en lui.

—"Ah! pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt" gémit-il en lui-même. Il courba la tête, plia les épaules, comme sous le poids d'un fardeau trop lourd. Oui, il était lourd, le remords poignant qui s'abattait sur lui... Il savait bien que depuis des semaines, des mois, il vivait en un rêve exquis... Et il n'avait point voulu se dérober à l'attrait irrésistible. Sûr de ses foces morales, avait-il pensé, plus sûr encore de la délicate vertu de la jeune femme, il s'était abandonné, en extase, loin de la terre, lui avait-il paru, à cette délicieuse intimité.

Mais n'avait-il pas deviné bientôt sa tendresse profonde, née de l'admiration excitée en elle par ses théories religieuses, par ses vibrants récits de soldats, par cet ensemble de belles et nobles choses sur lesquelles étaient venus s'appuyer invinciblement sa jeunesse, son inexpérience, surtout sa tristesse et son abandon.

Il eut envie de s'agenouiller, de mettre le front dans la poussière et de crier: "Merci" vers Dieu pour avoir commis un tel crime. Un amer sourire monta à ses lèvres; il se souvint de la réprobation qu'il avait montrée à Guévrard...

Faible, las, déprimé comme un enfant, il s'assit sur la première marche de l'escalier en ruines...

—Que faire? Rien. C'est trop tard. Tout est inutile, clamaient des voix impérieuses que dans sa vie de vaillant et de chaste il n'avait jamais pareillement entendues.

Et des choses troubles, des désirs mauvais passèrent devant son âme abattue: prendre Suzanne et s'enfuir là-bas, au loin, dans ces recoins de paradis terrestre qu'il conaissait si bien, ou nul ne viendrait les troubler!... Il envia soudain les incroyants se réfugiant dans le divorce..., le divorce cent fois motivé par l'abominable conduite de Guy... Ah! mieux que tout, la mort! la mort du misérable qui était l'obstacle odieux...

Et, inconsciemment, son bras esquissa un geste de menace... Que de fois, au cours de ses expéditions, n'avait-il pas dû, justicier involontaire, ordonner la mort de révoltés ou d'ennemis mille fois moins coupables que ce criminel!... Oui, n'importe quoi!... pour vivre son rêve!...

Enfin dans un geste de dégoût et de lassitude, il joignit les mains, se disant: "Quel pauvre être je fais!"

Non, rien de tout cela ne se pouvait, il le savait bien, mais il savait aussi qu'il ne pouvait plus remonter le courant de ce fleuve d'ivresse auquel il s'était imprudemment abandonné, et les voix tentatrices criaient plus fort que la lutte était illusoire, qu'il ne pourrait souscrire à l'engagement héroïque qu'il venait de prendre auprès de Suzanne:

—Je ne peux pas! Je ne peux pas! murmura-t-il, désespéré.

Mais d'autres voix, les voix de tout un passé de foi et d'oeuvres vives de piété parlèrent alors ; elles rappelèrent des heures basses, méprisables, d'où il n'avait échappé que par un retour affolé vers les choses d'en haut, des minutes où il avait plié les genoux résolument, mais que se passait-il ce soir qu'il ne pouvait faire ce geste d'humble chagrin, d'appel pressant? Ah! c'est que ces souvenirs humiliés n'étaient rien devant l'heure actuelle.

Toujours il avait pensé qu'il était un ignorant en amour et qu'à l'heure où il le rencontrerait, sa vie en serait absorbée. Or, cette heure avait sonné; il était là, le sentiment merveilleux qui lui était devenu plus nécessaire que l'air et la lumière, et il fallait y renoncer? Allons donc! et il se leva d'un mouvement de défi.

Son regard rencontra la tour, déserte, là-haut. Il y revit la forme jeune et si belle se mouvant dans la blancheur nacrée de la pâle lumière. Toutes les impressions humaines s'effacèrent aussitôt devant un visage d'agonie, des mains suppliantes, des yeux implorants... et il entendit encore les paroles admirables qui avaient tremblé sur les pauvres lèvres...

"Ah! qu'elle avait souffert, elle aussi", pensa-t-il, et il se dit qu'elle avait dû prier intérieurement avant de prononcer les mots crucifiants. Oui, elle avait dû prier, car il savait bien que les combats de la terre ne sont rien auprès de l'autre combat, combat désespéré qui ne se peut résoudre dans le bien et l'honneur que par les forces d'en haut substituées aux faiblesses humaines, le secours humblement demandé, toujours acordé. Il savait bien qu'il devait prier, lui aussi, mais il ne le pouvait pas! Des rages grondaient en lui, et des impressions obscures se levèrent autour de sa foi: "Seigneur, Seigneur... Je ne comprends pas, je ne comprends plus!..." gémit le malheureux.

Cependant, parce que cette âme loyale avait baigné toute une vie dans l'honneur et dans les sincères habitudes chrétiennes, il admit enfin le renoncement difficile.

Au-delà de sa conscience troublée, il entrevit ces régions profondes, que n'atteignent point les orages extérieurs, où la foi, don de Dieu, mais obtenue par le don de soi, demeure immuable. Une force monta auprès de sa faiblesse, une clarté illumina les détresses...

.....

La courte nuit d'été pâlissait quand il reprit le chemin sous bois, à pas lents, douloureusement. Il voulait accomplir son devoir, et quand il rentra dans la maison, où déjà se faisaient entendre mille bruits, il donna les ordres nécessaires pour préparer son départ le matin même.

Madame Vialane sortait de sa chambre. Elle regarda son fils avec étonnement:

—Déjà levé, mon enfant?

—Mais oui, mère, ces matinées sont si belles!

Le regard maternel parcourut les traits fatigués, les yeux qui se détournaient. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour interroger, mais elle dit seulement:

—Au revoir, mon enfant, je vais à la messe.

René entra dans sa chambre et madame Vialane se dirigea vers celle de Suzanne. Elle frappa. La jeune femme ouvrit rapidement. Madame Vialane, après l'avoir affectueusement embrassée, lui dit:

—Ma chère petite, je vous devance aujourd'hui. Je pars pour l'église sans vous attendre.

—Oui, Madame, à tout à l'heure. Et Suzanne commença sa toilette pendant que madame Vialane prenait le sentier qui conduisait du Belgarric à l'école paroissiale distante d'environ un kilomètre.

Depuis bien des années, elle avait parcouru ainsi chaque matin le chemin solitaire entre les haies épaisses, toutes fleuries au printemps, blanches de neige l'hiver, débordantes de verdure l'été.

Mais de ces divers aspects, elle n'avait grand souci. Tout au bout, était l'église avec le Dieu de miséricorde et de paix, comme dans la vie, dont les périodes ensoleillées ou glaciales aboutissent à l'éternité bienheureuse.

De son pas régulier, un peu lent, elle suivait l'étroite rue en priant, ainsi qu'elle l'avait toujours fait, dans les larmes ou dans la joie : à l'heure douloureuse où elle avait suivi en sanglotant le cercueil de son cher mari comme dans les jours d'exquises douceurs où elle avait conduit, au long de l'aubépine embaumée, ses enfants, tous si bons et si purs, au matin de leur première communion, et aux dates plus graves, où, entourée de ses fils prêtres, elle avait franchi le seuil de la petite église, son âme exultant d'actions de grâces. Cependant, le plus souvent, elle avait parcouru seule, bien seule, veuve et mère sans enfants, l'inégale route d'ombre ou de lumière, faisant courir entre ses doigts les grains maintenant usés, de son chapelet.

Aujourd'hui, elle marchait, les yeux à terre et les douces ou mélancoliques visions du passé ne revenaient point l'occuper. Pénibles, troublantes, se présentaient des choses de l'heure présente:

—Suzanne! René!... Oh! René! son fils! son fils chéri, son dernier né! celui dont ses frères, les religieux étaient si fiers! celui-là allait-il donc faillir?

La chrétienne s'arrêta dans le sentier, terrassée sous l'effroi de cette pensée, mais elle reprit bientôt courage et se remit en marche.

—Non! cela ne serait point! car elle savait que son fils lutterait et prierait et elle pouvait donc entrevoir sans crainte l'issue de la lutte.

D'autre part, elle revit Suzanne, agenouillée près d'elle dans la petite église. Celle-là aussi savait où se renouvellent les forces défaillantes et toute une confiance revint en elle, mais une compassion infinie gonflait le coeur maternel.

—Pauvres enfants! murmura-t-elle!

Longuement, elle pria.... Suzanne était venue la rejoindre à l'heure de la messe, comme d'habitude, puis elles reprirent toutes deux le chemin du Belgarric. A la dérobée, madame Vialane interrogea le visage de Suzanne.

Avec une émotion attristée, elle y retrouva la même expression de fatigue douloureuse qu'elle avait découverte un peu plus tôt sur les traits de son fils.

—Comment votre mère a-t-elle passé la nuit, mon enfant?

—Assez mal, Madame. Elle a eu une légère crise de suffocation qui m'a alarmée de nouveau...

La jeune femme resta silencieuse une minute, puis elle reprit d'une voix légèrement altérée:

—Je me demande, chère Madame, si...

—Si?...

—Si maman ne souffre pas, au fond, de l'absence de son fils?..., de mon mari, corrigea-t-elle avec effort, et si je ne devrais pas lui proposer de regagner Saint-Myr plus tôt que nous n'en avions fait le projet afin de l'y rappeler auprès de nous.

Avec un respect attendri, madame Vialane leva les yeux sur le jeune visage de celle qui prononçait si simplement les mots de martyre. Suzanne, très pâle, très calme, regardait au loin, mais le mouvement fébrile, involontaire, de ses mains tremblantes, disait son émoi.

—Agissez au mieux, mon enfant. Que Dieu soit avec vous en tous vos bons désirs.

Suzanne tressaillit devant le ton singulièrement grave avec lequel madame Vialane prononça ces mots; mais, paisiblement, la vieille mère poursuivait son chemin, et la jeune femme put se dire que rien n'était connu de l'émouvant secret.

En rentrant dans la cour du Belgarric, les deux femmes remarquèrent l'automobile du colonel que son chauffeur préparait et lui-même parut sur le seuil de la porte. Il alla vers sa mère affectueusement :

—Mère, je dois repartir pour Paris ce matin. Je vais me faire conduite à la gare.

En même temps, il saluait Suzanne amicalement, s'informait de la santé de madame de la Rochetercy.

Madame Vialane, très émue, les enveloppait tous deux du même regard scrutateur.

—Comme ils se défendent! Oh! les chers enfants! se disait-elle en répondant.

—Bien, mon fils. Quand te reverrons-nous?

—Je ne sais, mère, dit René avec un léger embarras.

Vivement, Suzanne prit la parole:

—Colonel, promettez, si possible, un prompt retour à madame Vialane, pour adoucir le vide de notre prochain départ.

—Comment, vous partez! s'exclama-t-il violemment, se tournant vers la jeune femme. Pourquoi?

Et ce "pourquoi" était un reproche formel. Suzanne le comprit. De quoi avait-elle peur? N'avait-il pas promis et n'avait-il pas assez souffert pour assurer son engagement?...

Doucement, elle reprit:

—Je crains que maman n'ait quelque désir de se retrouver à Saint-Myr.

—Mais, c'est le contraire qu'elle affirmait hier même, répliqua-t-il.

—J'ai cru démêler en elle ce souhait cette nuit, répondit Suzanne un peu hésitante; aussi, je vous demande, au contraire, supplia-t-elle, de revenir bien vite auprès de madame Vialane.

Le colonel, visiblement contrarié, fit un geste évasif et se détourna vers son chauffeur auquel il donna quelques indications.

Suzanne monta rapidement l'escalier et se dirigea vers la chambre de madame de la Rochetercy. Celle-ci, assise dans son lit, venait de recevoir son courrier du matin.

—Vois donc ce que dit Guy, dit-elle en tendant à Suzanne une lettre non encore décachetée.

La jeune femme la parcourut et se dit que Dieu venait à son aide. Guy écrivait longuement, annonçant qu'il était depuis plusieurs jours à Saint-Myr et suppliait dans les termes les plus touchants sa mère et sa femme de venir le rejoindre.

A ces mots, madame de la Rochetercy poussa une exclamation de contrariété:

—Non, non, dit-elle. Ah! nous reviendrons toujours assez tôt à Saint-Myr dans la situation pénible où nous nous trouvons.

—Mais, disait Suzanne avec douceur, le mouvement de Guy nous rappelant auprès de lui vient d'une bonne pensée. Ne devons-nous pas l'aider dans cette voie?

—Je ne peux me faire à l'idée de revenir si vite à Saint-Myr... N'insiste pas, Suzanne.

La jeune femme rentra dans sa chambre.

Soudain, elle demeura immobile, l'oreille tendue. L'automobile ronflait dans la cour... Elle écouta le bruit du lourd véhicule virant autour de la pelouse, suivant l'allée... puis, plus rien, plus rien, qu'un vide sans nom.

Qu'elle le devinait blessé, froissé mortellement! mais alors? alors que fallait-il faire ? Comment agir désormais, et, dans une lassitude sans nom, elle s'affaissa dan un fauteuil.

—Suzy! appela madame de la Rochetercy.

La jeune femme se leva lentement et passa dans la chambre de la malade.

—Suzy, c'est toi sans doute qui es dans le vrai, disait la pauvre mère, hésitante. Peut-être dois-je essayer de vaincre mes répugnances et me décider à retourner immédiatement auprès de Guy. Cet appel est si pressant!... Si c'était enfin l'heure de Dieu! Essayons encore de l'aider à revenir au bien. Partons au plus tôt.

—Oui, maman, conclut Suzanne avec effort.

***

Et la vieille maison de Saint-Myr se rouvrit aux voyageuses lassées... lassées surtout de l'autre voyage à travers la vie, pouvaient-elles se dire,

en entrant, tout émues, dans le bureau de M. Calveytrac où elles cherchaient involontairement l'ombre du grand-père qui avait deviné tant d'années plus tôt qu'il ne serait plus là pour les défendre.

Guy accueillit sa mère et sa femme avec les plus affectueux remerciements pour avoir accédé à son désir de réunion. Affairé, joyeux, il annonçait, avec mille aimables câlineries, que de bons jours allaient suivre. On eût dit que rien de fâcheux ne s'était passé.

Le lendemain, qui était un dimanche, faisant preuve d'attentions charmantes, il voulut accompagner Suzanne à tous les offices. Comme elle pria avec ferveur, la pauvre enfant à genoux dans le vieux banc qui n'avait jamais vu, pensa-t-elle, entre ses deux portes vieillottes, grinçant sur leurs antiques charnières, le coeur troublé qu'elle y portait. Avec un émoi qui mettait une rougeur brûlante sur son visage, voilé de ses deux mains, elle songea aux aïeules paisibles dont elle occupait la place en ce moment. Elles n'avaient point connu, sûrement, le combat qui se livrait dans l'âme de leur petite-fille. Non, leurs vies, écoulées en entier entre les montagnes grises qui fermaient l'horizon du pays comme de leurs rêves, n'avaient point subi les dangereux assauts où leur enfant avait dû "batailler" ainsi que disait jadis la Vierge de Lorraine au cours de ses chevauchées héroïques accomplissant "moult prouesses et haults faits d'armes". Le regard de Suzanne parcourut avec douceur l'image pure et brave de Jeanne se dressant dans le choeur de la petite église... oui, comme elle, elle saurait mourir s'il le fallait, mais point faillir! Seulement, elle pensa soudain qu'il était plus facile de "bouter l'Anglais hors de France" que de retirer de son coeur l'amour profond qui en était le maître, et tout à coup, elle envia la prison, les chaînes, le bûcher, se disant que cela était moindres tortures que celles qu'elle allait subir en son coeur. Il fallait l'oublier, lui! René! et pour qui? N'avait-elle point entrevu déjà, dans le courrier de Guy, une volumineuse missive dont l'adresse était libellée d'une écriture horriblement commune, bien connue d'elle... celle d'une odieuse créature "Mademoiselle Magda" qui l'avait poursuivie à Bordeaux de mille offenses sans noms, avec l'évidente complicité de Guy dont la lâcheté se mouvait aisément dans ce dédale de mensonges et d'ignominies. Suzanne avait eu une minute d'écrasement, puis de révolte devant cette nouvelle preuve de la duplicité de son mari et éprouvé une lourde angoisse. Pourquoi les avait-il rappelées avec tant d'insistance puisque... au contraire de ses récentes promesses, puisque... rien n'était changé. Elle eut un recul intérieur. Il fallait donc rentrer en cette existence abominable de traîtrises où l'on perdait pied devant tant de souillures, d'abjections qui rôdaient autour de soi comme d'immondes et venimeux reptiles... Y rentrer après les trois mois bénis de loyauté... de paix... de joie... Et le fier visage de René vint s'opposer en contraste émouvant aux yeux faux, aux lèvres menteuses de son mari... son mari...

Mais elle accepta tout à coup la croix terrifiante! dans la terreur de sa faiblesse devant l'attrait si cher... Et lorsque, après les vêpres, elle remonta avec Guy auprès de leur mère, son âme s'ouvrait largement devant ces infinis de sacrifices que, seuls, peuvent connaître les coeurs très purs.

Lazarette, soucieuse, et plusieurs de leurs humbles amis du village, l'attendaient auprès de madame de la Rochetercy qui souriait avec bonté aux propos de bienvenue des braves gens, si heureux de son retour.

Guy se multipliait, accumulant toutes sortes de marques de cordialité pour les villageois et de démonstrations affectueuses envers sa mère et sa femme; mais, le soir même, désolé, les yeux humides, il présentait à Suzanne un télégramme l'appelant d'urgence à Béziers et, sous prétexte de profiter d'une voiture de passsage, il partit aussitôt pour aller vivre l'un des innombrables épisodes de sa misérable vie.

Comme d'habitude, la jeune femme avait essayé d'adoucir pour la pauvre mère une telle déception. Comprenant sans peine ce que pouvait dissimuler ce départ inattendu, madame de la Rochetercy avait répondu en termes cinglants à son fils qui, la mine basse, l'oeil aux aguets, l'air sournois, prodiguait des explications et des serments solennels jusqu'au moment où il disparut avec un grand geste de regret, laissant Suzy à genoux, près de leur mère qu'elle couvrait de tendres caresses, pour laquelle elle cherchait de nombreuses preuves de véracité dans les attestations de Guy, excusant l'obligation peut-être sérieuse, où il avait été de les quitter si vite, et montrant, quoi qu'il en fût, de réelles espérances d'avenir. Et la crise terrible que la malade subit toute la nuit fut bercée, atténuée, rendue moins dure par les paroles consolantes où, malgré la triste réalité des faits, se rattachait encore le coeur maternel.

Mais quand l'aube se leva au-dessus de la vallée joyeuse, comme ils s'enfuyaient les pauvres rêves de rachat héroïque! dut s'avouer Suzanne. Quel dégoût montait en elle, au contraire! Quelle inutilité en ses efforts!

Désolée et en grand mystère, Lazarette eut le devoir de l'éclairer sur les nouveaux agissements de Guy qui n'était revenu à Saint-Myr que pour tirer parti de l'influence dans le pays de la famille Calveytrac, afin de contracter de nouvelles dettes au nom de sa mère et de sa femme, qu'il n'avait rappelées avec tant d'insistance que pour étaler leur intimité dans la journée du dimanche.

Suzanne dut reprendre la vie d'angoisses désolées de Bordeaux. Aidée de Lazarette, elle essaya d'établir autour de sa mère toute une série de précautions pour lui voiler le plus possible la triste vérité. A peu près sauvée de trop désolantes constatations, madame de la Rochetercy reprit de plus en plus l'ardent désir de réhabilitation de son fils, qu'elle espérait inlassablement ramener à l'honneur. Il n'avait plus reparu à Saint-Myr. Les jours passaient, mélancoliques, et sans cesse elle entretenait Suzanne de son rêve passionné : voir Guy rentrer dans les cadres!

Enfin, quelques semaines après leur retour à Saint-Myr, elle fit part à la jeune femme d'un projet qui mit en émoi le coeur de Suzanne. Elle désirait inviter le colonel Vialane à venir visiter ce coin ignoré de Provence et, pendant son séjour, le supplier d'intervenir à bref délai au ministère de la guerre en faveur de Guy.

Suzanne, très troublée à la pensee de revoir si

vite celui dont elle s'efforçait courageusement d'éloigner le souvenir, essaya d'une résistance généreuse, mais madame de la Rochetercy parut si attristée de cette opposition, que la jeune femme céda bien vite; et lorsqu'elle eut mis elle-même à la poste, d'une main tremblante, la lette invitant le colonel, elle ne vécut que dans l'attente émue de la réponse de Renée. Elle ne se fit point attendre. Il acceptait avec un empressement évident de passer quelques jours à Saint-Myr et annonçait son arricée pour la semaine suivante.

Il arriva par un soir merveilleux de septembre, et, quand elle le vit s'asseoir près de madame de la Rochetercy sous les grands arbres du jardin, dans la paix de leur vieille maison, et qu'il leva sur elle son regard, elle se dit soudain que tout ce qui la séparait de lui n'était qu'erreurs... Il causait avec ce charme de bonté et de force qui était en lui et l'illusion de Suzanne s'accentua lorsqu'elle entendit madame de la Rochetercy s'écrier:

—Ah! colonel, vous n'imaginez pas le bien infini que me donne votre présence, ici même, où mon père et tous ceux qui le précédèrent pensèrent et vécurent comme vous. Nous devions vous connaître. Vous deviez être des nôtres.

—Oui, il devait être des nôtres, se répétait la jeune femme, entraînée dans son rêve, lorsque, après les premières heures d'un tel revoir, elle se retrouva seule dans sa petite chambre de jeune fille, se demandant, dans une sorte d'hallucination, où finissait la chimère, où commençait la réalité.

Le lendemain, l'emprise s'accentuait, plus troublante. N'avait-il point toujours été là, vraiment? N'était-ce point son droit de s'asseoir au bureau du vieil industriel dont il avait la hauteur d'âme et le dévouement, de s'agenouiller dans le banc de l'église où, en sa foi grave et élevée, il paraissait le vrai descendant des chrétiens qui avaient prié là, jadis, de parcourir le village dans lequel comme l'avaient fait autrefois les Calveytrac, sérieux et bons comme lui, il découvrait aussitôt un défaut d'organisation, une amélioration à apporter, et, lorsqu'elle lui présenta Lazarette, l'amie des tristes heures, comme fut paisible et confiant le regard qu'ils échangèrent!

—C'est lui qui aurait dû être le fils de ta mère, le petit-fils de ton grand-père, dit la jeune paysanne.

Et l'illusion charmeuse continua, délicate et dangereuse, telles les fines toiles de soie et de rayons, tissées dans la lumière, qui voilent parfois de sombres orifices. Les fils ténus, comme autant de liens à peine visibles, ourdissaient leur trame autour de la chère présence, l'attachant sans retour, semblait-il, à la place qui aurait dû être la sienne sous le vieux toit aimé.

—Est-ce cet après-midi que tu présentes la logette du guetteur au colonel? demandait madame de la Rochetercy à Suzanne, quelques jours après l'arrivée de René?

—Mais oui, mère, répondit la jeune femme, avec une douceur distraite.

—Je suis très désireux de connaître le magnifique point de vue auquel vous m'avez déjà si fort intéressé, disait le colonel.

Quelques instants plus tard, il s'engageait avec Suzanne dans le raidillon conduisant aux ruines du château.

Ils montaient lentement, presque silencieux, s'arrêtant à chaque détour du sentier pour contempler l'étroite vallée, qui semblait se creuser toujours davantage. De temps en temps, ils échangeaient un mot sur l'étrangeté du pays, puis ils continuaient à s'élever dans la gloire du magnifique soleil automnal et la paix profonde de la montagne solitaire.

—Cette excursion à la fameuse logette réunit tous les éléments nécessaires aux grandes choses, remarqua le colonel en souriant. On ne peut les atteindre qu'après avoir surmonté de dangereuses difficultés au prix de véritables efforts.

—Oui, répondit Suzanne doucement, et j'ai toujours aimé gravir de hautes cîmes. Se séparer des régions basses, aller vers la lumière est une sensation vivifiante.

—C'est bien cela, murmura-t-il, rêveur.

Ils étaient parvenus à la dernière enceinte des ruines, juste au-dessous des murs démantelés. Ils s'arrêtèrent un instant.

—N'êtes-vous pas fatiguée? interrogea René.

—Non.

—Vous êtes une touriste incomparable, et l'on voit que cette ascension vous est familière.

—Voilà longtemps, cependant, que je ne l'avais faite, répondit-elle mélancoliquement. Sept ans bientôt..., avec le capitaine de Guébrard.

Aucune force humaine n'eût pu amener sur ses lèvres de mot de mariage et le nom de Guy.

—Ah! oui; Guébrard. Je l'ai vu il y a peu de jours, à Paris, toujours fort mal portant, je le crains, bien qu'il ne veuille point en convenir. Avec quel regard d'envie il m'écoutait formuler les grandes lignes d'une mission dans le Centre africain, dont je venais de m'entretenir au Ministère.

—Vraiment? dit Suzanne. Est-ce un projet arrêté?

Evasivement, il répondit:

—Aussitôt après les premières ouvertures qui m'ont été faites, j'ai reçu l'invitation de Madame votre mère, laquelle m'a si fort charmé que je suis tout d'abord parti pour Saint-Myr, remettant à plus tard ma décision.

Peu de minutes après ils atteignaient l'étroite terrasse et contemplaient le splendide panorama.

Un monde d'émotions poignantes bouleversait l'âme de Suzanne. Involontairement, elle murmura:

—Quels souvenirs évoque pour moi cet au-delà merveilleux! J'avais tant désiré, dans mes rêves d'enfant, m'élancer vers ces pays inconnus où je croyais trouver toutes les joies!... Hélas!...

—Ma chérie, ma pauvre petite chérie, fit-il soudain.

Les doigts tremblants de la jeune femme esquissèrent aussitôt un geste d'effroi.

Mais le lacis magique, aux mailles lumineuses, se resserrait, enveloppant... Et René, à quelques pas d'elle, murmurait:

—Vous savez bien ce que vous êtes pour moi!

Un cri léger s'échappa des lèvres de Suzanne:

—Est-ce possible! vous! moi!... Ah! partez! là-bas! loin! puisque nous sommes si faibles!

Lui, se ressaisissait, peu à peu:

—C'est moi seul qui suis faible, dit-il avec effort. Je... ne faiblirai plus, ma petite, petite Suzy.

Hélas! c'est une seconde fois que je vous demande de me pardonner.

Il se mit à marcher à pas fébriles sur l'étoile plate-forme, où chaque mouvement était presque un danger à cause des murs croulants et du précipice. Un moment, il s'arrêta, appuyé à la brèche de la muraille, les yeux au loin.

—Vous m'effrayez, dit Suzanne. C'est très imprudent.

—Ah! que peut m'être la vie! murmura-t-il sourdement.

Mais il recula cependant.

—Descendons, et encore une fois pardonnez-moi. J'ai ajouté, oh! bien involontairement, à toutes vos souffrances.

Un cri de protestation échappa à la jeune femme:

—Que dites-vous? Une souffrance!..

Mais elle se tut soudain, confuse à son tour.

Il avait fait quelques pas dans les éboulis. Il se détourna et la regarda avec une douceur triste.

—Ma pauvre petite enfant! Oui, j'aurais dû vous soutenir et je vous ai ébranlée, vous consoler et je vous ai attristée.. Je suis bien coupable.

—Non, dit-elle affectueusement. Ne vous accusez pas. Votre chère amitié me restera comme un précieux bonheur.

Il l'aidait à descendre la pente difficile, mais avec une sorte de lassitude, de brisement. Quand ils furent en bas:

—Cependant, dit-il avec une fatigue douloureuse, il n'est pas nécessaire que je m'éloigne de vous de cette façon. Je vais rentrer dans un régiment quelconque. Je suivrai de loin votre vie, car...

Il s'arrêta, hésitant, puis reprit avec fermeté:

—Car je veux au moins votre promesse, mon amie, de me permettre de vous aider en tout ce qui sera en mon pouvoir.

—Je vous le promets.

Soudain, ils s'arrêtèrent tous deux, comme cloués au sol...

Au bas de la ruelle, quelqu'un montait rapidement, les yeux à terre. C'était Guy.

Il leva la tête. Aussitôt, il sourit et pressa le pas. Arrivé près d'eux, il salua obséquieusement le colonel, puis il s'approcha de Suzanne, la prit dans ses bras, et l'embrassa à plusieurs reprises. Enfin il passa le bras de la jeune femme sous le sien et ils se remirent en marche vers la maison.

—Je suis bien heureux, mon colonel, hasarda Guy, d'avoir la bonne fortune de vous trouver ici ce soir.

René ne répondit pas. Quelque chose d'inconnu jusqu'à ce jour bouleversait son cerveau, mettait de l'horreur en tout son être avec une telle violence qu'il se demanda tout à coup s'il allait mourir, là, tant ses artères battaient avec exaspération, ou s'il allait se jeter sur l'être odieux il le savait, dont les baisers lui paraissaient une souillure pour celle qui les recevait.

Suzanne avait retiré son bras de celui de Guy et, silencieuse aussi, marchait à ses côtés.

—Donne-moi le bras, ma chérie, insista Guy, cette descente est si rapide!

La jeune femme avait vite compris aux façons aimables de son mari qu'il allait se livrer devant le colonel Vialane à ses démonstrations habituelles de bon fils et de bon mari; aussi, répondit-elle froidement:

—Tu sais bien que c'est inutile...

Un peu décontenancé, Guy regardait à la dérobée le visage du colonel, mais une telle rigidité s'y lisait qu'il resta indécis sur l'opinion que ses frais d'amabilité conjugale avaient pu produire.

Ils arrivèrent en vue de la maison, et Madame de la Rochetercy s'avançait sur le seuil toute souriante. Dans le vestibule, Suzanne demanda à son mari:

—Combien de temps vas-tu passer à Saint-Myr?

—Mais, ma chérie, répondit Guy d'un air à la fois étonné et très naturel, mais... tout mon temps... Je ne vous quitte plus.

—J'en suis bien heureuse, dit avec émotion Madame de la Rochetercy, qui escomptait encore une fois un retour au bien, peut-être définitif, de l'enfant prodigue dont elle demandait instamment la conversion à chaque heure, chaque minute de ses journées.

On entra dans l'ancien bureau du vieux filateur, le colonel se promenait à pas lents, regardant distraitement les détails de la plèce. Suzanne s'était laissée tomber dans un fauteuil, muette, le regard dur.

Guy s'empressait, recherchant de vieilles reliures, de curieux petits ustensiles anciens: boîte à poudre de chasse, gobelet à vin, allume-feux, mouchettes d'argent. Il ouvrait des tiroirs, étalant devant le colonel, toujours silencieux, des parchemins, des actes antiques, délibérations d'anciens conseils régionaux où toujours les Calveytrac avaient voté sans nulle faiblesse pour le droit et le bien, comme pendant la Terreur, les vieux cahiers portaient leur large signature protestant contre l'installation, dans la paroisse, des prêtres assermentés, ou la vente des biens dits nationaux.

René les parcourait sans mot dire. Enfin, il les repoussa, disant avec effort:

—Oui, je vois, votre famille avait les mêmes traditions que la mienne.

—Avec cette différence, dit la jeune femme âprement, que, chez vous, colonel, vous continuez ces traditions, tandis qu'ici...

Guy se retourna vivement:

—Que veux-tu dire, Suzy? Y a-t-il un être au monde plus respectueux que moi de tout ce cher passé? N'ai-je pas un culte pour notre vieille maison?

Suzanne s'était levée. Quelque chose de farouche transformait son doux visage, elle s'approcha de son mari, et, la voix sifflante:

—Tais-toi, dit-elle sourdement! et elle sortit.

René, très pâle, n'avait point quitté de l'oeil, pendant ces quelques minutes la physionomie bouleversée de la jeune femme. Ah! comme elle souffrait! Mais quelle révolte soufflait en elle! et, malgré lui, tout le monde obscur des espérances mauvaises l'agita confusément...

—Mon colonel!...

René se leva, rendu à la réalité.

Guy, debout devant lui, les yeux pleins de larmes savantes, les mains jointes, vivante image de la désolation, implorait:

—Mon colonel, croyez bien...

D'un geste bref, le colonel coupa court au pathétique exposé qui allait lui être fait:

—Je vous défends de m'adresser la parole quand nous serons seuls. Je sais, moi! ce que vous êtes. Devant votre mère et votre femme, je me contraindrai à vous traiter amablement. Heureusement, elles ne connaissent pas votre dossier, elles! et heureusement aussi elles ne savent point ce que j'ai appris encore à mon dernier passage à Bordeaux, c'est que, non content de battre monnaie en leur nom...

Il dût s'arrêter, secoué d'indignation.

—Ces deux pauvres femmes, si dignes, qu'elles eussent subi sans les dévoiler jamais toutes les affres de la situation que vous leur avez infligée vous avez maintenant la suprême infamie de les accuser de votre ruine! racontant, en sourdine comme toujours, de soi-disant folles dépenses, de leur part... une mère comme la vôtre! une malade pouvant à peine quitter sa chambre, et... votre femme, cette enfant dont la vie était un prodige de dévouement! Cela, c'est de la lâcheté... débordantes. Vous en êtes imprégné! Vous en êtes fait! Elle vous tient à la peau...

A ce moment, Madame de la Rochetercy et Suzanne rentraient dans le bureau. Le colonel tressaillit et s'avança au-devant d'elles en souriant, pendant que Guy s'esquivait. Vivement, René engagea une conversation sur les souvenirs rapportés de son excursion aux ruines. Madame de la Rochetercy acquiesçait avec son bon sourire affectueux, mais Suzanne restait silencieuse, les traits rigides, un pli profond entre ses grands yeux bleus.

A la dérobée, René parcourait du regard l'adorable visage douloureusement crispé .

—Maman, dit faiblement la jeune femme, voudriez-vous voir si tout est bien pour le dîner ? Je suis trop lasse pour y aller moi-même.

Madame de la Rochetercy sortit.

Aussitôt, Suzanne se leva et marcha droit vers René.

Il recula en pâlissant. Un regard d'agonie se posait sur le sien, une voix brisée disait avec désespoir :

—Il faut... il faut partir!...

—Non! non!

—Il faut partir! répéta-t-elle.

Et son regard, fixe, étrange, presque halluciné, le torturait.

—Mais, c'est quatre ans! cinq ans! sans vous revoir, Suzanne.

De nouveau, les yeux d'angoisse implorèrent.

—Oui... et... partez... ce soir! Tout de suite.

—Non! non! répéta-t-il avec violence.

Inconsciemment, la jeune femme joignit les mains et, en un souffle:

—Ayez pitié de moi. Je ne peux supporter cette horreur de vous voir près de lui! lui, mon maître! Non, je ne peux pas.

Il se détourna et frappa sur la table, d'un geste exaspéré:

—Et c'est pour ce misérable, ce fantoche?...

—Non, dit-elle, à petits mots hachés, haletants, c'est pour moi!..., au nom... au nom de Dieu!

René tressaillit et se couvrit le visage de ses mains. Bientôt, il le découvrit et, s'approchant de la jeune femme qui le regardait désespérément:

—Je partirai, dit-il à voix basse.

Il eut un mouvement d'hésitation, fit un pas vers la porte, revint, voulut parler, mais tout à coup, il saisit ses gants et son chapeau et sortit précipitamment.

—Où est donc le colonel? interrogeait quelques minutes plus tard Madame de la Rochetercy en rentrant dans le bureau.

—Il est sorti très vite, maman, je ne sais pourquoi.

—Comme tu es pâle, ma chérie!

—C'est la course à la logette qui m'a décidément beaucoup fatiguée, murmura Suzanne.

Mais un pas rapide se fit entendre bientôt dans le vestibule. Le colonel rentrait. On passa à la salle à manger. Vers le milieu du dîner, le colonel dit à Madame de la Rochetercy en essayant de sourire:

—Je dois vous annoncer, chère Madame, que je suis appelé, une fois de plus, en mission lointaine et pour un temps difficile à déterminer : Trois ans au moins, plus, sans doute.

Très émue, Madame de la Rochetercy répondit:

—Je ne m'attendais pas à une aussi attristante surprise... mais... votre départ est-il donc prochain?

—J'y touche, Madame, et je me demande même si je ne devrais pas vous quitter dès demain!

—Si vite!

Et elle se tourna, très étonnée, vers sa fille, qui répondit avec effort:

—Le colonel m'avait déjà parlé de son départ, pendant notre promenade...

René continua:

—Je viens d'envoyer un télégramme à Paris pour annoncer mon arrivée. J'ai juste le temps d'aller voir ma mère au Bulgarric. Toutes mes heures seront prises ensuite pour la formation de ma mission.

Il avait repris la fermeté d'allure et d'accent qui lui était habituelle. Souvent son regard rencontra celui de Suzanne et la jeune femme put lire une gravité qui témoignait que cette âme loyale s'était reprise.

On alla ensuite dans le jardin. La soirée était merveilleuse et Suzanne pensait à l'autre soirée, celle où elle avait cheminé sous les étoiles, au bras de René... où elle avait eu, pour la première fois, l'indicible terreur et l'indicible joie de savoir qu'il l'aimait. Lui continuait à causer aimablement, avec une sorte de bonté triste, faisant effort pour adoucir la déconvenue de Madame de la Rochetercy et surtout pour soutenir, ainsi qu'il lui en avait fait la promesse, la pauvre enfant, dont le pâle visage toujours douloureusement tendu, paraissait plus pâle encore, perdu dans ses cheveux blonds, sur le fond sombre de la verdure. Les yeux de Suzanne ne la quittaient point, et, devant ce regard candide et désolé, il pensa qu'il était restée une simple, une enfant, une enfant héroïque et tremblante, n'ayant rien pris des complications mondaines, pas plus que lui, là-bas, dans la vie large et libre, aux grandes lignes.

Vers dix heures, il se leva, disant à Madame de la Rochetercy:

—Permettez-moi de vous faire mes adieux dès ce soir, chère Madame, car je ne peux penser à vous revoir demain à une heure aussi matinale que celle de mon départ.

La pauvre mère, qui voyait disparaître toutes ses espérances pour la réhabilitation prochaine de son fils, ne put retenir ses larmes. Le colonel l'embrassa affectueusement, baisa doucement les doigts glacés de Suzanne et monta dans sa chambre, suivi de Guy.

Un peu plus tard, après avoir soigné et consolé sa mère, la jeune femme se retrouva seule enfin, effroyablement lasse de l'effort donné pendant ces dernières heures. Elle s'assit machinalement. Une pensée unique martelait son cerveau: Il allait partir!... Et c'était elle qui l'avait exigé. Il allait partir et elle se retrouverait irrévocablement seule devant sa vie qui lui parut intolérable: depuis l'image de Guy qui se dressa devant elle avec son regard faux, son sourire hypocrite, image si odieuse, qu'elle se leva dans un mouvement de répulsion, jusqu'à la tendresse maternelle qui lui devint fatigante, jusqu'au vieil honneur des femmes de sa race qui lui sembla trop austère, jusqu'à la loi divine qu'elle ne comprenait plus.

De même que René, Suzanne se disait qu'elle n'avait point connu l'amour jusqu'à la minute où celui, qu'elle venait d'éloigner à jamais, était apparu dans sa vie.

Son mariage, entrevu avec bonheur, par le désir passionné de dévouement qui était le fonds même de sa nature, n'avait été qu'une cruelle erreur. Guy ne vit jamais en la jeune femme qui lui donnait si joyeusement sa beauté, sa jeunesse, ses meilleurs projets d'abnégation, qu'une petite servante à employer selon les basses complications de son égoïsme, auprès de lur mère pour cacher ses fautes, de ses chefs pour solliciter leur indulgence, de ses créanciers pour les apaiser par de continuels sacrifices d'argent. En retour, la pauvre enfant n'avait obtenu aucun témoignage de tendresse vraie. Au contraire, une sorte d'hostilité s'était fait jour, peu à peu, dans les actes de son mari.

Trop inexpérimentée, Suzanne ne pouvait soupçonner qu'une jalousie méchante hantait l'âme vile de Guy devant la réprobation qu'il s'attirait et l'estime dont sa femme était entourée. Plus tard, elle devait se souvenir avec effroi de l'abandon où il l'avait plongée dès les premiers temps de leur mariage, escomptant peut-être quelque faiblesse de la jeune femme qui eût justifié son abominable conduite à lui-même.

Et c'était pour cet être immonde, tout fait de boue et de cynisme, qu'il fallait renoncer au merveilleux amour écios soudain sur sa route de misère?... oh! Dieu! Etait-ce possible? Pouvait-on souffrir ainsi et le laisser tant souffrir, lui, René! l'honneur, la bonté! Allons donc ! Elle s'était effrayée sans raison, ainsi qu'elle l'avait fait constamment, au cours de sa vie mondaine, devant l'ombre même du mal. N'était-il pas assez fort, ne l'était-elle point assez elle-même pour résister à l'attrait dangereux? Il serait uniquement l'ami très loyal, mais très cher, sa pensée, sa joie, son bien. Qui donc pouvait lui donner le droit de garder une telle amitié? Qui donc ? Nul être au monde! Oui! folle! folle! avait-elle été la veille! Tout à l'heure, elle irait lui serrer la main au moment de son départ, et, en un mot le préviendrait de sa méprise Qu'il serait heureux!... Elle imagina le beau regard énergique s'illuminer puis se faire si doux, si caressant... Et soudain, elle connut que cela ne se pouvait pas!... Il ne partirait point et il fallait, il fallait hélas! qu'il partit puisqu'elle n'était qu'une pauvre femme, lâche et désolée.

Tout à coup, elle prêta l'oreille. Des portes s'ouvraient doucement. Un bruit de pas assourdis se faisait entendre. Guy conduisait le colonel à la salle à manger. Les fenêtres de la chambre s'éclairaient. C'était le jour. Il allait partir...

Elle écoutait, debout, les deux mains sur son coeur, et elle sut qu'elle ne ferait pas un geste, ne dirait pas un mot pour rappeler celui qui, peut-être attendait ce revirement suprême, mais une souffrance aiguë montait en elle, terrifiante... oh! qui donc l'aiderait?

Elle n'ignorait point où se doit demander, où s'obtient infailliblement le secours en ces mortels combats; mais, à cette heure, son âme était comme une terre sans eau; une aridité désespérée lui parut avoir tari toute source de foi, de piété, toute possibilité d'implorer ce secours. Alors, il advint, comme pour René dans la nuit douloureuse du Belgarric, que tout le passé: vie sans tâche, esprit de sacrifices, pratiques chrétiennes, le passé vivifiant, se leva autour d'elle, l'enveloppa de force, et, parce qu'elle avait toujours été humble et pure, elle put enfin s'agenouiller et remettre devant Dieu son coeur broyée où rentrait la paix malgré ses lourdes, lourdes larmes...

***

"Que votre volonté soit faite, oh! mon Dieu!" disait avec émotion, mais avec fermeté, Madame Vialane, se relevant de son prie-Dieu, dans sa grande chambre paisible.

D'un geste involontaire, elle avait posé la main sur sa poitrine où se multipliaient des élancements douloureux. Depuis quelque temps, une tumeur s'y accusait et prenait chaque jour un peu plus de développement. Au début, elle n'avait accordé aucune attention à ce petit désagrément, mais des douleurs, sourdes d'abord, et désormais plus accentuées, l'obligeaient à se préoccuper de son état de santé. Consciente de ses devoirs envers elle-même, comme elle avait été fidèle à ceux qu'elle se dictait envers les autres, elle projetait de faire appeler son vieil ami et voisin, le docteur Ravencq, et de se soumettre à sa décision.

Une consolation suprême lui était accordée. Elle ne serait point seule devant l'épreuve cruelle. Son fils René était en France en ce moment, par une permission vraiment providentielle.

Il serait donc auprès d'elle pour l'endormir dans ses bras, si la mort devait la prendre, ou pour la soutenir de son courage d'homme énergique, si une intervention chirurgicale devenait nécessaire. Dans un sentiment d'indicible soulagement, la mère ferma les yeux un instant, s'appuyant d'avance irrésistiblement sur la force et la tendresse du fils devant lequel elle se trouvait, soudain, faible et douce comme une petite fille. Un sourire vint flotter, ému, sur ses lèvres. Ah! que les oeuvres de Dieu sont belles! avait-elle pensé tout le long de sa vie, mais à cette heure poignante, elle se disait que rien n'est plus touchant que ce renversement des rôles entre la mère et l'enfant. Celui qu'elle avait bercé, tout petit, dans ses bras, dont elle avait essuyé sous ses caresses, les pleurs

enfantins, celui-là, à son tour, allait l'entourer d'affection, la soigner, la bercer, et, dans une impression d'indicible repos, elle remit toutes choses entre les mains si sûres et si douces de son fils bien-aimé.

La veille, un télégramme de René avait annoncé son arrivée au Belgarric pour l'après-midi de ce jour, télégramme qu'il avait expédié de Saint-Myr, en même temps que celui adressé à Paris. Madame Vialane résolut de confier à son fils, le soir même, la perplexité où elle se trouvait.

Vers la tombée du jour, René arriva. Ah! que lui aussi avait besoin d'aide et de tendresse!... Dans une chaude étreinte, il serra sa mère contre lui; puis, assis près d'elle, dans sa chambre, où elle l'avait suivi, il posa la tête, en silence, sur l'épaule maternelle.

—René qu'y a-t-il?

Il eut un sourire mélancolique!

—Ah!, ces mères!

—Mon enfant, tu as une peine! je le vois, qu'est-ce, mon fils?

Il hésitait, sachant quel allait être le chagrin de sa mère à l'idée de le voir s'éloigner encore. Enfin, avec d'affectueux encouragements, de tendres excuses, et ces mots de "devoir, honneur, abnégation," qui, il le savait, étaient, auprès de cette âme si haute, les seuls motifs de consolation, il annonça à la pauvre femme qui pâlissait un peu plus de seconde en seconde, son prochain départ.

"Non, se disait-elle, sans l'interrompre cependant, car elle avait peur du chagrin qu'il allait ressentir, non, cela ne serait pas, cette fois! Elle avait le droit de garder son fils, et elle le garderait! D'autres prendraient la place du soldat, tandis que nul ne pouvait prendre sa place au chevet de sa mère!"

Elle allait parler, mais quelque chose, un sentiment indéfinissable, un rien! ténu, fugace, inexprimable et pourtant irrévocable, arrêta au bord de ses lèvres les mots décisifs... Elle eut la sensation que René n'avait pas tout dit. Sous la moustache brune, la bouche gardait une empreinte, oh! si légère, mais qu'elle lisait pourtant, une empreinte de mystère et d'amertume. Un secret flottait dans la lassitude du sourire, dans la douceur même du regard... Silencieusement, elle le contemplait, entendant à peine les sérieuses explications comme les paroles de tendresse par lesquelles il essayait d'adoucir la déconvenue maternelle qu'il sentait si profonde.

—Je vous cause décidément beaucoup de chagrin? ma pauvre mère? interrogea-t-il tristement.

Elle ne répondit pas tout d'abord. Enfin, elle dit à mi-voix, en lui souriant:

—Si tu étais encore le cher petit enfant d'autrefois, je te prendrais sur mes genoux, tu te blottirais contre moi, et...

—Et?.. demanda René avec une gaieté affectueuse.

—Et je te dirais tout bas: N'as-tu rien à confier à ta mère?

Le colonel se leva brusquement et se mit à parcourir la chambre à pas lents, évitant de regarder madame Vialane.

Celle-ci, très émue, continuait:

—...Mais quand nos petits garçons sont devenus des hommes, les vieilles mamans n'osent plus les interroger.

—Oh! mère! protesta son fils, s'arrêtant devant elle.

—Loi divine, loi humaine, murmura-t-elle doucement, les yeux levés vers lui. Je l'admets et je la respecte. Je ne te demande rien, mon fils, mais je sais que tu souffres et je souffre avec toi.

Il eut une seconde d'hésitation, puis tout à coup, il s'agenouilla contre elle et l'entourant de ses bras:

—Mère, murmura-t-il, je... je crois que je dois partir, mais si vous me disiez vous, ma mère, ma sainte mère, que je commets une erreur, que... je peux ne pas m'éloigner, j'accepterais votre décision comme venant de Dieu lui-même.

En un éclair, elle comprit:

—Suzanne? interrogea-t-elle, très bas.

—Oui, dit-il en un souffle.

La mère n'osait pas demander davantage, mais c'était lui, maintenant qui voulait parler, parler d'elle, heureux de raconter comme il l'aimait, comme elle l'aimait. Enfin, il redit la supplication affolée de la pauvre enfant, le conjurant au nom de Dieu de s'éloigner... Et maintenant, dans l'angoisse et le désir fou qui le traversaient, il implora:

—Mère, que dois-je faire?

D'une voix un peu tremblante, madame Vialane dit simplement:

—Il faut partir, mon enfant.

Il se releva et se remit à marcher à pas inconscients, puis demeura encore une fois immobile.

—Mère, s'écria-t-il avec un emportement douloureux, nous commettons une erreur tous les trois: vous! elle! moi!

Mais madame Vialane secouait la tête:

—Non, assura-t-elle, là seulement est ton devoir, mon fils, il faut partir.

—En somme, gronda-t-il, j'obéis comme un enfant à une enfant peureuse, inexpérimentée...

—C'est parce qu'elle est une enfant à l'âme limpide que, mieux que toi, elle a eu l'effroi du mal.

—Enfin ne suis-je point assez honnête homme pour vivre non loin d'elle sans jamais la troubler en quoi que ce soit?

—Non, dit encore la mère, elle est trop malheureuse pour que tu ne sois sans cesse désireux de la revoir sous le prétexte de la consoler, de lui venir en aide...

—Croyez-vous donc, ma mère, que je ne saurais trouver en moi assez d'énergie pour résister à ce désir?

—Peut-être, mais sais-tu si elle-même y résisterait?

Il tressaillit et protesta du geste, puis, avec une ironie amère:

—Pourtant, je rentrerai... vraisemblablement, un jour... et je me retrouverai vraisemblablement aussi devant la même situation. Faudra-t-il alors me dérober encore de telle manière?

Madame Vialane leva sur son fils un regard attristé:

—L'avenir est à Dieu. N'anticipons pas sur les événements. Que seront-ils à l'heure dont tu parles? Nous ne pouvons en préjuger. Envisageons uniquement ton devoir actuel.

Il leva les mains en un geste de suprême fatigue et revint près de sa mère qu'il embrassa de nouveau avec un soupir d'acquiescement:

—Rencontrer de telles âmes, la sienne! la vôtre! ma mère, et découvrir une si lamentable faiblesse dans la mienne me remplit de confusion!... Je vais essayer de remonter à votre hauteur.

Il ne savait point combien était plus grand encore, cet héroïsme qui permit à la pauvre mère de garder son calme sourire pendant la longue soirée qu'ils passèrent ensemble, René devant repartir le lendemain.

Vers minuit, la mère et le fils se séparèrent et regagnèrent leurs chambres. Quand madame Vialane fut rentrée dans la sienne, elle s'assit près de la fenêtre, fit un signe de croix, joignit les mains, et leva son regard vers le ciel.

Longtemps, elle demeura ainsi, immobile, parfaitement résignée, mais les larmes, qui coulaient une à une sur son visage, disaient ses tortures. Sans révolte, elle accueillait la double croix qui venait de s'abattre sur ses épaules, mais qu'elle était lourde! Faudrait-il mourir seule, et après une si dure agonie? Des impressions de détresse l'obsédèrent. Cependant elle se ressaisit sous l'amère douceur d'une pensée soudaine: peut-être fallait-il qu'elle souffrit ainsi pour aider en leur lutte les pauvres enfants qui ne voulaient point faiblir. Peut-être, cette fin désolée dans la solitude navrante qu'elle acceptait, serait-elle la rançon de ces chères âmes?

"Ah! s'il en est ainsi, pensa-t-elle, que Dieu soit béni!" Et, dans un inexprimable élan d'amour maternel, elle accepta avec joie toutes les perspectives qui se profilaient à ses yeux: joie de mère heureuse de se donner en sa mort pour son enfant, comme elle s'était donnée en sa vie. Elle cacherait soigneusement son état de santé, surtout au docteur, car il ne manquerait alors de prévenir René qui ne partirait point; or, il fallait qu'il partît!

***

Six semaines plus tard, dans le cabinet du colonel Vialane, à Paris, le capitaine de Guébrard s'exclamait:

—Tu as tout de même une fière chance, mon vieux René!

Le colonel, courbé sur une carte, haussa légèrement les épaules, tandis que le capitaine suivait de l'oeil le crayon de son ami qu remontait les fleuves, traversait la forêt vierge, sinuait dans la brousse... Très intéressé, il soulignait d'exclamations le tracé de la future expédition.

—Si tu le suis aussi carrément que ton crayon, ce chemin-là, tu auras beaucoup de plaisirs...

Le colonel se mit à rire sans cesser son travail:

—Ce ne sont pas ces difficultés que je redoute. Je les connais. Elles sont très simples: un rapide qui vous engloutit, un caïman qui vous avale, un festin d'anthropophages, dont vous faites les frais, un guet-apens de noirs démons qui vous expédient avec d'aimables tortures, et surtout le climat, un climat d'étuve, où l'on devient du coton chaud et mouillé, jusqu'au moment où les camarades vous déposent, en un coin quelconque marqué par un amas de pierres et une croix maladroitement fabriquée...

—Sapristi! Qu'est-ce qu'il te faut?

—...Ce n'est qu'une question de vie...

—Mais, ô surhomme? gémit comiquement le capitaine, on ne la possède qu'une fois, sa pauvre petite vie! une vieille relation qu'on ne quitte généralement qu'avec d'honnêtes regrets, sa bonne petite vie, après tout.

Toujours crayonnant, le colonel continuait:

—Non, tout cela n'est rien... Sa peau? Il faut bien la laisser quelque part... Les voisins gênants, je ne demande qu'à les ennuyer! Et quant aux ordres reçus, tu peux t'imaginer, mon petit, que je les ai discutés en détail. J'ai communiqué mon projet en demandant une entière liberté, sinon je restais tranquillement en France, y conduire mon régiment à belles petites marches, et rentrant par le Mail, tambour battant, pour la joie des parents et des enfants.

—Que veux-tu, tout le monde n'a pas son petit caïman sous la main. Alors qu'est-ce qui te chiffonne encore?

—C'est la question de mon personnel, l'écueil de la dernière heure! la levée en masse des gouverneurs... en congés perpétuels à Paris... entourés d'une nuée de quémandeurs! et celle du député de X, et d'Y, et de Z, chacun flanqué d'une demi-douzaine de candidats à m'infliger!... des non-valeurs de toutes sortes.

—Tiens, mais ce serait le cas d'emmener là-bas ce pauvre diable de la Rochetercy, comme te le demandait madame de Follays.

Le colonel tressaillit, et il s'écoula quelques secondes avant qu'il répondit avec effort:

—Je n'ai que faire d'un individu de cette sorte.

—Mais cela aurait pu arranger beaucoup de choses.

—Lesquelles?

—La petite croix solitaire à l'orée d'un bois d'acajous, égayé de gorilles...

—Eh! bien?

—Eh! bien, si ce malheureux Tercy avait consenti à se laisser conduire là par une intelligente fièvre, la blonde comtesse eût été rudement débarrassée.

—Je doute qu'elle envisage son devoir de cette façon, dit le colonel froidement.

—Devoir, devoir, mon vertueux ami... C'est un mot.

—Non, c'est un fait.

—Il est vrai que tu as pu pénétrer amplement les mystères des yeux de marjolaine, pendant vos trois mois d'intimité au Belgarric, continuait Jacques de Guébrard avec une imperceptible ironie.

René se contenta de hausser les épaules silencieusement, mais une sourde irritation montait en lui.

—Tu sais, mon grand, que je me frappe difficilement... mais tu m'as joué un rude tour quand tu m'as dérobé si vite et si bien cette adorable enfant...

—Tais-toi, dit brusquement le colonel, et il se releva, nerveux.

Le capitaine se leva aussi et posa sur son ami un regard scrutateur, légèrement voilé:

—C'est que je n'ai pas du tout envie de me taire, assura-t-il.

Sans répondre, le colonel pliait sa carte et rangeait les menus objets épars sur la table.

—J'ai même envie de causer... et beaucoup?

—Causer de quoi?...

—De la belle au casque d'or, au frêle...

Il s'arrêta soudain, une main s'était abattue sur son épaule et René disait, d'une voix sans timbre :

—Tais-toi, Jacques...

M. de Guébrard leva les yeux sur son ami et, en une seconde, parcourut du regard le visage pâli, rigide.

—Et... tu pars? interrogea-t-il, en conclusion.

Le colonel s'était détourné.

—Que veux-tu dire? murmura-t-il.

—Allons, tu as donné dans le panneau comme un collégien de douze ans... Un héros, ça n'est pas fort pour ces sortes de pièges...

Et il se mit à rire avec bonhomie.

—Je suis donc parfaitement fixé; mais, par conséquent ton départ m'ahurit...

—On m'attend au ministère. Tu peux divaguer à ton aise, dit le colonel en se dirigeant vers la jorte.

—Emmène-moi, veux-tu?

Tous deux descendirent, silencieusement l'escalier de la maison, rue de Villersexel, où habitait le colonel, et se dirigèrent vers le ministère des Colonies. Les yeux fixés à terre, le capitaine paraissait poursuivre une idée. Au milieu du Pont Royal, il s'approcha de son ami et, passant son bras sous le sien, il interrogea:

—René, ne me dis pas que tu la quittes par ambition, toi qui ne peux te soucier de croix ni d'avancement dont tu n'as plus que faire, alors, pourquoi pars-tu?

—Tes excès d'imagination sont parfaitement oiseux. Je pars parce que j'étais un des mieux préparés pour conduire cette mission, assez chanceuse, en somme, ce n'est pas plus mystérieux.

—Tu peux ne pas me répondre, c'est ton droit, continuait le capitaine, mais j'ai une autre idée, seulement, elle est si folâtre!...

—Mon petit Jacques, si tu t'occupais seulement de tes propres affaires?

—Tu m'envoies promener. Tu n'as pas tort, mais je suis si curieux, mon pauvre grand.

Il s'arrêta, accroché au bras de son ami qu'il immobilisait ainsi et, les yeux levés vers lui, il dit à mi-voix:

—René, ne me dis pas que tu la quittes pour échapper à la tentation...

—Tu vas cesser, je l'espère, cet interrogatoire, interrompit le colonel, qui se remit en marche avec impatience.

—...Il en serait capable! murmurait M. deGuébrard, comme se parlant à lui-même.

—Assez, Jacques. J'ai le regret de te dire que tu commences à manquer de goût.

Et le colonel pressa le pas vivement.

De nouveau, le regard du capitaine parcourut le visage de son ami. Une tristesse si profonde s'y lisait, qu'il n'osa pas profiter du demi-aveu de René. Une vive émotion passa sur la figure flétrie du sceptique, mais il se remit vite:

—Où te retrouver de la journée?

—Je ne sais vraiment... Je ne vois pas les moyens de te donner un rendez-vous certain...

Le capitaine fit un léger mouvement, puis, toujours de bonne humeur:

—C'est entendu, je ne dois plus compter sur toi. Alors, au bateau dans quinze jours. Je viendrai t'embarquer.

—Merci.

Ils se séparèrent.

Le colonel entra au ministère et se dirigea vers le cabinet du ministre, salué obséquieusement par les huissiers de service qui le désignaient entre eux en se poussant du coude, et curieusement dévisagé par les visiteurs, civils ou militaires, assis dans le salon d'attente.

Encore nerveux, il faisait effort pour se reprendre. Une rancoeur était en lui. Guébrard! C'est-à-dire le monde, la foule, avait marché dans ce jardin fermé, touché ce reliquaire clos où il avait voulu cacher à tous regards l'ombre exquise, sacrée!...

"Ah! oui, maladroit, je l'ai été!" se dit-il avec colère.

Il entrait chez le ministre.

—Bonjour, mon cher colonel. Et qu'avez-vous donc? Y a-t-il un accroc?

—Non, monsieur le Ministre, mais il me tarde de partir.

—Ah! ces coloniaux!... dit le ministre en se rasseyant.

Jacques de Guébrard avait hélé une voiture qui l'emmenait vers le Bois. Rêveur, il suivait sans les voir les Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Elysées.

Soudain, un accès de toux le secoua. Il se souleva à demi, et, se retournant, son regard alla chercher le Louvre, au loin.

"Ce grand-là, murmura-t-il, vrai, il ferait mourir en beauté!"

***

Une chaude journée d'automne se terminait à Saint-Myr. Suzanne, assise dans le jardin, relisait sans trêve un article de journal annonçant le prochain embarquement du colonel Vialane. C'était donc vrai! Et c'était elle! elle! qui l'avait exigé! Elle se leva et marcha au hasard, fébrile, mais tout était en paix, une paix mélancolique, dans la vieille maison que Guy avait quittée dès le lendemain du départ de René.

"Heureusement!" pensait Suzanne, avec une amertume inexprimable.

—Suzy, appela madame de la Rochetercy.

La jeune femme revint sur ses pas et entra dans la salle à manger.

—Qu'y a-t-il, maman?

—Oh! ma chérie, que je suis désolée du départ du colonel. Tout est fini de mes espérances.

—Mère, vous savez bien qu'il s'occupera de la réintégration de Guy dans un an environ.

Mais madame de la Rochetercy branlait la tête.

—C'est impossible. Où sera-t-il à ce moment, perdu au centre de l'Afrique, presque sans communications avec Paris. En outre, peut-on espérer qu'un fait aussi insignifiant ne disparaisse point en ses préoccupations. De plus, ferait-il alors une démarche—lointaine—qu'elle resterait peut-être sans résultats. Une chose aussi difficile demande à être suivie, menée par des interventions personnelles réitérées.

Suzanne s'assit près de la pauvre femme et l'embrassa tendrement en murmurant, très lasse:

—Que faire? maman chérie, sinon attendre!

Madame de la Rochetercy demeura silencieuse quelques minutes puis elle s'écria désespérément:

—Suzy, je ne peux accepter, non! non! je n'accepterai jamais cette situation intolérable: mon fils! mon fils chassé de l'Armée!

Sans mot dire, la jeune femme baisait les doigts fiévreux, les cheveux blancs de la pauvre mère qui, tout à coup, joignit les mains et, les yeux au loin, comme perdue en ses souvenirs, murmura lentement:

—Si tu savais ce que c'est que l'"enfant" cette fleur de joie qu'on a attendu, jeune femme, dans ses rêves les plus doux, les meilleurs, rêves au-dessus de tous autres rêves! le petit être pour lequel, mère chrétienne, à l'aube même de ses espérances maternelles, on a prié, on a veillé avec soin sur ses actes et ses pensées afin qu'il ait tout d'abord pour premier berceau, tout un enveloppement de sensations chastes, graves, pieuses... Plus tard, avec l'éveil de son intelligence, les manifestations de son caractère, que d'émois! que de bons vouloirs... Et les premières larmes versées pour lui!... ces larmes brûlantes devant sa première faute! le fait brutal, qui dit à la mère: Ton fils se sépare de toi, ton fils ne veut plus de tes enseignements, ton fils ne te comprend plus!... cela! cette impression atroce ne peut être égalée sur la terre! La mère reste comme amputée et seule, seule dans un désert. Plus rien, ni joie, ni lumière!... Alors, si elle a encore un souffle de vie, elle se révoltera follement! elle n'admettra jamais, oh! jamais, vois-tu, Suzy, ce dédoublement tragique entre le petit être adoré, voué ardemment au bien, à l'honneur, et l'homme qui s'enfuit, ingrat et fou, vers d'autres lieux! Non, jamais, jamais!

Quel regard d'intense respect et de tendresse navrée la jeune femme levait sur la pauvre mère qui, rarement, avait livré à sa fille avec un aussi complet abandon les douceurs de jadis, et le souhait ndicible de l'heure présente!

Un silence de quelques minutes suivit la confidence sacrée. Soudain, madame de la Rochetercy se leva en disant fébrilement:

—Suzy, essayons d'une tentative, suprême, auprès du colonel! Et, sais-tu, mon enfant, ce qui sera plus efficace, c'est que tu prennes toute l'initiative de cette dernière supplication. Toi seule lui écriras.

Suzanne tressaillit...

—...Oui... oui, ce que peut invoquer une mère, en faveur de son fils, paraît fatalement entaché de faiblesse. Il n'en est peut-être de même de ta part. Au contraire.

La jeune femme pâlissait de seconde en seconde, enfin elle conclut, à mi-voix, comme épuisée:

—Chère maman, remettons toutes choses à demain.

Et quelques heures plus tard, dans la solitude de sa chambre, elle se trouvait, une fois de plus, devant un douloureux problème à résoudre: Demander à René, comme un désir personnel, la réintégration de son mari, c'est-à-dire reprendre la vie commune... était-ce possible? Certes! elle l'avait fait quelques mois plus tôt! mais à l'heure actuelle, cela ne se pouvait! Non! non! Avec l'horreur pour elle-même de cette boue que Guy ramenait toujours avec lui, devait-elle infliger à René un tel supplice que le témoignage de ce souhait. N'était-ce pas odieux? N'était-ce pas envers lui une trahison sans excuse?

Tout à coup, elle gémit et cacha son visage dans ses mains. Où en était-elle arrivée en ce déplacement du devoir? Qu'allait-elle trahir en se refusant à cette démarche, sinon la promesse solennelle faite au jour de son mariage d'être une épouse dévouée, quoi qu'il pût advenir?...

Quand l'aube se leva, Suzanne contempla longument le ciel pur. Toujours elle avait pu jusqu'ici, même avec un coeur brisé, envisager le retour du jour nouveau dans la paix et l'honneur, et, pour ce droit très-haut, elle éteignit en elle les voix insidieuses qui changeaient de place les obligations de sa vie. Elle s'assit à son bureau et écrivit à René quelques lignes très simples, par lesquelles elle sollicitait son appui, le priant d'agir avant son départ.

***

Le jour suivant, René les tenait en ses mains, les pauvres lignes courageuses et une rage grondait en lui... Cependant, il n'avait eu garde de se méprendre sur le motii qui avait dicté la lettre de la jeune femme. Probablement, les instances de madame de la Rochetercy, mais, surtout, pour Suzanne, l'idée d'un devoir à accomplir!

Avec colère, il posa le léger papier sur son bureua, se leva et se mit à marcher à pas nerveux dans son cabinet, délaissant le frêle carré blanc qui semblait palpiter là, abandonné, honni!...

Une amertume indicible l'envahissait. Voilà donc à quoi avait abouti l'incroyable renoncement par lequel il avait souscrit à la supplication épouvantée de Suzanne!... à cela!...

Mais, bientôt, il demeura immobile et tout le bouleversement de sa physionomie s'effaça pour faire place à une profonde tristesse.

—Pauvre! pauvre petite!... murmura-t-il.

Puis il revint vers la feuille claire, qui faisait une sorte de point lumineux entre les sombres volumes, les registres, les cartes bariolées, épars sur la grande table, et la porta à ses lèvres. Plus rien ne se révoltait en lui. Tout l'héroïsme de Suzanne était admis sans nulle méconnaissance par ce noble coeur.

Il s'assit de nouveau devant son bureau, tenant toujours la lettre admirable... Une lourde confusion l'humiliait à l'idée de ce premier mouvement d'involontaire fureur par lequel il avait accueilli les mots, sans recherche en apparence, mais sûrement, au contraire, si difficiles à découvrir, si durs à formuler, et qu'il relut avec attendrissement.

Un monde d'objections s'élevait en son esprit pour leur être opposées, mais il ne voulut point les entendre. Il devait correspondre à la hauteur d'âme de Suzanne. S'il accédait à sa prière, elle saurait qu'il en avait compris toute l'abnégation, alors que s'il se refusait à la suivre dans cette voie étrange, mais si belle, la pauvre enfant pourrait croire qu'il avait essentiellement méconnu les raisons profondes d'un tel effort.

Le surlendemain, il répondait à la jeune femme, essayant de cacher le frémissement de sa

pensée sous les termes les plus délicats et les plus graves et lui annonçant que Guy allait rentrer dans les cadres, nommé au X régiment d'infanterie à Nantes.

Huit jours plus tard, la mission Vialane quittait la France.

***

A la fin du mois suivant, madame Vialane se décida à consulter le docteur Ravencq. Le nom du vieux praticien faisait autorité au point de vue médical, comme sa probité, sa bonté et l'originalité de ses allures l'avaient rendu légendaire.

Il était resté vieux garçon, assurant n'avoir jamais eu le temps de se marier et, camarade d'enfance du mari de madame Vialane, les deux familles avaient toujours gardé les plus affectueuses relations. Quelques heures après la réception de la lettre de sa vieille amie, il descendait de cheval dans la cour du Belgarric, et serrait amicalement les mains de madame Vialane.

—Bonjour, chère amie.

—Bonjour, docteur. Vous déjeunez avec moi? interrogea-t-elle en entrant dans la maison.

—Bien entendu. Je me suis arrangé pour cela. Qui avez-vous de malade?

—Je vais vous le dire, docteur, suivez-moi.

Et les deux vieux amis entrèrent dans la chambre de madame Vialane.

Un peu émue, la pauvre femme disait, maintenant:

—Mon ami, j'ai une tumeur, là...

—Vous?

—Oui, moi... dit-elle en souriant faiblement.

—Mais, vous ne m'en avez jamais parlé et ça ne pousse pas en quarante-huit heures ces histoires-là!

—En effet! mais au début, je n'en étais pas préoccupée.

—Vous ne devez pas l'être davantage maintenant, car, à votre âge, cela n'a aucun danger. Ce sont des glandes qui traînent dans les tissus et n'arrivent jamais à évoluer de manière fâcheuse. Si vous aviez quinze ans de moins, je n'en dirais pas autant.

Mais quelques minutes plus tard le vieux docteur ne pouvait retenir une exclamation désolée:

—Sapris... Il y a trois mois c'eût été parfaitement opér... Enfin nous allons prendre le train tous les deux et nous irons à Paris montrer ça à un maître.

Mais la voix calme de madame Vialane s'éleva:

—Mon ami, je ferai ce que vous désirez, mais je voudrais bien mourir tranquille!

—Mourir! mourir!... grognait le vieux médecin très ému. Il faut se défendre d'abord.

—Assurément, mais si la défense est inutile?...

Sans répondre directement, le docteur se planta devant madame Vialane:

—Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de cela à René? Il ne serait pas reparti, là-bas, au diable! Où le pêcher, maintenant? Comment le rappeler. Il est déjà en pleine brousse!

—Le rappeler! s'exclama-t-elle! Ah! docteur, vous n'y pensez pas! qu'il ignore toujours ceci. Voyez-vous un tel choc lui arrivant en cette expédition où il doit être libre de tout souci?

—Hélas! pensait le vieillard, il devra lui arriver tout de même, un jour, et bien plus douloureux!" Quel que fut l'empire du docteur sur lui-même, l'émotion qu'il ressentait était si intense que sa vieille amie put lire l'arrêt fatal sur ses traits bouleversés.

Avec un bon sourire, elle lui tendit la main:

—Mon ami, depuis quarante ans, nous avons soigné ensemble trop de malades... J'ai trop interrogé votre regard avec angoisse au chevet de tous les miens, de ceux que vous m'avez aidée, avec tant de dévouement, à conduire à leur fin, pour que je ne voie parfaitement, à l'expression de votre visage, que toute tentative d'opération serait trop tardive actuellement.

—Mais non, mais non...

Elle souriait de son bon sourire calme:

—Je vous le répète, mon pauvre docteur, nous sommes de trop vieux amis pour tenter de nous dissimuler nos impressions. Donc, il me reste quelques mois pour me préparer à la mort.

Elle se leva...

—... Il s'agit de les employer aussi bien que notre pauvre faiblesse humaine le permet.

—Et seule! pas un enfant! s'écria avec colère le pauvre docteur, décontenancé. Deux filles au Carmel derrière leurs grilles! et trois fils à évangéliser des moricauds... où? Je ne sais! Tout aussi loin, aussi perdus que René!

—Mon ami, je vous en prie!

Le vieux docteur demeura silencieux, mais il prit la main de sa vieille amie qu'il passa affectueusement sous son bras et ils se dirigèrent vers la salle à manger.

***

Quelques semaines plus tard, un court billet du docteur Ravencq prévenait madame de la Rochetercy et Suzanne de l'état de madame Vialane. La malade avait le regret de laisser sans réponses les lettres de ses amis, ne pouvant plus écrire déjà...

Quelle émotion éprouvèrent la mère et la fille! Muettes toutes deux, elles se regardèrent, les yeux pleins de larmes et leurs coeurs dévoués aussitôt emplis du même désir! aller auprès de celle qui leur avait été si admirablement bonne, aller l'aider à mourir!

Pourtant un frémissement agitait madame de la Rochetercy, sa fille... sa fille adorée, peut-être exposée à la contagion d'un mal effroyable...

Suzanne, tout son être tendu vers la mère de celui qu'elle aimait, n'osait se résoudre à se séparer de la malade jamais quittée.

Mais déjà, madame de la Rochetercy disait, très émue:

—Suzy, pars tout de suite, mon enfant...

—Mère, et vous?...

—Oublie-moi totalement. Il est des minutes ou l'on ne doit pas réfléchir. Pars, va me remplacer auprès de cette qui nous fut une amie incomparable. Dis-lui ce que je voudrais lui dire. Fais pour elle ce que je voudrais faire. Ne me reviens que lorsque notre sainte sera entrée au ciel. Ma Suzy, je ne suis pas héroïque, crois-le bien?... Non, je ne suis qu'une pauvre mère, toute tremblante, et j'ai frémi, je te l'avoue, devant l'horreur de cette terrible maladie, l'idée d'une transmission possible... à ma fille, mon souffle, ma vie... mais

à Dieu je te confie... Va, mon enfant, mon coeur, mon âme te suivent...

Le lendemain, à l'aube, Suzanne arrivait au Belgarric et, quelques minutes plus tard, se penchait sur le lit de tortures ou s'éteignait, en d'atroces souffrances, madame Vialane.

La jeune femme se baissa et posa longuement ses lèvres sur le front glacé, dans l'acceptation absolue de sa mission nouvelle de dévouement.

Un long rayon de tendresse éclaira le regard lassé qui se fixait sur elle.

—Je ne vous quitte plus, dit Suzanne à mi-voix.

—Merci, murmura la malade.

Et l'accord très simple et très grand fut ainsi conclu entre ces dux âmes, également simples et grandes.

Trois mois plus tard, entre les roses sauvages et les verdures fraîches de l'étroit chemin, la chrétienne admirable allait une dernière fois vers la petite église. Derrière le cercueil, le reliquaire où reposait la sainte, Suzanne, au bras du docteur Ravencq, suivait en priant, son visage inondé de larmes. A celle qui lui avait offert si généreusement ses enfants, Dieu avait suscité en ses heures dernières la fille la plus tendre. Jamais fin de vie ne fut plus chaudement entourée. Suzanne n'avait pas quitté la chambre douloureuse, nulles autres mains que les siennes n'avaient effleuré la plaie terrifiante, et dans les nuits d'abominables souffrances, toujours, toujours les doigts légers avaient caressé, le sourire affectueux avait encouragé, la voix douce avait invoqué la compassion divine, mêlant aux paroles graves de la prière, les mots de tendresse enfantine qu'aiment les mères.

Le docteur Ravencq avait supplié maintes fois la jeune femme de prendre quelque repos.

—Je ne peux pas, docteur, avait-elle répondu en toute sincérité.

Et, hâtivement, elle avait couru reprendre sa place auprès de la malade.

Au retour de la cérémonie, invinciblement belle et sereine comme toutes celles que l'Eglise revêt d'indicible espérance, le vieux docteur, assis près de Suzanne, lui disait:

—Il ne me reste, hélas! qu'à écrire aux enfants de notre amie pour leur donner les détails des derniers jours de leur mère.

La jeune femme leva sur lui un regard timide.

—J'écrirai moi-même au colonel, dit-elle faiblement.

Et, le lendemain, une longue lettre très grave et très douce tombait de ses doigts tremblants dans le sac de cuir usé du vieux "piéton", qui hocha la tête en regardant l'adresse compliquée:

—Elle en fera du chemin, celle-là! dit-il. Quand revient-il M. René, Madame?

—Je ne sais pas, mon ami.

Et un lourd soupir passa entre les lèvres de Suzanne.

***

Quel fut le revoir de la mère et de la fille après une telle séparation! Bien qu'une lettre quotidienne de la jeune femme eût tenu sa mère en contact étroit avec elle, madame de la Rochetercy s'informa dans la plus affectueuse tristesse de tous détails au sujet de leur amie.

Enfin, son visage s'éclaira. Sa pensée se reportait sur son fils.

—Oh! Suzy, dit-elle, lorsque j'ai revu Guy en uniforme, j'ai connu la joie de revivre.

Et peu de jours après, sur l'appel de sa mère, le lieutenant arrivait à Saint-Myr en congé de quelques jours.

Suzanne accueillit son mari avec douceur, mais elle ne pouvait suivre leur mère dans sa confiance en l'avenir.

Cependant elle répondait avec une affctueuse gaîté aux projets de madame de la Rochetercy, qui, pendant le dîner, exposait les détails de leur future installation à Nantes, mais la contrainte de Guy ne lui échappait point.

En effet, dès son retour au corps, il écrivit à sa mère, l'engageant, ainsi que sa femme, à habiter Saint-Myr, par économie... et aussi pour la santé de madame de la Rochetercy... lui-même vivant à Nantes si modestement qu'il ne pouvait songer à voir leurs chères existences ansi réduites...

Madame de la Rochetercy leva sur sa fille des yeux navrés:

—Suzy, il est perdu!

—Non, non, maman chérie!...

Et la jeune femme s'efforçait de la rassurer.

Mais, dès lors, les forces de la pauvre mère déclinèrent visiblement, tandis qu'une angoisse permanente se lisait dans son regard qui s'arrêtait sans cesse sur sa fille.

Suzanne n'osait interroger cette âme qui avait touché aux extrêmes limites du martyre..., sans mot dire, elle venait s'agenouiller près de la mère douloureuse qu'elle découvrait toujours en prière dans sa chambre et le plus souvent dans son pauvre lit de malade. Sans mot dire, aussi, la mère posait alors sa main sur les cheveux blonds. Doucement, Suzy s'en emparait, se blottissant contre la pauvre femme, et les heures passaient... lentes, graves, solennelles, coupées parfois d'entretiens où la foi ardente et l'invincible amour de la justice qui avaient marqué la vie de madame de la Rochetercy, apparaissaient alors avec une inexprimable grandeur.

Les mois passèrent, et le lieutenant ne s'informa point de sa mère...

Suzanne surveillait anxieusement les journaux car elle avait appris que son mari, rendant inutiles tant d'admirables efforts, continuait sa vie de basse dégradation au milieu du plus honteux entourage, et elle voulait éviter à madame de la Rochetercy d'apprendre la mise en réforme de Guy, mesure devenue inévitable. En effet, la note parut, et la jeune femme se hâta de faire disparaître la feuille révélatrice.

Puis, par une nuit de printemps, très claire et très calme, la malade murmura:

—Ma Suzy, ma fille, mon ange!... et, à travers ses larmes, Suzanne vit les beaux traits maternels, enfin redevenus paisibles, se revêtir pour jamais d'une suprême douceur...

***

Quelques semaines après la mort de madame de la Rochetercy, Suzanne se promenait lentement dans le jardin.

Son regard allait de l'un à l'autre des arbustes déjà reverdis au souffle du hâtif printemps provençal. Un souvenir s'attachait à chacune de ces jolies choses muettes, un doux et navré souvenir... Le jasmin, qui recouvrait en partie les murs de la maison, ouvrirait bientôt ses délicates étoiles odorantes que madame de la Rochetercy aimait, et la jeune femme vint effleurer doucement les longues tiges légères; tout auprès, un magnifique rosier montrait les gaines d'énormes boutons où, dans peu de jours, apparaîtraient des velours clairs, bientôt devenus de splendides roses. Les mains de la malade avaient planté, soigné le petit rosier, transformé aujourd'hui en un somptueux massif, et une fois encore Suzanne passa ses doigts tremblants sur les calices verts en un geste de caresse.

Là-bas, c'était l'allée que sa mère avait adoptée pour ses courtes promenades, ici, le banc où grand-père s'asseyait jadis, mais l'image de René glissait sur la terrasse, sous les arbres, partout...

Cependant, à travers ses pleurs, les yeux de la jeune femme parcoururent avec sérénité la grande façade grise; là-haut, était la chambre maternelle, close et recueillie, le coeur de toute vieille demeure, tel un sanctuaire entre les autres pièces, l'étroit espace où aboutissent toutes les douceurs, où se jouent chaque drame intime de la famille: sourires permanents pour les tout petits, naïfs quémandeurs de joie; larmes solitaires devant les départs des grands... les grands enfants partant à travers la vie périlleuse!... départs souvent sans retour... Là s'éteignirent ces yeux des mères, peut-être fatigués d'avoir trop pleuré; là, chaque objet pouvait s'ériger en témoin infaillible de pures et vénérables existences, et c'est pourquoi Suzanne y vivait à son tour, à la suite de sa mère.

L'ombre chérie qui, peut-être, l'habitait, invisible, connaissait maintenant le combat livré par sa fille, mais Suzanne put se dire qu'elle était satisfaite. Et près du cher visage maternel, montèrent d'autres visages, doux et voilés, comme venant des fonds lointains de l'espace et du temps, des visages anciens et très tendres. C'étaient les grand'mères qui avaient passé là, une à une, autrefois, qui venaient poser sur l'âme de leur enfant leurs regards clairvoyants, et ce fut une vision apaisée de vieilles mains bénissantes, de chuchotements heureux, de tremblants sourires approbabteurs.

Et les pères, les hommes, de cette race forte et grave des Calveytrac, erraient aussi, sûrement, autour d'elle, depuis le grand-père si droit et si ferme, jusqu'au premier d'entre eux qui vint là, un jour, poser les fondements définitifs de la famille. Qu'était-il celui-là? Un paysan, sans doute, qui, sa journée terminée, s'asseyait peut-être sur cette marche usée au seuil de la maison. Et la petite-fille raffinée, à laquelle avaient abouti les générations, se transformant de période en période, eut un élan de gratitude vers l'ancêtre simple et sage dont le sang honnête coulait dans ses veines. Comme lui, elle ferait sa journée, sa vie, et, au soir de ces heures austères, comme lui, elle pourrait s'asseoir sur le vieux degré. et, sans crainte, regarder au loin l'étroit enclos, où, parmi les humbles tertres gazonnés et les pauvres croix de bois noir, s'élevait le tombeau des Calveytrac.

Ses mains se joignirent pour remercier les aïeux dont le legs avait été l'honneur, puis elle vint s'appuyer aux vieilles pierres, comme en une étreinte amie. Soudain, elle s'agenouilla et baisa le sol, renouvelant, sans y songer, le geste éternel qui, à travers les âges, a été la sanction des serments de fidélité à la patrie, et à cette petite patrie qu'est la demeure traditionnelle.

Recueillie, les yeux clos, elle entendit les voix du passé qui s'élevaient de toutes parts. Elles donnaient des enseignements; elles rappelaient des exemples; elles ne voulaient, ni interruption dans les liens qui les reliaient au présent, ni oubli de leurs actes, ni méconnaissance de leur pensée; et la jeune femme, si lasse et si triste, agenouillée, toute frêle, en sa robe de deuil, promit vaillamment. Elle savait qu'elle était seule à garder entre ses mains fragiles le feu sacré du foyer, mais elle entretendrait la flamme vacillante au prix de n'importe quelle lutte. Elle eut l'impression profonde de ce quelle devait à sa race et le sentiment d'une responsabilité nouvelle augmenta ses forces dévouées. Penchée sur son coeur, elle sut qu'il continuait la chaîne des coeurs anciens, elle éprouva une intense douceur de vivre là où ils avaient vécu et, après tant de secousses et de douleurs, elle se rattacha éperdument au refuge mélancolique et béni de sa vieille maison.

Mais le mal triomphant veillait... Comme elle se relevait de sa méditation émue, on lui remit son courrier par lequel elle était prévenue que monsieur de la Rochetercy avait vendu la demeure si chère... vente officielle fictive, il la gardait devers lui par convention privée, mais le pseudo-propriétaire un familier de Guy, intimait à la jeune femme l'ordre d'avoir à se retirer immédiatement, annonçant sa prochaine arrivée à Saint-Myr...

Cela, c'était la fin de tout... Les reptiles allaient gîter sous le vieux toit qu'elle ne pouvait défendre contre la boue immonde qui allait monter à l'assaut des vieux murs, des reliques saintes, de toutes choses...

Quelques années auparavant, la jeune femme, terrorisée par les simulacres de suicide de son mari ou ses menaces d'aller annoncer à leur mère qu'il était perdu, s'était désistée de ses droits sur la maison, afin de permettre à Guy de contracter un emprunt hypothécaire pouvant le sauver. Ce n'avait été que l'une des innombrables fourberies du misérable joueur, et, dans une désolation épouvantée, Suzanne voyait s'ouvrir l'une des phases les plus poignantes de sa vie.

Il fallut se résoudre au départ!... La date que Suzanne avait dû se fixer arriva, irrévocable, et, une dernière fois elle parcourait la maison où chaque objet paraissait formuler un appel, invoquer un souvenir, protester contre l'odieuse profanation toute proche.

Au jardin, fleurissaient les magnifiques roses, et les étoiles blanches du jasmin. Désespérément, la jeune femme tendit les bras, comme pour emporter à la fois ce qui parlait là... car tout parlait autour d'elle: au dehors, les pierres, les fleurs, audedans, les livres, les meubles. Ah! les âmes du passé, où se cachaient-elles, où pleuraient-elles à cette heure ? Mais, même devant

cet abandon suprême, leur pauvre enfant impuissante put leur assurer que la lueur frêle et sacrée ne s'éteindrait point en son coeur à elle, dernier foyer qu'elle pût leur offrir.

Avec quelles larmes de folie Lazarette cherchait à voir encore au détour du chemin le blanc visage rigide qui se penchait à la portière de la vieille diligence! Puis, ce fut fini! plus rien sur la terre ne restait à Suzanne, qui se retrouva le lendemain à Paris, ou elle venait cacher sa vie brisée.

Elle loua un petit appartement dans la vielle rue d'Ulm, dont le calme et l'aspect provincial l'avaient tentée.

Le soir de son aménagement, les ouvriers vinrent annoncer que leurs travaux étaient terminés et se retirèrent. Leurs pas lourds résonnèrent encore un instant dans l'escalier; Suzanne écouta avec une anxiété involontaire le petit bruit banal qui décroissait de minute en minute; il s'éteignit tout à fait et l'appartement fut plongé dans un silence profond. C'était l'isolement.

Ceux qui ont connu ce que recouvre d'angoisse ce mot si simple, ceux-là seuls pourront comprendre ce que furent pour elle les jours qui suivirent. L'isolé est un demi-mort, devenant vite un mort moral. Retranché de la vie, en dehors de ceux qui parlent, sourient, s'émeuvent, sont attendus ou attendent, l'être qui est seul se demande d'abord s'il n'est pas le jouet d'un mauvais rêve. invinciblement, il espère retrouver la chaleur d'un foyer, la lumière d'une intelligence penchée vers la sienne; surtout, voir les ombres de tendresses surgir du vide épouvantable; mais lorsque les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, que les mois s'égrènent..., lentement... inexorablement..., que sonnent les années..., que des néants s'ajoutent à des néants, que du froid, du noir, monte sournoisement autour du coeur, l'enveloppe, l'étouffe, l'éteint, alors, se profilent les pires détresses; le suicide, avec l'attrait berceur de la paix et de l'oubli, la folie, dont les grelots tintent, moqueurs, effrayants, et si le malheureux veut remonter de ce gouffre sans fond il éprouve l'impuissance de l'enlizé dans les sables mouvants. Nul ne l'entend, nul ne vient à son aide. Il peut pleurer, souffrir, mourir, sans réveiller plus d'écho que la bulle d'air se dissolvant, minuscule, sur la grève tragique, au-dessus de l'enseveli.

Et Suzanne connut ces heures atroces.

***

Le petit vapeur qui ramenait le colonel Vialane de l'intérieur africain descendait le Sénégal ; il glissait avec rapidité sur les eaux jaunâtres du fleuve sinuant dans le désert immense, et laissait peu à peu, loin en arière, le grand continent mystérieux.

René suivait de l'oeil les solitudes qui s'enfuyaient, faisant place à d'autres solitudes. Son regard passait sans les voir sur les broussailles de palétuviers au long des rives mornes ou sur les groupes de palmiers jaunis qui apparaissaient parfois, signalant un village nègre perdu dans ces terres de désolation.

Non loin de lui, un jeune officier le regardait en silence, un éclair d'adoration dans les yeux. Car il était adoré, ce chef, si sévère, pourtant, inflexible pour les autres comme pour lui-même mais qui ne savait qu'en dehors de l'action, conduite implacablement, en dehors des choses de services qu'il exigeait d'extrême rigueur, qui ne savait qu'il était accueillant aux plus humbles et si compatissant pour les malades, les blessés, les mourants. Aussi, que de vies obscures s'étaient sacrifiées gaiement sur un signe de lui et que de consciences s'étaient relevées, au contact de cet honneur infaillible.

Le jeune homme contemplait toujours le colonel recueilli et, avec une présomption juvénile, il essayait de deviner la cause de la mélancolie profonde imprimée sur le beau visage du soldat glorieux qui allait vers un retour triomphal.

Elle errait entre de lourdes tristesses, cette pensée. René la ramenait en arrière, sur la terre d'Afrique qui portait une fois de plus la signature héroïque du pays de France, mais aussi tant de pauvres petites croix qu'il avait dû abandonner, là-bas, dans ces lointains infinis et qui allaient tomber en poussière peu à peu, très vite...

Puis il songea que, dans quelques jours, Saint-Louis apparaîtrait au loin, en une bande bleuâtre émergeant des sables roux et que se préciseraient peu à peu les alignements des cubes blancs brûlés de soleil de la vieille cité; puis... l'Océan..., l'Europe..., la France, et il ne retrouverait plus le cher regard de tendresse qui l'accueillait autrefois au seuil de la vieille maison où il entrait si gai, avec ce mot délicieux sur une bouche d'homme : maman!

Enfin, faudrait-il recommencer l'autre combat, puisqu'en son coeur rayonnait invinciblement l'exquise image qui avait cheminé près de lui, dans l'agitation et les bruits du campement aux réveils gais et vivifiants, comme en la grande détresse des soirs tombant sur la terre étrange et hostile, dans le silence des nuits et des forêts profondes, comme au milieu même des cris de mort, des fusillades, coups sourds des tambours de guerre. Un lourd soupir passa entre ses lèvres et il se dit que ces trois ans n'avaient rien effacé.

***

Avec une inexprimable émotion Suzanne suivait dans les journaux les détails enthousiastes du retour à Paris du colonel Vialane et devant son émoi, elle jugea, comme René, que leurs efforts avaient été inutiles.

Ils se trompaient. Ils le surent dans cette après-midi où la jeune femme l'attendait, palpitante, comptant les minutes. La veille, elle avait reçu un mot de lui, expliquant qu'il s'était informé de son adresse auprès de Lazarette et annonçant sa visite pour le lendemain.

Quand elle le vit sur le seuil du petit salon, s'avançant, les mains tendues, si ému qu'il ne pouvait trouver un mot et que, sans parler, elle fit un pas vers lui, ils apprirent l'un et l'autre que les renoncements généreux comme les sacrifices maternels ne sont point vains.

Ils se regardèrent, noblement, et dans leurs âmes fières, apparut une aube de sérénité. Une seconde de silence s'écoula; mais, de la main, Suzanne désigna à René les photographies des deux mères, sur sa table de travail, entre des roses,

l'une avec son beau sourire paisible, l'autre au front douloureux.

René prit les deux petits cadres et contempla longuement les chers visages; enfin avec des gestes doux de piété délicate, il replaça les photographies près des fleurs, puis il releva les yeux sur la jeune fille, disant à mi-voix:

—Nous avons plus que leurs images, leurs âmes sont là...

Suzanne inclina la tête en signe d'asquiescement et une fois encore, ils restèrent silencieux, comme si les ombres invisibles avaient murmuré des mots graves qu'il fallait bien entendre.

Ils eurent l'impression profonde qu'elles étaient près d'eux, évoquant le passé d'honneur, rappelant leurs souffrances, versant sur leurs enfants une paix très haute. Suzanne était assise dans un grand fauteuil de velours grenat qui avait été le siège habituel de madame de la Rochetercy et il parut à René qu'une ligne idéale, infranchissable, s'étendait autour de la jeune femme, des plis traînants de la longue robe de deuil à l'auréole d'or autour du joli visage aminci qui se détachait, délicat, sur le fond sombre du fauteuil— tandis que Suzanne voyait en lui le fils de la sainte, le chrétien de race austère, en même temps qu'elle trouvait quelque chose de touchant dans l'intense mélancolie qui émanait de la personne de René, son amaigrissement visible, ses tempes grisonnantes.

Avidement, il interrogea la jeune femme sur les derniers jours de madame Vialane, mais quand il joignit les mains en un geste de suprême gratitude, disant: "Comment vous remercier" et que Suzanne répondit sincèrement: "Ce fut pour moi un douloureux, mais si réel bonheur!" il comprit qu'elle disait vrai et ne tenta plus d'exprimer sa reconnaissance.

Vient le récit poignant de la fin de vie torturée de madame de la Rochetercy. Avec quels sanglots désespérés la pauvre enfant redisait ces maux qui n'avaient eu sur terre nulle consolation! Navré, René écoutait en silence, mais quelle flamme indignée s'alluma dans son regard lorsque Suzanne termina sa douloureuse confidence par le récit du rapt honteux de la chère maison...

—Et votre vie... Suzanne, interrogea-t-il ensuite. Je suis un vieil ami, je vous en prie... Permettez-moi de vous protéger, de vous aider... Puis-je vous demander ce que vous allez faire?

—Je ne le sais au juste: mais je vous promets de recourir à vous devant telle difficulté que je ne pourrai surmonter seule!

—Merci! et d'une voix étouffée, il ajouta:

—Ce m'est le plus cruel des supplices de penser que... que vous pourriez souffrir des soucis de la vie...

—N'ayez aucune inquiétude, assura-t-elle, tandis qu'un peu de rose montait à ses joues.

Il soupira sans oser insister, et se leva.

—Vous me permettez, n'est-ce pas, de venir vous revoir?

—Certainement, j'en serai très heureuse.

Encore une fois, ils restèrent silencieux, debout tous deux, gênés, lui n'osant mieux préciser ses désirs, elle les devinant.

Tout d'un coup, elle joignit les mains par un de ces gestes jeunes et purs qui lui donnaient tant de charme, et levant sur lui son beau regard loyal, elle dit simplement:

—Mon ami, je ne puis..., quel qu'en soit mon désir, désir que je vous avoue sans réticence d'aucune sorte, je ne puis vous mettre dans l'intimité de ma vie. Je ne le dois pas.

Il protesta!

—Oh! Suzanne, que pouvez-vous craindre?

—Rien, de votre honneur que je sais si parfait! Venez, oh! oui, venez, mais pas aussi souvent que vous le voudriez et que je voudrais moi-même... Venez..., comme un ami quelconque, sans entrer dans les détails de mon existence... Enfin, aidez-moi, je vous en prie, par une discrétion que je vous demande instamment, aidez-moi à vous revoir toujours avec une joie sans mélange.

—Qu'il soit fait comme vous le désirez, murmura-t-il, mais...

—Mais?

—Mais, la vie est longue, Suzanne! Elle sera longue et désolée... ainsi séparés!...

—Mon ami, j'ai gardé dans les plus sacrés de mes souvenirs, une définition de la vie que notre mère donnait à son fils dans les plus douloureux de nos jours, à Bordeaux. Si épuisée qu'elle fût déjà, elle se mit debout devant lui, et, le bras tendu, le regard droit, elle lui dit fermement: "Il n'y a pas deux façons de comprendre la vie, il n'y en a qu'une: faire son devoir, et ne me dis pas qu'on ne le connaît pas, il est clairement écrit devant soi" quel est notre devoir, mon ami?

—Je sais Suzanne... mais mon coeur gémit...

—Comme le mien, dit-elle, en un souffle.

Elle reprit vite:

—Si longue et si douloureuse que soit cette route, qu'elle soit claire et belle, cher ami.

—Elle le sera, dit-il gravement.

Et il se retira.

Pendant que Suzanne gardait en son coeur les minutes inoubliables qu'elle venait de vivre, René descendait pensivement vers la Seine. Il revoyait, ému, l'âme très tendre et très haute qui avait palpité sur les lèvres de la jeune femme quand elle avait demandé, confiante, à celui qu'elle aimait, de l'aide pour son devoir... Et de son coeur à lui, ce coeur droit, très fier, qui savait porter le poids, lourd parfois, des responsabilités et se détourner des fleurs mauvaises des lâchetés, de ce coeur monta une action de grâces.

Quand il avait vaincu là-bas, en ces combats qu'il menait avec une décision et une promptitude qui lui étaient particulières, il savait bien, lui, qu'il y avait toujours les envers lamentables de la victoire: les morts!... et souvent, celui qu'on aimait le plus, l'ami, le compagnon de quinze ans de route... les jeunes! ceux qui avaient fait de nobles rêves passionnés, soudain finis là... et tous ces simples... les obscurs dévoués, dont nul jamais ne parlerait plus... et pis que cela, les hontes des détresses morales! les déchets humains, les coeurs bas, ceux qui ont les déroutes et ceux qui trompent, ceux qui ne veulent pas du devoir, et ceux qu'il faut ramener par le dur collier de l'autorité comme on ramène un chien à sa tâche. Lui, le chef, il connaissait ces rancoeurs qui suivent tout combat, même heureux; mais ici, en cette bataille, livrée contre la joie entre la faiblesse et la douleur, rien de tel n'avait surgi dans l'issue de beauté grave qu'ils venaient d'entrevoir. Seule,

la douleur restait devant la joie vaincue et la faiblesse éloignée; mais la douleur est sûre compagne si on lui fait bon accueil, pensa-t-il, et, se redisant le vieux mot: "Tout être est fait comme sa douleur" il revit la figure de grâce et de charme si touchante en sa mélancolie résignée. Oui, elle était comme sa douleur, toute de fierté et de tendresse, et il souhaitait qu'elle eût vu en lui cette douleur devenue une force dévouée. Il l'espéra, et, une fois encore, il rendit grâce pour la victoire ou l'idéal l'avait emportée sur le réel.

Instinctivement, il leva les yeux. Il était arrivé devant Notre-Dame. La masse splendide se dressait dans le jour tombant, si belle, vivant témoignage de ce même triomphe de l'âme sur la matière. Les pierres étaient des mots, des mots de foi et d'espérance, des signatures d'efforts. Un merveilleux poème chantait de la base au faîte des vieilles tours, celui qu'avaient inscrit là, les coeurs anciens, établis très haut, en ces régions où seules peuvent atteindre les âmes, pendant que les mains traduisaient leur pensée.

Longuement, il demeura immobile, comme relié étroitement au passé qu'il sentait vivre ici. Il savait que le temps n'est rien pour les choses profondes; les vaillances, les fiertés, les immolations généreuses avaient franchi jadis le porche magnifique, portées en des coeurs de femmes, doux et chastes comme celui de Suzanne, et en de pauvres coeurs d'hommes comme le sien?... Le temps avait pris tous ces siècles, toutes ces années; les coeurs tourmentés s'étaient apaisés, puis transformés en quelques grains de poussière, mais la lutte éternelle continuait avec les mêmes faiblesses et les mêmes forces, les mêmes surprises, les mêmes défaites et les mêms victoires.

Une fois encore, ses yeux parcoururent la splendeur de la vieille basilique et il eut l'impression d'un revoir d'ami où s'échangent des confidences.

Il s'éloigna lentement, cherchant à apercevoir la flèche de la Sainte-Chapelle. La voilà! dressée, fine, aérienne, comme dédaigneuse de toute matérialité. Encore une fois il s'arrêta pour contempler la merveille presque irréelle plantée là comme un jalon de l'humanité chercheuse sur les routes de l'invisible.

Toujours, il avait aimé ce coin de Paris, et un léger sourire vint à ses lèvres au souvenir des jours lointains de collège où, rhétoriciens et philosophes, ils y étaient venus, lui et Guébrard qu'il entraînait. Avec quel attachement pour le vieux passé héroïque, quelle foi en l'avenir, il avait parlé là, débordant de verve juvénile, accoudés tous deux à ce même parapet, lui voulant si haut et si bien qu'infailliblement Jacques concluait en haussant les épaules:

—Vieux croisé, va! Biau sire Loys lui-même!

"Ah! la noble figure, en vérité, se dit-il, que celle du grand croisé mourant là-bas, sur la terre d'Afrique pour une idée, un rêve, mais une idée et un rêve symbolisés par la flèche montante, acclamés en magnificences par Notre-Dame et pour lesquels lui, le chevalier, avait trouvé si simple de mourir!"

Soudain, René secoua les épaules à son tour... "Rien appris, rien oublié", murmura-t-il devant le souffle évocateur d'ardeurs généreuses qui passait en son coeur d'homme, lassé pourtant, comme autrefois en son coeur d'adolescent enthousiaste.

Il se remit en marche. La nuit était tombée. Au delà du pont brillaient mille feux, autour de lui éclataient tous les bruits. Il repartit vers la vie, vers le monde, vers les heurts et les agitations, mais tous les tumultes humains venaient expirer devant un front de jeune femme, sérieux et pur, qu'il pouvait regarder en vainqueur, sans remords.

La semaine suivante, il se présentait de nouveau chez Suzanne, qui l'accueillit avec sa grâce douce, un rayon heureux dans le regard, et ils surent, une seconde fois que les graves douleurs sont purifiantes et que la dignité sereine est le fruit des efforts sincères.

—Je pars ce soir pour le Belgarric, disait René en se retirant. J'y passerai une huitaine, et peut-être reviendrais-je avec le docteur Ravencq car c'est à peu près l'époque de son voyage annuel à Paris.

—Je serai bien heureuse de le voir, assura Suzanne, tandis que René prenait congé avec ce même tendre respect qui paraissait si doux à l'âme ballottée de la pauvre enfant.

Peu après, on sonnait à sa porte. Elle alla ouvrir distraitement. Guy était sur le seuil. Toute tremblante, Suzanne demeurait immobile, mais son mari, sans mot dire, passa devant elle et alla s'asseoir dans le salon.

La jeune femme le suivit et bientôt demanda doucement:

—Qu'y a-t-il, Guy?

Une voix mauvaise déclara froidement:

—Je suis fort étonné que tu ne le comprennes pas!

Et dans une ironie outrageante, il continua:

—...L'épouse vertueuse qui m'a si souvent parlé de mes devoirs a-t-elle donc oublié que la place d'un mari est chez sa femme?

Avec effort, Suzanne répondit:

—Est-ce moi qui ai quitté ton foyer, ou toi qui m'as abandonnée.

Guy poursuivit cyniquement:

—Je suis ici chez moi, ne l'oublie pas, Suzanne.

La jeune femme pâlissait de minute en minute. Ses yeux parcouraient avec effroi la physionomie de son mari, et elle découvrait, au delà du viveur hypocrite, un être dangereux. Une angoisse l'étreignit.

Guy s'était levé, il avait allumé une cigarette et se promenait à pas lents dans la pièce visiblement obsédé d'une idée.

Il s'arrêta tout à coup devant sa femme et dit âprement:

—J'ai l'intention de reprendre la vie commune.

Un voile passa devant les yeux de Suzanne. Elle se sentit défaillir. Oh! Dieu, les hontes, la boue allaient donc l'envahir encore. Elle voulut parler, mais aucun son ne put sortir de sa gorge contractée. Guy avait repris sa marche agitée:

—...Et je te pardonnerai, Suzanne, tout ce que tu as fait contre moi... Car, en somme, toi seule es la cause de tous mes malheurs, tu le sais bien! Tu m'as séparé de ma mère, tu m'as fait quitter l'armée...

Suzanne recula d'un pas et le regarda avec terreur. Etait-ce un dément qu'elle avait devant elle? Mais, fort posément, il continuait:

—Je te déclare que je suis fatigué de tout ceci. Il faut que justice me soit rendue, enfin...

En un éclair, dans son cerveau bourdonnant d'anxiété, Suzanne entendit ces mots qui lui avaient été dits par un vieux magistrat, ami de son grand-père ; "Tu en as trop fait pour ton mari! Seules, les grandes âmes savent supporter les bienfaits. Tu t'es créé un ennemi!"

Et c'était bien un ennemi qu'elle avait devant elle.

Guy avait saisi sur la table la photographie de Madame de la Rochetercy et disait avec dignité:

—Il est inadmissible que je ne possède point encore cette photographie de ma mère faite à mon insu.

Quelque chose d'innommable passa dans le coeur de Suzanne. A voix étouffée, elle supplia:

—Guy, laisse-moi le portrait de maman.

Il haussa les épaules, reposa le cadre et, soudain, il interrogea:

—Peux-tu me faire trouver trente mille francs d'ici demain midi?

Suzanne respira, ce n'était donc que cela, heureusement! Et pendant qu'elle replaçait la chère image sous les gerbes fleuries, elle sentit ses forces revenir et répondit à mi-voix:

—Tu sais bien que c'est impossible.

Une exclamation de rage passa entre les lèvres de Guy, dont les yeux devinrent sombres.

—Ce serait parfaitement possible, et ce serait le moindre de tes devoirs de m'aider.

Suzanne répéta avec lassitude:

—Je t'en prie, Guy!...

Il s'approcha d'elle, et, agressif, la voix sifflante, il insista violemment:

—Je suis persuadé que Madame de Follays, Guébrard, Vialane seraient heureux de t'être agréables, Vialane, surtout, en invoquant auprès de lui l'amitié de nos deux mères.

Il s'était assis à la table de la jeune femme et, prenant une feuille de papier:

—Tu vas donc lui écrire un mot que je lui enverrai en télégramme tout à l'heure.

—Non, dit-elle courageusement, le regardant en face.

Soudain... elle n'eût que le temps de faire un bond de côté, Guy s'était levé avec un geste brutal, puis il disparut, murmurant entre ses dents une menace furieuse...

La jeune femme s'affaissa dans un fauteuil et, encore tremblante, elle essaya de prévoir avec lucidité ce que serait sa vie désormais, si Guy renouvelait de telles tentatives et de tels gestes... le premier de ce genre; mais tout autre sentiment s'effaçait en elle devant l'inexprimable désolation que le fils d'une telle mère eût pu, de faiblesse en afiblesse, aboutir à une pareille déchéance.

***

La semaine suivante, accoté au fond de son fiacre, la physionomie rageuse, le col de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles, bien que la température fût parfaitement supportable, le docteur Ravencq maugréait contre les distances à parcourir à Paris pour visiter ses amis et, quand la voiture s'engagea dans la rue d'Ulm!

—Enfin! murmura-t-il.

Et bientôt, il apparaissait au seuil de l'appartement de Suzanne.

Avec un léger cri d'émotion, elle sauta au cou du vieillard, et éclata en sanglots:

—Allons! allons! qu'est-ce que c'est que ces nerfs malades?

Et, sans autres façons, il entraînait la jeune femme vers la fenêtre et promenait son regard incisif sur le joli visage ému, levé vers lui:

—Ce n'est pas fameux, grogna l'excellent homme en s'asseyant. Paris vous anémie, la solitude et le chagrin, font le reste... Que pourrions-nous inventer, ptite fille, pour nous tirer de là?

Suzanne leva les bras en un geste évasif:

—Je ne vois rien, cher docteur.

—Si, du moins, René restait à Paris, je serais, heureux de le savoir ici pour vous protéger et vous distraire.

Une déconvenue poignante serra le coeur de Suzanne: timidement, elle demanda:

—Il quitte donc Paris?

—Ce n'est pas sûr. J'étais chez lui ce matin. Il causait avec un de ses camarades, le capitaine de Guébrard, lequel, entre parenthèse, ne fera pas de vieux os.

—Je le connais. Est-il sérieusement malade?

—Fini! à bref délai! René disait donc, entre autres complications de métier, qui ne sont pas mon fait et que je vous répèterais mal, qu'il était décidé à se faire détacher à Paris, au ministère, mais cette décision n'avait pas l'air de le satisfaire pleinement, m'a-t-il paru, je ne sais pourquoi. Je souhaite vivement pour vous, ma pauvre petite, qu'elle soit définitive. Je serais tranquille à votre sujet, vous sachant un ami sûr comme lui au milieu de cette fourmillière indifférente qu'est Paris.

Il se leva:

—Au revoir, mon enfant. La vie est laide et difficile. Je sais qu'elle vous a cruellement atteinte. Si elle vous parait un jour trop pénible ici, prenez le train et venez tout droit au Castelvieil où, depuis votre humble serviteur ici présent, jusqu'à Lambry, Faraud, le Poulit et Catinou, tout le monde sera heureux de vous recevoir.

—Merci mille fois, cher docteur, disait Suzanne affectueusement, tandis que ses souvenirs évoquaient Castelvieil, la jolie maison aveyronnaise, connue de tous les pauvres et malades du pays, la cour claire et gaie où le docteur se mettait en selle sur le Poulit, le beau cheval gris autour duquel aboyaient les grands épagneuls, Lambry et Faraud et, sur le haut du perron, Catinou, la vieille servante du docteur, toujours revêche et toujours occupée, comme son maître, d'une charité à accomplir.

—Voilà qui est conclu, n'est-ce pas, redit le vieillard en plantant un bon baiser sur les joues délicates que lui offrait affectueusement la jeune femme. Au revoir, ma petite enfant.

—Au revoir, cher docteur, au revoir, répétait Suzanne penchée sur la rampe de l'escalier.

Puis elle rentra pensivement, essayant de deviner quelle était l'autre pensée de René à côté de sa décision de rester à Paris, décision qu'il avait adoptée entre toutes, elle en était certaine, pour demeurer près d'elle.

Ah! quelle joie de revivre délicieusement hors de cet isolement mortel et quelle sécurité de se

reposer dans cette noble et si sûre protection. Il serait là, attentif et dévoué, et quand il saurait, oh! quand il saurait ce que Guy avait encore osé!...

Tout à coup, son coeur sombra... Hélas! cela ne se pouvait. Elle ne devait point lui révéler les nouvelles difficultés de son existence. Elle ne devait pas, surtout, implorer cet appui qu'il lui eût donné avec ivresse. Il fallait n'être rien dans sa vie!

Avec un soupir, elle se leva et rédigea un pneumatique qu'elle envoya aussitôt:

"Cher colonel, pourriez-vous me donner un instant aujourd'hui même?"

Quelques heures plus tard, René entrait chez elle.

—Qu'est-ce? s'enquit-il vivement.

—Puis-je vous demander ce que vous avez arrêté au sujet de votre future résidence?

—Certes, et c'est très simple! Je vais me faire détacher au ministère.

La jeune femme, joignant les mains, interrogea!

—Mon ami, si je n'étais pas là, que feriez-vous?

René tressaillit, puis resta visiblement hésitant:

—Je vous en prie, répéta-t-elle instamment. Je vous en prie, dites-moi la vérité.

Il hésita encore, enfin, avec une fatigue dans la voix et le regard:

—Il m'est proposé au choix le commandement d'une brigade à Bourges ou d'une autre dans le Sud-Oranais. D'autre part, je n'ai qu'un mot à dire pour être attaché au ministère. Or, vous devinez que c'est à cela que je me suis arrêté, afin de ne plus m'éloigner de vous.

—Je vous remercie, mais si je n'étais pas là, mon ami, que feriez-vous, répéta-t-elle.

Encore une fois, il hésita; mais ils étaient parvenus à cette intensité de respect réciproque qui élogne irrévocablement toute tentative de déloyauté, et il dut répondre avec effort:

—J'irais là-bas. Le poste n'est point enviable. Ni dangers, ni honneurs, juste ce qu'il faut pour un embusqué de vingt ans!

—Oh! "embusqué?" vous!

Il sourit faiblement en haussant les épaules.

Cependant, telle est sûrement l'opinion d'un grand nombre de mes camarades, ce qui m'importe peu, au surplus; mais j'avais l'intention de rentrer dans les rangs simplement, à la suite, sans mouvement de faveur. Ces deux postes étant vacants, cela était parfait, et je pourrais aller à Bourges; mais, en acceptant le Sud Oranais, je ferais l'affaire d'un pauvre diable de colonel qui passe brigadier juste à la limite d'âge, et dont la santé assez chancelante s'acccommoderait mal du climat d'Afrique. Seulement, je ne peux admettre la pensée de vous quitter encore. Ma décision est prise, je reste à Paris.

—Non, il faut que votre vie et la mienne évoluent dans leurs obligations respectives, sans que nous soyons détournés par nos mutuels désirs d'affectueux revoirs. Nous nous devons cela à nous-mêmes, mon ami.

—Mais, ce départ n'est pas une obligation ! s'écria-t-il.

—Pour vous, tel que je vous connais, c'en est une. Donner un exemple de discipline en rentrant dans les rangs, comme vous le dites et sauver un malade d'un poste désavantageux sont deux motifs assez graves pour ne pas vous permettre d'hésiter. Partez, mon ami.

Il protesta!

—Mais vous, Suzanne, si isolée ici!

Elle eut un geste de lassitude résignée.

—J'ai déjà tant souffert que rien ne peut plus m'atteindre, me semble-t-il, et ne sais-je pas quel ami dévoué j'aurai là-bas, mais seulement pour quelques mois.

—Je vous remercie, répondit-elle, avec la plus entière sincérité, car je veux que mon amitié ne vous soit jamais qu'une aide fortifiante, et non un dissolvant amoindrissant votre vie. Voulez-vous me faire la promesse de l'envisagrer toujours ainsi?

—Je vous en donne l'assurance, dit-il avec un respect infini.

Puis, il baisa les mains tendues vers lui et se retira.

Deux fois encore, il revint s'asseoir dans le petit salon, qui lui paraissait touchant et sacré à l'égal d'un sanctuaire, avec l'image de leurs saintes et le clair regard confiant, levé sur lui, puis une troisième fois, en hâte, au matin de son départ.

Ce jour-là, il dit, nerveux, inquiet:

—Ah! Suzanne, qu'ai-je fait? Je m'en veux ! Je vous en veux! Vous laisser ainsi sans nul appui. C'est mal, c'est un abandon sans excuse!

—Non! Non, assurait-elle avec ferveur. C'est bien, croyez-le. C'est le devoir.

Avec un geste de regret douloureux, il franchit le seuil de l'appartement, demeura immobile une minute sur la première marche de l'escalier, enfin descendit lentement.

L'automobile ronfla une seconde dans la rue, puis tout fut fini. Suzanne referma la porte et le coup sourd du battant vint, lui sembla-t-il, frapper sur son coeur.

Elle rentra dans le salon et regarda autour d'elle, un peu égarée. Plus rien..., rien que les chères photographies, sa robe noire et le fauteuil vide de René.

.. ..

Le lendemain, debout contre sa fenêtre, elle regardait le brouillard descendre sur les jardins, de l'autre côté de la rue. "C'est l'hiver, pensait-elle, le long et brumeux hiver parisien".... Et tout en elle lui parut long et brumeux de même. Une soeur de Saint-Vincent de Paul passa dans la rue. La jeune femme la suivit de l'oeil avec avidité, à l'idée des oeuvres charitables qui, seules, eussent orienté son existence décolorée vers un but consolateur, mais cela même lui était interdit, puisque, avec le poignant regret de s'occuper d'elle-même, au contraire de toute sa vie consacrée aux siens, elle avait dû chercher une occupation lucrative. Fatiguée de mille vaines démarches, elle s'était arrêtée au travail peu rétribué de confectionner des tapisseries.

René avait essayé plusieurs fois encore, avec d'intenses supplications et les plus exquises délicatesses, de la soustraire à cette existence faite de privations et d'ingrat labeur, mais Suzanne avait témoigné d'une telle contrariété qu'il avait dû renoncer désormais à toute tentative de ce genre.

A ce moment, elle se détournait de la fenêtre pour aller chercher son métier; lentement, elle

l'installa, sans intérêt, avec une sorte d'écœurement.

L'humidité se faisait pénétrante ; les vitres s'embuaient toujours plus derrière une sorte d'ouate grise qui s'épaississait d'instant en instant. Un coup de sonnette la fit tressaillir. On lui remit une lettre de Saint-Myr et d'une écriture inconnue. Avec appréhension, elle rompit l'enveloppe et regarda la signature: Pascale Garrigou! Oh! la vieille Pascalette, l'ancienne lingère de madame de la Rochetercy, si humble, effacée, discrète, qu'est-ce donc qui pouvait l'amener à lui écrire?

"Madame Suzanne, disait la pauvre lettre naïve, il y a de grands péchés dans votre maison. Du mauvais monde qui est avec M. Guy, y boit, crie, chante, danse, que c'est une pitié; je pense que si vous le savez, vous les feriez partir. Je suis allé parler à Lazarette pour lui dire de vous faire une lettre pour ça, mais elle ne veut pas, même qu'elle m'a bien priée de ne rien vous dire, mais moi je pense qu'il faut tirer le péché de dans votre maison. Alors je vous mande ce mot d'écrit que c'est ma petite nièce Marthe-Marie qui le fait parce que vous savez que je ne sais pas écrire et aussi qu'elle a demandé votre adresse aux soeurs, sans faire semblant de rien.

M. Guy m'est venu chercher pour aller travailler chez vous autres. Je ne savais rien, j'y suis allé, mais quand j'ai vu tout ça si laid je m'en suis repartie sans rien plus entendre quand même on me donnait beaucoup de l'argent. Je vous salue bien humblement, madame Suzanne".

"Pascale Garrigou."

Suzanne lisait, relisait..., livide, les yeux agrandis d'horreur... Hélas! ne savait-elle pas cependant que cela arriverait infailliblement? oui, mais maintenant, elle savait que "cela" était... Inconsciemment, elle parcourait sa chambre, se tordant les mains. René! oh! René! lui peut-être, lui si bon, si fort, ferait quelque chose ? mais non, voyons, c'est folie, que peut-il?

Pascalette dans son âme de simple, avait vite fait de conclure: "Madame Suzanne va faire cesser le scandale!..." Oh! les reptiles immondes, bavant là-haut sur les choses saintes!... Tout à coup, elle regarda, effrayée, autour d'elle... Elle avait cru les sentir grouiller à ses pieds, se lever vers elle, sifflant...

"J'y vais, dit-elle tout haut. J'y vais! Je ferai je ne sais quoi, mais il faudra, oui, il faudra qu'ils s'en aillent... Allons! je divague! Je sais bien que je ne peux rien!

Elle s'abattit dans un fauteuil. Combien de temps demeura-t-elle, ainsi prostrée? Elle ne le sut pas... Elle se releva enfin, la tête lourde, une torpeur pesant sur tous ses membres. La nuit tombait; au dehors des points brillants venaient piquer le brouillard. Suzanne alluma sa lampe distraitement, puis elle s'assit, les sourcils froncés, l'esprit tendu. Qu'avait-elle donc à faire de si pressant?

Ah! oui, partir! partir bien vite! Elle se releva, ne sachant plus au juste comment débuter dans ses préparatifs. Elle ne s'aperçut pas qu'elle grelottait de fièvre. Ses dents claquaient légèrement et ses mains tremblantes eurent de la peine à prendre ses vêtements de sortie. Elle dut s'arrêter à plusieurs reprises pendant cette courte toilette, elle s'asseyait, haletante, puis elle se relevait, tenaillée par l'obsession. "Maman! grand-père! je viens, je viens! répétait-elle sans trêve.

Cependant, une pensée lucide traversa son cerveau:

Elle glissa sous enveloppe la lettre de Pascalette, ajoutant quelques mots au revers: "René, ils m'appellent là-bas, grand-père et maman, je vais les défendre".

Au moment de mettre l'adresse, la fatigue douloureuse qui la courbait, anéantie, devant son petit bureau, fut si intense qu'elle ne parvenait point à trouver exactement les mots nécessaires: Paris, Oran, le Belgarric, tout cela dansait une sarabande effrénée dans son cerveau. Par un effort de volonté, elle se souvint: René était au Belgarric pour une huitaine avant son embarquement. Péniblement, elle libella l'adresse, timbra sa lettre et se leva. Encore une fois, elle resta debout, hésitante, sachant pourtant qu'elle avait des choses graves à accomplir... Ah! oui! partir!... Elle vida dans son porte-monnaie le contenu de son petit tiroir à argent, éteignit sa lampe et sortit.

Au dehors, un brouillard opaque voilait toutes choses. De faibles lueurs apparaissaient dans ce gris, ce blanc, ce quelque chose d'irréel, où l'on était perdu comme en un rêve! Plus de bruit! Ni voitures, ni tramways. On avait l'impression de vivre en un monde inconnu où tout sens des réalités était aboli.

Très lasse, Suzanne se mouvait dans cette mer de vapeurs, de plus en plus emportée en des visions indistinctes. Elle dépassa plusieurs rues sans s'apercevoir qu'elle s'égarait. Jardins, palais, boulevards, tout était confondu, envahi, nivelé dans les brumes. Et cela accentuait encore l'autre brume, celle de l'exaltation fiévreuse derrière le front douloureux. Elle erra ainsi toute la soirée. A bout de forces, elle parvint enfin à la gare. D'un suprême effort, elle jeta à la boîte sa lettre à René, prit son billet, allant, venant, avec des pas de somnambule; elle se fit indiquer le train du Midi, monta dans un wagon encore vide et s'affaissa dans un angle aussitôt endormie. A l'aube seulement elle s'éveilla et regarda autour d'elle, essayant avec une peine infinie de reconstituer les événements qui s'étaient passés depuis la veille; mais elle éprouvait une telle lassitude que les détails lui échappaient. Elle savait seulement qu'elle rentrait à Saint-Myr, et il était si naturel d'y revoir ceux qu'elle y avait aimés que, dans une sorte de torpeur, elle n'avait que le désir intense de s'y retrouver.

Quand elle descendit à la gare provençale, le ciel était gris et brumeux, presque à l'égal du ciel parisien. Elle demanda la petite victoria habituelle qui s'engagea bientôt sur la route connue. Un léger grésil se mit à tomber, et lorsque sur les hauteurs, la nuit vint, que la neige se fit plus dense, que les rafales vinrent en sifflant ébranler le léger véhicule, la hantise se fit plus prenante..., et, sans autre pensée que celle d'arriver vite, vite, la jeune femme, affaissée au fond de la voiture, murmurait, épuisée : "Maman, grand-père, je viens! je viens!" Et, dans les gémissements du vent, les grands bruits de bour-

rasques ou les accalmies subites, elle entendait, à travers la nuit profonde, les appels des âmes en détresse, là-haut, dans leur maison profanée...

Vers minuit, la voiture toucha aux premières maisons du village, Suzanne fit aussitôt arrêter, et descendit avec difficulté, tant sa faiblesse était grande. Pendant que le conducteur se dirigeait vers une auberge, la jeune femme prit l'un des raidillons qui abrégeaient la distance, toujours poussée par l'idée unique de se hâter.

Dans le village, tout était clos et silencieux. Chacun avait soigneusement refermé portes et volets contre le froid et la bise. Elle arriva sur la petite place sur laquelle s'élevait la maison, son regard parcourut la façade où brillaient toutes les fenêtres. Des rires bruyants, des exclamations de joueurs, des glapissements de phonographe frappèrent son oreille, mais elle ne les entendait point. Sa main chercha sur la porte la grosse clef ancienne qu'elle connaissait si bien. La clef était à l'intérieur. Alors ses doigts remontèrent dans la direction du marteau en demi-cercle, avec sa tête antique, un anneau aux lèvres. Elle le souleva et il retomba bruyamment. Des cris étonnés éclatèrent à l'intérieur. Tous les hôtes de la maison bondirent dans le vestibule. La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et, sur le seuil, Suzanne apparut, blanche comme un lys dans ses voiles noirs, ses cheveux lumineux nimbant d'une claire auréole le visage où les grands yeux bleus un peu égarés regardaient au loin, par dessus les êtres de boue qui la contemplaient, stupéfaits.

"Maman! grand-père, dit-elle à mi-voix, et elle fit un pas en avant".

En un éclair, une femme s'élança sur elle, avec des invectives de rage et la rejeta au dehors. Elle s'affaissa dans la neige pendant qu'on refermait la porte violemment; mais un groupe accourait du bas du village. La nouvelle de l'arrivée de Suzanne avait couru en traînée de poudre, et Lazarette s'était élancée vers le vieux quartier, suivie de quelques fidèles.

Quel cri désespéré lorsqu'elle aperçut la jeune femme évanouie.

—Ils me l'ont tuée, sanglotait Lazarette. Ma petite Sainte Vierge, ma Suzy, lève-toi, c'est moi, Lazarette!...

Transportée dans le grand lit aux clairs rideaux de la chambre de Lazarette, Suzanne revint peu à peu de sa longue syncope, mais un demi-délire l'agitait et, tout en reconnaissant ses humbles amies, elle répondait sans cesse aux appels des voix chéries qu'elle croyait entendre ou poussait un cri d'horreur en se débattant contre une bête immonde qui s'était dressée devant elle.

Pendant qu'on s'ingéniait à soigner la malade, M. de la Rochetercy et ses convives, effrayés des suites que pouvait avoir l'événement, descendaient au garage de leur automobile pour quitter Saint-Myr aussitôt. Quelques jeunes paysans, debout à l'entrée, regardaient sans mot dire. Guy alla à eux, aimablement, la main tendue:

—Mes amis, si vous connaissiez la vérité, vous sauriez que j'ai été toute ma vie la victime de ma famille, et en particulier de ma femme.

Puis il alla vers la voiture où s'entassaient bruyamment les voyageurs. Au moment du départ, une violente discussion éclata. Guy essayait de saisir le volant dont s'était emparé un de ses amis. Enfin, au bruit des éclats de voix, la voiture démarra, virant au hasard, de droite et de gauche, puis s'enfonça à folle allure dans la nuit.

Quelques instants plus tard, des cris retentissaient autour de la maison de Lazarette:

—Au feu! au feu! Il y a le feu là-haut, à la maison de Madame!

Lazarette courut à la fenêtre. D'épaisses volutes de fumée, traversées d'étincelles, tourbillonnaient dans la nuit. L'une des partantes s'était vengée. Avant de disparaître, elle avait allumé l'incendie. Rapidement, tout le village fut sur pied pour organiser les secours; bientôt on parvint à se rendre maître du feu, et quand l'aube pâle de la journée d'hiver se leva sur les montagnes, les habtants de Saint-Myr constatèrent avec satisfaction que les dégâts étaient réparables. Seule, la vieille tour montrait ses pierres noircies dépouillées de l'opulent manteau de lierre que le feu avait dévoré complètement. Pascalette, mêlée à la foule, écoutait les propos de chacun, mais elle savait bien, elle, la simple, pourquoi la maison avait brûlé: "parce que le péché était dedans". Elle fit un grand signe de croix et reprit silencieusement l'étroite rue montante.

***

A la grande table de la salle à manger du Belgarric, René et le docteur Ravencq causaient mélancoliquement. Le vieux docteur songeait aux amis qu'il avait vu disparaître, un à un, de cette demeure hospitalière, et René pensait avec un poignant chagrin à celle qui manquait, là, en face de lui, la mère au regard tendre, au calme sourire, et sa pensée évoquait auprès d'elle, l'exquis tête blonde de la pauvre enfant, si isolée là-haut, dans le désert parisien.

A ce moment, on apportait le courrier du soir et, en reconnaissant sur l'une des lettres l'écriture de Suzanne, René rompit vivement l'enveloppe. Il lisait, ayant peine à comprendre. Tout à coup, il se mit debout en poussant une exclamation d'effroi.

—Qu'as-tu? demanda le docteur.

—J'ai... j'ai..., mais elle était inconsciente, affolée! Comment! Elle est partie... là-bas... Ah! pourquoi l'ai-je quittée!

Après lecture de la lettre de Pascalette et des quelques mots par lesquels Suzanne annonçait si étrangement son départ pour Saint-Myr, le docteur se leva à son tour.

—Que vas-tu faire? interrogea-t-il.

—Courir la rejoindre, disait René fébrilement, faisant appeler en toute hâte son chauffeur.

—Attends-moi, grogna le vieux médecin d'un air furieux. Une telle randonnée m'épouvante, mais l'idée que cette enfant est peut-être malade, là-bas, me donne de l'inquiétude.

Il tira son carnet d'ordonnance, écrivit en hâte à un de ses confrères pour assurer en son absence le service de ses malades, puis, toujours de méchante humeur, se hissa dans le véhicule pendant que René le remerciait chaudement.

Durant les longues heures de ce voyage anxieux, René, très ému de la bonté de son vieil ami, voulut, en une brève confidence, lui dévoiler le mystère, si cher, si douloureux...

Dès les premiers mots, le docteur haussa les épaules:

—Crois-tu m'apprendre quelque chose?

Puis ils demeurèrent silencieux, tout à leur angoisse.

Enfin, l'auto déboucha sur la petite place de Saint-Myr. René sauta à terre vivement et s'informa en hâte. Aussitôt il apprit les événements déroulés l'avant-veille et, se tournant vers le docteur qui descendait à grand'peine de voiture:

—Vous entendez, mon ami, elle est très mal, dit-il avec désespoir.

Le vieux médecin fit un geste évasif.

—Qu'en sais-tu?

Lazarette, prévenue, les rejoignit bien vite.

Le docteur écoutait ses explications sans répondre, mais devant le regard suppliant de René, il conclut:

—Ce n'est rien, probablement.

Au moment où ils montaient le petit escalier de la maison de Lazarette, le curé de Saint-Myr accourait, une lettre à la main. Un de ses confrères, le curé du Mas-Soulet, village distant de cinquante kilomètres, lui apprenait qu'un terrible accident d'automobile avait eu lieu à la descente dangereuse de la route à cet endroit. Une des voyageuses avait été tuée sur le coup, et les autres touristes grièvement blessés; l'un d'entre eux, le comte de la Rochetercy, n'avait pas survécu à ses blessures, mais, transporté au presbytère, il avait pu y recevoir, en pleine connaissance, tous les secours religieux.

Lazarette et René ne trouvèrent pas un mot, mais le vieux docteur eut un léger rire narquois:

—Entrons, dit-il brièvement.

—Mon ami, interrogea René, comment allez-vous faire?... Comment lui annoncer...

—C'est bien pénible, murmura le prêtre.

—Ah! ça, vous n'allez pas vous apitoyer, je l'espère, sur ce drôle qui a eu plus de chance dans sa mort qu'il n'en méritait! répliqua le vieillard sévèrement. Et il entra pendant que Lazarette disait, tout en larmes:

—Sa mère avait assez souffert et assez prié pour obtenir cette mort chrétienne.

—Oui, dit René, songeant à lui-même, les mères sont d'héroïques défenseurs...

Suzanne leva un regard d'intense surprise sur le visiteur qui apparaissait au seuil de sa chambre. A demi soulevée sur ses oreillers, elle regardait... regardait...

—Mais oui! c'est bien moi, assura paisiblement le docteur Ravencq, répondant à l'interrogation muette.

Il s'assit près du lit, saisit la main fiévreuse et tira sa grosse montre hors du gousset, mais Suzanne poussa une exclamation:

—Docteur! cher Docteur!...

Le vieillard sourit:

—C'est très bien de reconnaître ses amis...

Bientôt, il laissa retomber le mince poignet et commença l'auscultation de la malade. Son examen terminé, il s'assit de nouveau, et interrogea:

—Alors, c'est tout ce qu'on trouve à dire à son vieux docteur?

—Je suis si heureuse de vous voir, balbutia faiblement la jeune femme. Mais comment êtes-vous là? Comment y suis-je?

—Ah! voilà! Nous allons débrouiller tout ça.

Mais Suzanne se dressait, poussant un cri:

—La bête! Oh! la bête, docteur!

Et, les bras, étendus, une horreur dans les yeux, elle repoussait la vision. Le docteur reprit la main qui tremblait légèrement.

—Regardez-moi, dit-il avec autorité.

La jeune femme posa sur lui son regard un peu troublé.

—Ecoutez-moi... La bête est écrasée, mon enfant, jamais plus elle ne fera de mal.

Suzanne tressaillit!

—Et vous êtes libre, entendez-vous, ma petite fille, libre par la volonté de Dieu, d'aimer René.

Les yeux agrandis d'épouvante, la jeune femme interrogea avec effroi:

—Mais... Guy, alors, Guy est...

—Guy... est... mort. Et il est bien qu'il en soit ainsi, dit solennellement le médecin, appuyant sur chaque syllabe.

—Oh! mon Dieu! Comment est-il mort, demanda-t-elle avec anxiété.

—Il est mort mieux qu'on ne pouvait l'espérer, avec tous les secours religieux et matériels. Et, maintenant, dormez, petite fille.

Sous le regard impérieux du docteur, la jeune femme s'agita un instant, balbutia quelques mots, battit des paupières et s'endormit enfin profondément.

Au bout d'un instant, le docteur se leva sans bruit et alla retrouver Lazarette et René.

—C'est fait, annonça-t-il.

—Comment va-t-elle? s'enquit René anxieusement.

—Bien. Elle dort... A son réveil, je lui annoncerai ta présence. Demain, tu apparaîtras, et moi, je partirai; mais tu feras bien de la sous traire immédiatement aux douloureux souvenirs qui l'entourent ici. Conduis-la à Nice, au soleil, parmi les fleurs, la gaité, la joie de vivre.

***

L'année suivante, par l'une de ces merveilleuses matinées qui sont particulières à Nice, sur les hauteurs du Mont-Boron, les portes d'une villa s'ouvraient, toutes grandes, devant un groupe joyeux: Suzanne, délicieusement belle en sa longue robe claire, entrait au bras de René, dont le regard ravi l'enveloppait d'amour, madame de Follays, le docteur Ravencq et quelques officiers, gais et bavards, suivaient.

La marquise s'était emparée du vieux médecin et lui disait avec son entrain habituel:

—Voyez-vous, docteur, une telle histoire paraît un conte inventé à plaisir pour l'édification des humains!

—Cela repose des autres! remarqua tranquillement le vieillard.

—Sûrement vous et moi n'en pourrions compter beaucoup de semblables dans nos collections! Quel beau roman! Rien n'y manque! jusqu'à cette fin qu'on croirait conventionnelle.

Mais le docteur branlait la tête!

—La vie est plus féconde en événements imprévus que le plus invraisemblable des romans.

—Eh! oui! Tout se voit! conclut sans façons madame de Follays qui laissa le vieux médecin pour porter ailleurs sa bonne grâce un peu bruyante. A un moment, elle demanda au général:

—Qu'est donc devenu Guébrard?

Tout bas, René répondit:

—Il est mort, mais ne parlons point aujourd'hui de quoi que ce soit de pénible.

En effet, quelques mois plus tôt, René avait reçu un billet d'un écriture presque illisible. Le capitaine y disait:

—Mon grand, viens donc m'aider à mourir.

En hâte, le général avait couru à Pau où le mourant l'accueillit avec l'ombre du même sourire railleur de jadis, mais il mit sa main brûlante sur celle de son ami qui se penchait vers lui profondément ému, et dit:

—Vois-tu, mon grand, tu es le plus chic type que j'aie connu.

—Mais non, mon petit Jacques.

—Si! si! insistait le malade; alors tu vas m'orienter, veux-tu? pour cette retraite que je voudrais... honorable, sinon brillante...

Elle fut plus qu'honorable et brillante, elle fut calme et sérieuse et Jacques de Guébrard s'éteignit doucement, regrettant les erreurs de sa vie.

Madame de Follays écoutait les détails que Vialane lui donnait, puis elle se détourna:

—Oui, vous avez raison. Parlons d'autre chose; ce n'est pas le jour de s'embrumer le cerveau quand on peut contempler cet exquis pastel. Et elle désignait Suzanne qui s'avançait vers eux.

Vers la fin de l'après-midi, les hôtes de la villa s'égrenèrent peu à peu et, lorsque le dernier se fut retiré, Suzanne et René vinrent s'accouder à la balustrade de la terrasse. Il entoura de son bras la taille souple de sa femme et ils demeurèrent dans un silence heureux.

Autour du petit palais, tout blanc, aux sveltes colonnettes, posé comme un temple dans les pins et les oliviers, montaient tous les parfums, s'irradiaient toutes les clartés. Et des fleurs? des fleurs!... dégringolade de plantes grimpantes d'un blanc laiteux, géraniums aux pourpres corolles veloutées, oeillets délicats de mille couleurs—et des roses, une profusion de roses qui montaient à l'assaut du balcon, enguirlandaient les découpures du marbre, s'enroulaient autour des colonnes, frôlaient les boucles d'or de la tête blonde appuyée sur le coeur de René...

Ses lèvres dans les cheveux souples et doux, il parlait maintenant, très bas, très vite, enivré, l'heureux vainqueur du tragique combat. Il disait son amour... un amour infini... puis, il s'accusa loyalement:

—Ma petite Suzy, vous seule avez été entièrement vaillante.

Mais elle, à mi-voix, lentement, évoquant ses souvenirs, répondit:

—Non, René, tous deux... et si nous avons pu vaincre, c'est uniquement parce que nous étions des humbles, effrayés de notre faiblesse.

—Oui, murmura-t-il.

Et ils redevinrent silencieux, perdus dans leur joie, faite de lumière et d'honneur, tandis qu'alentour, tel un symbole, rayonnait une fête de claire beauté. La mer, somptueuse moire bleue bordée de cygne, ondulait au pied des mimosas dorés; le ciel vélum merveilleux, pourpre, lilas, azur vif, s'étendait dans une magnificence; au couchant, l'énorme disque rouge du soleil descendait, somptueux, vers les flots irisés, en arrière du phare d'Antibes dressé, très blanc, dans l'apothéose des rayons de feu.

L'horizon s'embrassa avec splendeur, puis, la féérie décrut, pâlit et se transforma peu à peu jusqu'à devenir au loin une mince ligne rose bientôt absorbée elle-même par une ombre indécise qui monta jusqu'au balcon fleuri. Un souffle frais passa, Suzanne frissonna légèrement.

—Rentrons, mon amie, dit René.

Tandis qu'il l'entraînait tendrement, elle demanda:

—René, quand me ramènerez-vous à Saint-Myr?

—Un peu plus tard, Suzy...

Quatre ans plus tard, en effet, Suzanne, montait auprès de René l'étroite rue conduisant des bords du Rec d'Or, aux hauteurs de Saint-Myr.

La vieille maison rayonnait sous le grand soleil d'été, toutes les fenêtres en étaient largement ouvertes comme autant d'appels accueillants, cependant, des larmes perlaient aux cils de la jeune femme quand elle pénétra dans le vestibule.

René baisa doucement les yeux mouillés et la conduisit dans le jardin où les arbres, les plantes, les arbustes, donnaient comme autrefois, leurs fleurs fidèles et splendides.

Suzanne les regardait, les retrouvait un à un, reconnaissait toutes choses, parcourait les allées; soudain, elle demeura immobile et joignit les mains: dans le lointain, apparaissait le tombeau maternel enguirlandé de fleurs, et le vent léger qui, là-bas, faisait onduler les roses autour de la croix vint effleurer ses cheveux.

Des larmes montèrent de nouveau aux yeux de la jeune femme, mais René disait, avec sa chaude tendresse:

—Ne pleure pas, ne pleure plus, ma chérie. Toute la loi, loi de Dieu, loi d'ici bas est là, en ce symbole. La mort et la douleur sont fécondes. Elles produisent de la vie. Elles sont un enseignement. Et c'est parce qu'elles ont passé ici que nous ne devons revenir en arrière que pour fortifier notre élan vers l'existence haute et vaillante qui fut la tienne, que tu veux pour tes fils. Allons droit dans le chemin. Ne prenons au passé que des forces fournies par ceux qui travaillèrent avant nous. Sur la mort, semons de la vie; sur la douleur, mettons des énergies...

Et, comme ils arrivaient au pied de la tour et que le regard de Suzanne se posait sur les pierres noircies par l'incendie, il continua, plus chaudement encore:

—...Et ne nous attardons pas aux déchets de ceux qui firent le mal. Sur le mal, amenons la justice et le bien...

—...Et la miséricorde, conclut la douce voix tendre.

De nouveau, elle joignit les mains et murmura avec ferveur:

—Miséricorde! Miséricorde! à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui espèrent, à ceux qui prient, à ceux qui furent coupables, à ceux qui le sont! Miséricorde! miséricorde!

—Oui, dit René, ému, miséricorde! et voici la joie, ajouta-t-il en souriant.

Lazarette apparaissait, portant sur son bras un bel enfant de quelques mois et conduisant de l'autre main un petit garçon de deux ans. Le bébé exulta, tendant ses petits bras; l'aîné courut, appelant:

—Maman!

Et la vieille demeure retentit de l'éclat joyeux des jeunes voix innocentes.

Une douceur passa sur le pur visage, et quand René, prenant le tout petit des mains de Lazarette, le posa dans les bras de la mère et mit contre elle l'autre enfant, elle leva sur lui un doux regard heureux, puis sourit à ses fils, les offrant à Dieu, à la vie, au devoir.

FIN

Dans le prochain numéro de

La Revue Populaire

Nous publierons un roman complet qui aura pour titre :

Les Ruines en Fleurs

PAR

GUY CHANTEPLEURE

Retenez d'avance votre prochain numéro chez nos dépositaires.

UN SECOND REMEDE AU GOITRE: LE POISSON

Dans un récent numéro de la "Revue Populaire", nous proposions un remède à une affection dont il est beaucoup discuté ce temps-ci, le goitre ; ce remède est l'iode. Mais il en existe un second, paraît-il, qui est le poisson. Le bureau des pêcheries de Washington a prouvé d'une manière irréfutable que les poissons d'eau salée contiennent plus d'iode que tous les autres comestibles. Les poissons en mer, pour être précis, en fournissent cinquante fois plus que le boeuf ou le lait de la vache.

Combattre le goitre ou toutes autres maladies provenant d'une insuffisance d'iode, ce sera inclure les poissons d'eau de mer dans le menu au moins bi-hebdomadaire.

Des autorités déclarent même que les personnes vivant dans des régions où le goitre est très répandu devraient manger du poisson trois ou quatre fois par semaine.

Nous formions le voeu, dans notre premier article sur ce sujet, que les autorités municipales de toutes les villes de la province songeassent quelque jour à adopter des mesures préventives contre le goitre ; elles ont été devancées par la commission des écoles protestantes de Montréal, laquelle a fait des arrangements pour faire administrer de temps en temps une faible quantité d'iode aux jeunes filles qui fréquentent ses écoles, pour les armer contre le goitre.

—o—

Le peuple le plus civilisé est celui qui compte le plus d'hommes intelligents, intéressés à la conservation et au développement de la moralité publique.

Où sont les chiens d'antan ?

Les bons chiens viennent et disparaissent, suivant que le caprice les met à la mode pour les disgracier ensuite. Tel chien qui fut un jour en vogue, qu'on trouvait pour cette unique raison le plus beau, le plus fidèle et le plus intelligent, et qui valait une petite fortune, erre les rues sans que personne s'en soucie, pour être un beau jour transporté à la fourrière et tué. Ainsi des chats. Le Siamois, en Europe, est tenu en grande estime et comme l'on dit à Paris: "Les concierges sont seuls maintenant à élever des Angora". Il n'en fut pas toujours ainsi, pourtant!



Le carlin

Prenons tout d'abord le cas du "carlin", aujourd'hui introuvable. Il y a quelques années, en Angleterre, aux Etats-Unis et dans la bourgeoisie aisée du Canada, on ne pouvait se passer d'un carlin. Tel le lévrier, il était indispensable aux gens "bien". Qu'est-il devenu? L'an dernier, une vieille dame de New-York perdit un carlin auquel elle était très attachée. Elle chargea un agent de lui trouver un remplaçant de la même race. Celui-ci fut forcé, pour satisfaire sa cliente, d'en faire venir un d'Ecosse, n'ayant pu s'en procurer ni aux Etats-Unis ni au Canada.

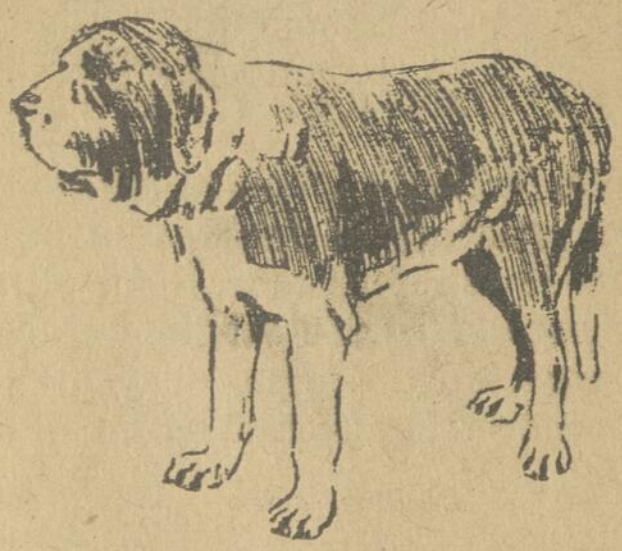


Le Dalmatien

Lors d'un recensement de la race canine, qui date d'au plus deux ans, on trouva que sur dix mille chiens on pouvait à peine compter un carlin..

Qui de vous se souvient d'avoir jamais vu un carlin? Il appartient au temps depuis longtemps révolu de la reine Victoria. Du carlin, la mode passe au terrier anglais nain (black-and-tan), ce chien minuscule, noir comme du jais, qui tenait dans le creux de la main. Les jeunes femmes le portaient dans leur manchon. Mais ces bijoux de petits chiens tombèrent bientôt en disgrâce. La bicyclette étant devenue la rage du jour, ces dames et ces mes-

sieurs ne surent plus que faire du terrier; il leur fallait un chien, grand et fort, capable de les accompagner dans leurs promenades; et c'est alors que le Dalmatien montra le bout de sa queue. Il servait à la chasse dans son pays d'origine et à tous les sports. Im-



Le Saint-Bernard

porté en Angleterre, il devint le compagnon de tous les cyclistes et de tous les propriétaires de voitures. Il en fut de même en Amérique à l'époque où les femmes portaient des corsages aux manches à gigot, manches gonflées aux épaules, et de tout petits chapeaux qui branlaient sur un côté de la tête ! Bientôt l'automobile remplaça la bicyclette, les gigots disparurent, et l'automobile fit son apparition, épouvantant le bon Dalmatien sur les rou-



Le bouledogue

tes. On ne voit plus de Dalmatiens que de temps à autre, aux expositions. Le Saint-Bernard et le Terre-Neuve eurent aussi leur heure de célébrité; on ne les trouve guère plus que dans les livres. Le Saint-Bernard est un chien vigoureux, brave, dévoué et de bon caractère. On ne peut écrire une histoire sur ce chien sans le représenter en train de sauver un enfant qui se noie!

Le bouledogue n'est plus à la mode, depuis assez longtemps, cependant qu'en Angleterre il est toujours tenu en grande faveur. Anciennement, le bouledogue était dressé pour combattre le taureau, comme d'ailleurs l'indique son nom. Ce sport se répandit pendant quelque temps en Angleterre: "Le chien devait saisir le museau de la bête avec ses crocs, le renverser ainsi par terre et ne pas lâcher. On l'entraînait à respirer librement pendant tout le temps qu'il devait rester suspendu au museau du taureau."



Le lévrier russe

Samuel Pepys, ce célèbre chroniqueur londonien qui vécut de 1632 à 1703, raconte qu'il assista à Southwark, en 1666, à un combat entre un bouledogue et un taureau et trouva ce jeu "brutal, grossier, malhonnête et dégoûtant."

Mais c'est en dressant ainsi le bouledogue pour de pareils combats qu'on l'a gâté. On lui a descendu la mâchoire inférieure pour qu'il pût respirer à son aise pendant le combat; on lui a renfoncé le nez, de sorte qu'aujourd'hui il a quelque difficulté à manger

et que la respiration pour lui est tout un problème. En Amérique, la vogue du bouledogue s'en va.

Puis vint ensuite le fox-terrier, le chien de maison par excellence. Il a une petite nature exquise, se laissant habiller par les petites filles et atteler par les petits garçons. Les fox-terriers, vite familiarisés avec le progrès,



Le chien policier

s'habituèrent à la promenade en auto. Ils eurent une vogue insensée. Des familles en possédaient jusqu'à une demi-douzaine. C'est pourquoi, aujourd'hui, ils sont si communs, à l'exemple du airedale.

Avant le chien policier, il y eut le limier (bloodhound) qui servait à dépister les criminels.



Le Pékinois

N'allons pas oublier le " caniche " français que nous n'avons guère vu chez nous mais qui, en France, fut successivement le chien des grandes maisons, puis le chien des clowns, puis le chien des aveugles. C'est qu'il n'y a pas de chiens plus intelligents que le caniche français. On nous assure cependant que le caniche noir est encore à la mode sur la Côte d'Azur, en France.

Le lévrier russe eut quelque popularité chez nous, pendant une année ou deux, avant la guerre. On peut se représenter encore d'élégantes jeunes femmes à la fine silhouette, à la taille mince et haute, tenant en laisse un



Le Poméranien

élégant lévrier blanc, d'une magnifique indifférence. Mais le lévrier n'est plus qu'un artiste, très rare encore, du cinéma. Dans les vues animées, le lévrier rend l'idée de la richesse et de l'aristocratie. On le voit couché sur la terrasse donnant sur la mer d'une villa de rêve. Pour donner l'illusion de la richesse, on fait promener un gentilhomme dans une allée ombreuse,



Le Airedale

accompagné de deux de ces chiens. Le public est satisfait; on lui a servi le cliché. En dehors des studios, il n'en reste guère.

Vint la guerre pendant laquelle furent largement mis à contribution les chiens policiers. On peut dire que ces chiens firent la guerre. Ils furent agents de liaison, ambulanciers, et s'attelaient aux mitrailleuses. Ainsi, dans certains corps d'armée, des Airedales et des chiens de berger.

Ayant bien mérité de la patrie, les chiens policiers, airedales et chiens de berger en furent récompensés par l'engouement qu'on eut et qu'on a encore pour eux.

Le Airedale entre autres était parfaitement inconnu, il y a soixante ans. On ne le trouvait alors que dans le Yorkshire. C'était à cette époque un chien métis sans aucune importance.

On peut compter quatre chiens très à la mode en ce moment. Parmi les chiens de petite taille: le poméranien et le pékinois. Des chiens de taille moyenne: le Chow et le Samoyède.

Il ne faudrait pas penser que l'affection des hommes pour les chiens fût chose moderne. Qu'on se rappelle plutôt le chien d'Ulysse! Hérodote raconte que quand le chien de la famille, chez les anciens, mourait, tous les mâles se coupaient la barbe en signe de deuil. Certains chiens étaient momifiés en Egypte. Mais le chien le plus heureux, celui que la mode n'atteint pas, qui trouve toujours un maître ou une maîtresse, est le chien métissé, le chien sans race, celui qui répond au nom de "chien tout court"...

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : $1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 Avenue Laval, Montréal.

—o—

QUELQUES ARTICLES DU MENU DES CULTIVATEURS DE L'ANCIEN TEMPS

Le Carême

La cuisine de nos grands-pères offrait peu de points de différence avec la cuisine bourgeoise de nos jours. Ses traditions ont été conservées dans presque toute leur pureté par nos ménagères. Il y a bien quelques articles du menu du bon vieux temps qui sont disparus depuis une vingtaine d'années, mais les pièces de résistance sont restées les mêmes.

On ne parle jamais, aujourd'hui, de la **soupe de la Vierge** qui était composée de lait, de chou blanc et d'oeufs. Ce potage était servi très souvent dans les villes.

Les premiers colons du lac Aylmer, dans le comté de Lambton, avaient un plat spécial appelé la **tire-liche.** La tire-liche était un ragoût dont les éléments étaient des tranches de lard, des oignons, de la citrouille et de la mélasse.

Les anciens cultivateurs mangeaient souvent de la **pitoune,** une galette faite avec de la grosse farine de sarazin et de la mélasse.

Les tartes à la **ferlouche** étaient et sont encore un dessert bien populaire dans les campagnes.

Dans ces tartes, les confitures étaient remplacées par un mélange de mélasse et de farine.

Les jours de fête on servait comme dessert de la **poutine glissante.** On appelait ainsi une pâte épaisse, coupée par carrés et bouillie dans l'eau.

Ce mets se mangeait avec de la mélasse et du sucre d'érable et ressemblait beaucoup aux crêpes blanches connues de nos jours sous le nom de "grands-pères".

Les "habitants" pauvres se nourrissaient avec du pain fait avec de la farine de pois, un aliment souverainement indigeste. Ils cuisaient sur le dessus du poêle avec de la graisse de lard, des galettes de farine d'avoine.

Ils composaient un potage épais avec du blé non cassé, bouilli dans l'eau. On voyait figurer sur le menu le café d'orge.

Les grains d'orge étaient grillés dans un fourneau et on les faisait infuser comme de la graine aromatique de Moka.

Ils prenaient toutes les parties maigres du porc et les faisaient bouillir dans une grande marmite, en les entremêlant avec des carreaux de pâte. Ce mélange était soumis à la gelée et servait aux repas de gala pendant tout l'hiver.

On rôtissait les épis de maïs sur la braise des grandes cheminées entre des chenets. On laissait prendre au blé-d'inde une couleur foncée avant de le retirer du feu.

Le CAREME, tel qu'il était observé par les anciens, était beaucoup plus rigoureux que celui de nos jours. Il n'était pas permis de manger de la viande et des oeufs, depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au déjeuner de Pâques. Le catholique ne faisait que deux repas par jour, excepté le dimanche où il en faisait trois.

Comme il n'y avait pas de communication facile avec Halifax et Portland, les poissons de mer figuraient rarement sur la table du riche et le pauvre faisait son carême avec la morue et le hareng salés.

Un vieillard nous disait: "Dans le village où j'ai été élevé, j'ai connu plus d'un cultivateur qui, pendant le carême, se rendait à la grange tous les matins à quatre heures et demie et battaient du grain jusqu'au moment de son déjeuner à onze heures et demie."

Les dispenses se donnaient dans des cas extrêmement rares. L'Eglise permettait aux hommes de chantier, qui travaillaient à abattre des arbres, de manger avec leur pain un peu de graisse au lieu de beurre.

Le carême de nos pères était réellement un temps de pénitence et de mortification, le riche et le pauvre devant renoncer aux douceurs de la table. A la fin de l'année, ils ne s'en portaient pas plus mal... au contraire.

(Du livre de Hector Bertholot, "Le Bon vieux temps.")

———o———

LES MOMIES

En ce moment les collections égyptiennes du British Museum s'enrichissent rapidement—et de la façon la plus imprévue.

En effet, depuis la mort de lord Carnarvon, que les occultistes, les mages et les somnambules n'ont pas manqué d'attribuer à la puissance vengeresse d'un pharaon irrité, toutes sortes de personnes qui possédaient des momies ou mêmes de menus objets trouvés dans des sépulcres d'Egypte se hâtent de les offrir... généreusement au grand musée britannique.

Beau sujet de méditation pour les philosophes!

Mais la peur est contagieuse. Les conservateurs et les employés des antiquités égyptiennes du British Museum vont-ils démissionner?...



Carnet de Célibataires



FEMMES

Une femme ne se rappelle jamais si 25 est son âge ou la mesure de sa taille.

* * *

Il y a des femmes qui attendent leur mari et d'autres femmes qui sont attendues par leur mari.

* * *

L'amour est le meilleur cosmétique pour une jeune fille.

* * *

Il y a un secret que la femme sait bien garder: c'est celui de son âge.

* * *

Une femme est une personne qui ne comprend pas que son mari n'ait pas d'augmentation de salaire à son bureau et, lorsqu'il reçoit une augmentation de cinq dollars, qui ne comprend pas que son augmentation n'ait pas été de dix dollars.

* * *

Une femme ressemble à un oeuf : elle est complètement bonne ou complètement mauvaise.

* * *

Il faut être deux pour faire une affaire d'amour ou une querelle.

* * *

L'absence est à l'amour ce que le vent est à la flamme; il éteint les petits feux et rallume les gros incendies.

HOMMES

L'amour est un papillon en liberté; le mariage est un papillon cloué au mur.

* * *

Lorsqu'un homme demande à sa femme si elle l'aime et qu'elle lui répond qu'il demande toujours la même chose; c'est un signe certain que la lune de miel est terminée.

* * *

Si l'amour ne causait que des peines, les petits oiseaux des bois ne chanteraient pas tant.

* * *

Deux hommes peuvent parfaitement admirer le même habit et cependant demeurer amis.

* * *

Tout homme ferait un excellent mari s'il avait le salaire de Valentino à donner à sa femme.

* * *

Aucun homme ne peut servir deux maîtres à la fois; alors à quoi bon être bigame.

* * *

Un savant américain a trouvé que: s'il y avait moins de mariages il y aurait moins de divorces.

* * *

Le mariage ne vient qu'une fois dans la vie,... c'est un réconfort.

FEMMES

Les femmes sont faites pour souffrir et les maris pour être soufferts.

* * *

Souvent, une fois marié, l'homme oublie la ligne de conduite qui a fait qu'il nous a plu et qu'il a conquis notre coeur.

* * *

Les femmes et les fleurs sont faites pour être aimées et admirées, mais il ne faut pas que des mains vulgaires y touchent.

* * *

La jalousie est la soeur de l'amour comme le diable est le frère des anges.

* * *

Aucune femme ne peut aimer ce qu'elle ne peut avoir.

* * *

Il y a des coeurs qui s'ouvrent mieux le jour que le soir; il existe aussi des fleurs qui agissent de même.

* * *

Le malheur unit deux coeurs plus profondément que la joie.

* * *

La bonté est le seul charme reconnu aux vieilles filles; c'est la coquetterie des cheveux blancs.

HOMMES

Un célibataire ne peut jamais embrasser une jeune fille par surprise ; elle s'y attend toujours; cependant il peut l'embrasser plus tôt qu'elle espérait.

* * *

La beauté d'une femme n'a que l'épaisseur de la peau, c'est cependant suffisant pour un homme.

* * *

Un mari est un individu qui s'aperçoit du trou qu'il y a dans le gant de sa femme, mais qui ne remarque pas sa nouvelle coiffure.

* * *

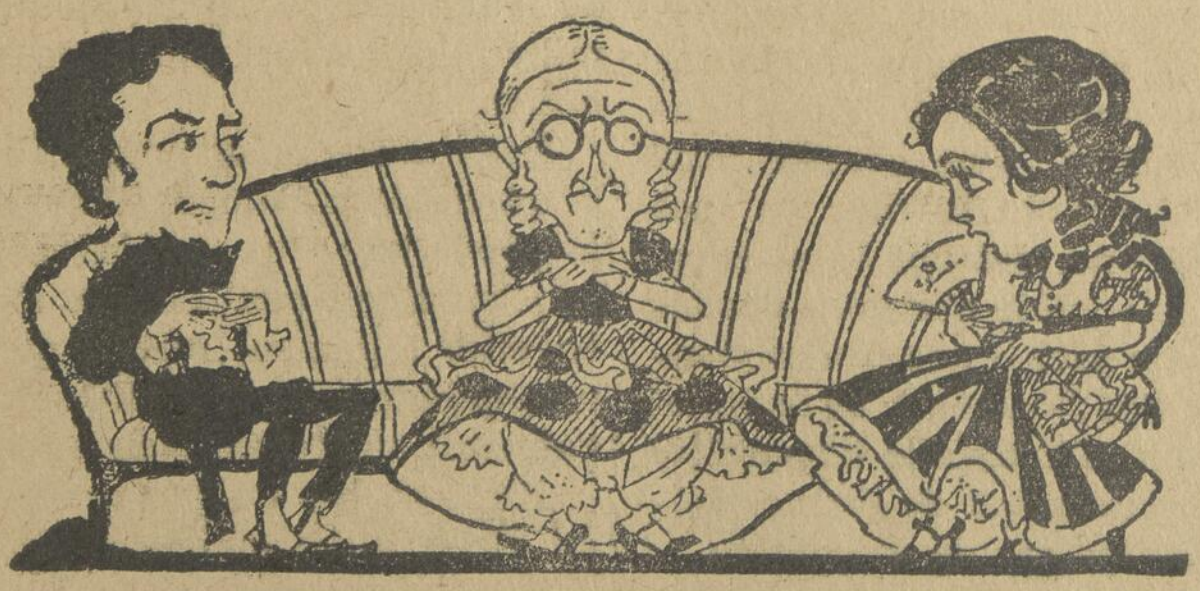
Pour écrire une belle lettre d'amour il faut la commencer sans savoir ce qu'on y mettra et la terminer sans savoir ce qu'on y a mis.

* * *

Lorsque vous parlez d'une femme pensez à votre mère, à votre soeur, à votre fiancée; vous ne direz jamais de mal de cette femme.

* * *

L'amour est une chose qu'on ne peut imaginer tant qu'on ne l'a pas éprouvé et qu'on ne peut se rappeler dès qu'on l'a passée.



LA FIN DU MONDE

C'est une vieille manie qu'ont gardée les bons astronomes de l'annoncer chaque année.—Elle ne sera pas plus funeste à l'humanité, en 1924, que dans les années passées.—Petite étude des "Comètes".

Les ténébreux astronomes qui chevauchent dans l'espace sur leurs téléscopes, en quête de phénomènes, anxieux de rapporter sur terre l'annonce de quelque catastrophe ou simplement soucieux, dans l'intérêt de leur corporation, de faire leur prédiction annuelle, nous communiquent la bonne nouvelle d'une fin du monde prochaine! Nous serions bien malheureux, si la chose ne nous était annoncée, au moins une fois l'an. Mais comme il y a du bon à tirer des pires choses, parlons un peu, au point de vue scientifique, de la rencontre probable de la terre avec une autre constellation, de collisions dans l'atmosphère, et de comètes.

Tous les dix ans, environ, une comète de forte taille est signalée dans nos environs. La prochaine doit nous visiter avant peu. Les astronomes ont été prévenus gracieusement de son approche. Ils nous tiendront au courant. Une comète jette toujours un peu de frayeur en nos âmes. C'est que, suivant la science, c'est par une comète que nous devons périr. Un beau jour, l'une d'elles viendra donner tête bêche sur la terre, et bonsoir! Toute l'humanité disparaîtra par l'empoisonnement de l'atmosphère, causé par les gaz de la comète.

Une tête de comète est en effet gonflée de gaz brûlant. On s'imagine assez bien les conséquneces, désastreuses pour nous, qu'entraînerait la fusion de ce gaz irrespirable, bien certainement, avec notre air. Les vents souffleraient ce gaz délétère dans tout l'univers. En quarante-huit heures, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, il ne resterait plus un seul être sur la planète.

Le centre d'une bonne comète doit avoir le même diamètre que la terre; conséquemment, la terre, dans une pareille rencontre, serait secouée en même temps dans tous ses coins et recoins. Dans une comète, il y a en plus la queue, longue le plus souvent de quinze millions de milles, dont le frétillement balayerait tout ce qu'il y a sur terre.

Il faut donc bien se graver dans la tête qu'une comète est dans le monde astronomique un personnage important. En 1882, une comète nous rendit visite qui n'avait pas moins de deux cent mille milles de diamètre et une queue de cent million de milles de longueur, soit une volume huit mille fois plus fort que notre corps lumineux.

Nous avons médit tout à l'heure de la queue de la comète. Pour l'instant, le proverbe : "in cauda venenum ", ne s'applique pas. Le gaz s'y trouve en effet tellement raréfié qu'il n'est pratiquement pas nuisible ; la terre passerait au travers sans en souffrir.

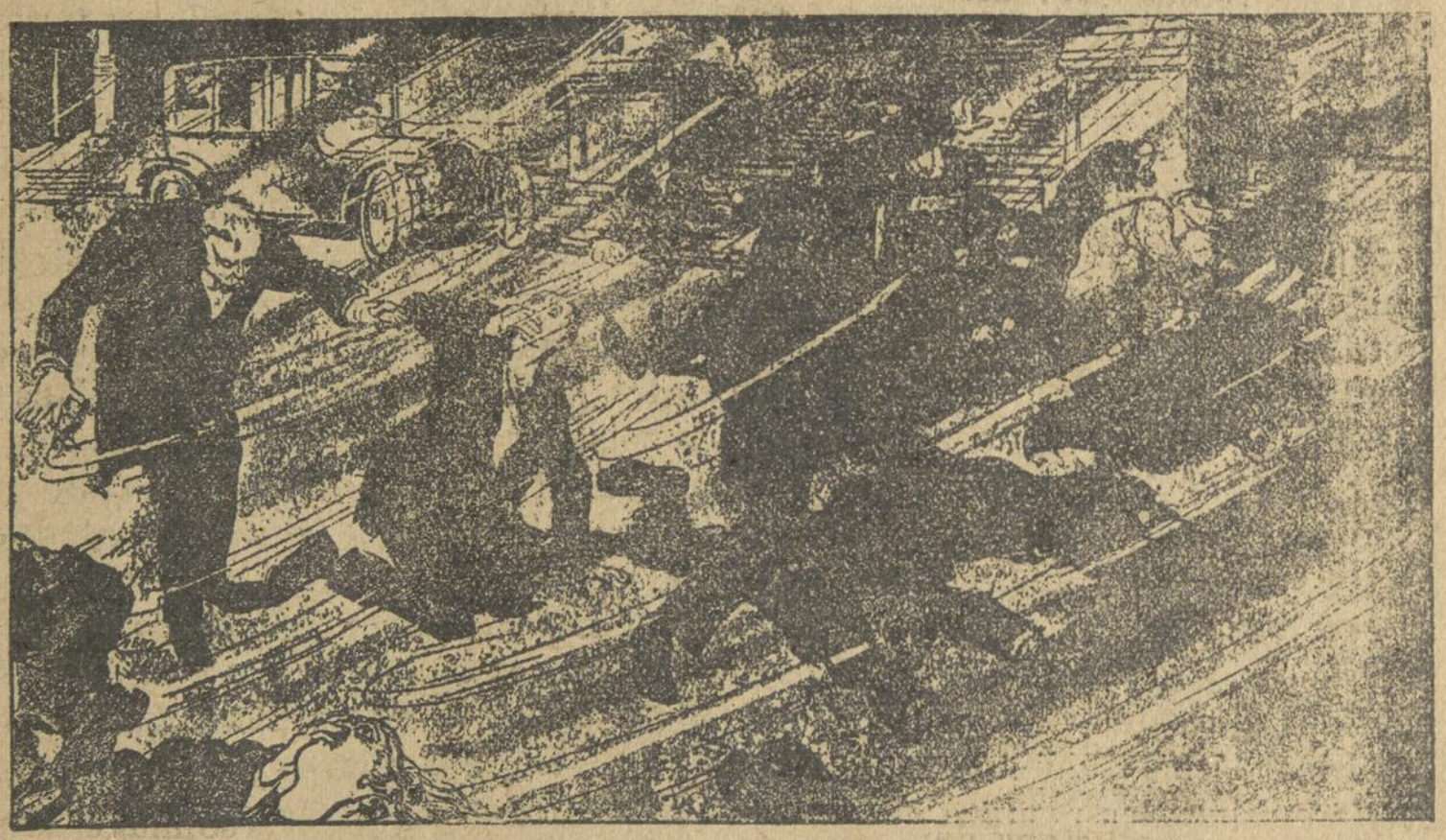
N'est-ce pas ce que la terre a fait en 1910, alors qu'elle se trouva un

moment prise dans la queue de la comète Halley et que personne ne le remarqua?

Cette dernière est d'ailleurs la plus connue et la plus intéressante des étoiles. Elle revient sur la terre tous les soixante-quinze ans, régulièrement. En 1910, nous l'avons tous vue, mais imparfaitement. Elle ne nous a pas fourni un vrai beau spectacle. Ce fut, paraît-il, plus captivant en 1456, me une étoile se baignant dans un nuage. Son centre est solide.

Quand une comète approche du soleil, elle est suivie de sa queue ; quand elle s'en éloigne, elle en est précédée.

On vit en 1774 une comète à six queues, déployées dans le ciel comme le disque d'un éventail. Comment expliquer cela? Comment expliquer aus-



La fin du monde par asphyxie.

alors qu'elle se déploya dans le ciel comme un flamboyant gonfalon, ou le glaive de l'archange; cette image se retrouve dans d'antiques tapisseries de Bayeux. Les comètes sont de plusieurs familles; nous ne les connaissons pas toutes aussi bien les unes que les autres. Dans cet arbre généalogique, les plus célèbres se manifestèrent en 1668, 1843, et 1880.

La tête d'une comète est ovoïde, presque sphérique. Elle apparaît comsi que la comète de 1811 ait été visible pendant dix-huit mois?

En août 1881 ,il en vint deux à la fois.

On comprend mal aussi que des corps de si peu de densité puissent parcourir les espaces à une telle vitesse. Dans le vide, une feuille tombe aussi rapidement qu'une pierre; l'espace est un vide plus parfait que tous ceux que peut créer la machine pneumatique.

HISTOIRE NATURELLE

LES TEMPÊTES

Les tempêtes en mer.— La loi des tempêtes.— Différences entre les cyclones et les trombes.—Ce qu'il advint à la frégate "la Belle-Poule" et à la corvette "le Berceau" dans un terrible ouragan.— Les principales régions de tempêtes et de cyclones.

Les tempêtes en mer se manifestent par un vent d'une extrême violence, accompagné de phénomènes très variables: orages, coups de tonnerre, trombes, quelquefois même tremblements de terre. Sur l'Océan, les tempêtes, n'étant arrêtées par aucun obstacle, se déchaînent ordinairement avec un degré d'intensité qu'elles n'atteignent point sur la terre ferme, si ce n'est dans les contrées où elles sont favorisées par le climat et par la configuration du sol: par exemple, dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie ou dans les pampas et les savanes de l'Amérique tropicale. Elles se compliquent toujours d'une agitation terrible des flots soulevés par la force du vent, et les malheureux navires ont alors à soutenir contre la fureur des deux éléments une lutte inégale, dont l'issue leur est souvent funeste. On sait, hélas! de combien de noms se grossit chaque année la liste des naufrages !

Les tempêtes ont leur climat de prédilection: ce sont les climats extrêmes, très froids ou très chauds. Dans les derniers surtout, elles ont une fréquence et une fureur extraordinaires. La mer des Antilles, l'océan Indien, les zônes de l'Atlantique voisines de l'équateur sont les régions les plus tourmentées. Aux Antilles, les ouragans s'élèvent d'ordinaire du 15 juillet au 15 octobre, pendant l'hivernage ou saison des pluies. Les plus redoutables sont les cyclones ou tempêtes tournantes, qui embrassent dans leurs tourbillons de vastes étendues, parcourent en tournoyant des distances énormes avec une rapidité prodigieuse, et détruisent tout sur leur passage.

Dans le grand ouragan qui dévasta les Antilles en 177, la mer s'élança de soixante-quinze pieds au-dessus de son niveau habituel. Près de trois cents personnes qui fuyaient devant le fléau, cherchant à gagner les montagnes, ne purent atteindre ce refuge et furent englouties. Au mois d'octobre 1780, deux tempêtes affreuses dévastèrent les mêmes parages.

Suivant M. E. Margollé, cité par M. Arthur Mangin, le tremblement de terre qui accompagne quelquefois les cyclones doit être la principale cause de ces énormes lames qui, d'un seul coup, submergent avec le rivage les campagnes et les villes qui l'avoisinent. Toutefois il arrive aussi que le vent fait refluer vers leur source les grands courants de l'Océan et soulève le flot destructeur.

Dans la mer de Java, dit M. Jansen, durant le mois de février, la mousson d'ouest souffle presque continuellement avec force; en mars, elle souffle irrégulièrement et par violentes rafales; mais en avril, ces rafales devien-

nent moins fréquentes et moins fortes. Le changement de mousssson commence; des coups de vent soudains viennent de l'est; ils sont le plus souvent suivis de calmes. Les nuages qui se croisent dans le ciel clair indiquent la lutte des courants opposés qui se rencontrent dans les hautes régions de l'atmosphère.

A l'île Maurice et à la Réunion, les tempêtes éclatent surtout dans les mois de janvier, février et mars. Elles sont précédées de chaleurs excessives et de calmes absolus. L'atmosphère se charge de vapeurs épaisses, la mer grossit sur les côtes, et le vent, une fois déchaînée, la pluie tombe presque sans interruption.

Chose étrange, et qu'on n'eût point soupçonnée autrefois : dans leur désordre apparent, les tempêtes sont soumises à des lois, suivant une marche déterminée; ce qui est conforme aux vues de Maury, de Jansen, et de leurs disciples, sur la "mission" des tempêtes. On les a comparées aux maladies qui sont les crises de notre organisme, où la nature réagit contre les causes perturbatrices qui l'affectent. Comparaison ingénieuse et qui ne manque pas de justesse. Seulement nos maladies souvent nous tuent; les crises de la nature sont toujours passagères, n'intéressent jamais l'ordre général et immuable des choses. Du reste les unes et les autres sont définies ou définissables; ce sont mystères qu'il est donné à la science d'étudier, de pénétrer. Le hasard, vain mot, n'y est pour rien. Il y a donc un diagnostic des ouragans comme il y a un diagnostic des maladies. D'abord, dans la période d'incubation, certains signes ou symptômes précurseurs annoncent à l'homme de l'art la crise qui menace. Il peut, d'après cela, prévoir ce qu'elle sera, se prémunir en conséquence. Puis l'ouragan éclate, se déroule, arrive à son maximum, s'apaise ou s'éloigne, suit la marche qui lui est assignée, et que récemment on a pu tracer. De là une science des tempêtes qui sera la base d'un art de salut par lequel on parviendra quelque jour non à les combattre, mais à en conjurer les effets funestes, et qui sait?—peut-être à s'en servir!

Piddington, ingénieur anglais, a découvert et formulé une loi générale: dans l'hémisphère boréal, la tempête tourne de droite à gauche, c'est-à-dire part de l'est et revient à son point de départ en passant par le nord, l'ouest et le sud; dans l'hémisphère austral, elle tourne, au contraire, de gauche à droite.

M. F. Julien a pu constater par lui-même la direction du mouvement giratoire des cyclones, dans un terrible ouragan au centre duquel la frégate "la Belle-Poule" se trouva engagée le 16 décembre 1946, par le travers de l'île de la Réunion.

"La brise, dit-il, soufflait du sud-est; la mer était houleuse. Vers le soir, le baromètre descendit brusquement au-dessous des dernières limites marquées sur son échelle. Les vents, en fraîchissant, s'inclinèrent au sud; ils forcèrent progressivement et finirent par se déchaîner avec une irrésistible violence. A minuit, malgré les plus énergiques efforts, la frégate désemparée, sans gouvernail, sans voiles, se couchait sur bâbord, avec sa mâture en lambeaux et son pont balayé par une mer furieuse. Ce ne fut que deux heures après que nous atteignîmes le centre du cyclone. Un calme subit succéda à la première crise de cette convulsion atmosphérique; mais il fut de courte durée. Les



Trombe marine.

vents qui nous avaient abandonnés au sud reparurent à l'ouest et au nord avec la rapidité de la foudre. Nous entrions dans le deuxième segment du cercle d'ouragan. Pris par la gauche cette fois, notre bâtiment s'inclina de nouveau, ne pouvant résister à l'énorme pression qui le tenait couché sur le côté."

Les vents avaient donc suivi la marche indiquée par Piddington pour les ouragans de l'hémisphère austral. Cette tempête fut marquée par un épisode étrange et lugubre, par une

de ces scènes à la fois fantastiques et navrantes, que l'implacable Océan réserve, comme une ironie suprême, aux infortunés qu'il a plongés dans le deuil.

La corvette "le Berceau", qui voyageait de conserve avec "la Belle-Poule", avait disparu dans la tourmente. Echappés au danger et parvenus à gagner avec une mâture de fortune le lieu du rendez-vous, fixé à Sainte-Marie de Madagascar, les marins de "la Belle-Poule" fouillèrent en vain toutes les criques et les sinuosités du rivage; en vain chaque jour ils interrogeaient de toutes parts l'horizon, dans l'espoir que la corvette, seulement emportée hors de sa route par la tempête, reviendrait au port.

Un mois s'était écoulé dans une profonde anxiété, et déjà l'attente avait fait place aux plus douloureux regrets, lorsqu'un matin, la vigie signala, à l'ouest, un navire désemparé dérivant vers la terre.

"Ce n'était point un rêve, continue M. Julien. Le soleil était resplendissant, le ciel limpide et pur. L'air échauffé vibrait à l'horizon. Toutes les longues-vues, braquées dans cette direction, ne firent que confirmer la réalité de cette première nouvelle. Mais l'émotion devait bientôt devenir plus poignante. Ce n'était plus un navire en dérive qui nous apparaissait, c'était un radeau chargé d'hommes et remorqué par des embarcations sur lesquelles flottaient des signaux de détresse. A bord de la frégate, tous, pendant plusieurs heures, sous le coup d'une hallucination fiévreuse, purent suivre de leurs propres yeux les détails de cette indescriptible scène de mer. L'amiral Desfossés, commandant alors la station de l'Inde, fit appareiller à la hâte le premier steamer qui se trouvait sur rade, pour voler au secours de ces débris vivants que l'Océan semblait nous renvoyer du fond de ses abîmes.

Le jour commençait à baisser; la nuit, comme sous les tropiques, tombait déjà sans crépuscule, quand l'"Archimède" arriva au but de sa mission. Il stoppa au milieu des épaves flottantes, et mit ses canots à la mer. Tout autour il continuait à voir des masses d'hommes s'agiter, tendre les mains au ciel; on entendait déjà le bruit sourd et confus d'un grand nombre de voix mêlées aux battements des avirons dans l'eau. Encore quelques secondes, et nous allions serrer dans nos bras des frères arrachés à une mort certaine... Nos canots s'enfoncèrent dans les épaisses branches de grands arbres arrachés à la côte voisine, et entraînés avec tout leur feuillage dans les contre-courants qui remontent au nord. Ainsi s'évanouit cette étrange vision. Ainsi se dissipa la dernière espérance qu'un mirage trompeur avait, pour ainsi dire, évoquée au fond de l'Océan. Ainsi sombra de nouveau sous nos yeux l'infortuné "Berceau", avec les trois cents victimes englouties dans ses flancs!"

Trompés par la ressemblance de certains effets, plusieurs auteurs confondent les "Cyclones" avec les "Trombes", et emploient indifféremment l'un ou l'autre de ces deux mots pour désigner les tempêtes tournantes, les tourbillons de vent, auxquels le premier seul s'applique.

Quant à la trombe proprement dite, elle accompagne quelquefois le cyclone; mais elle se produit aussi indépendamment de ce phénomène, et parait due surtout à une rupture violente d'équilibre dans l'état élec-

trique de l'atmosphère. C'est assurément de tous les phénomènes orageux le plus curieux à observer et le plus terrible dans ses effets.

Entre la trombe terrestre et la trombe marine, il n'y a de différence que dans les effets. L'action de la trombe sur la mer ne peut mieux se comparer qu'à une sorte de succion. Immédiatement au-dessous de la pointe du cône nuageux se forme, à la surface des flots, un cône symétrique, qui s'élève d'autant plus haut et dont la base est d'autant plus large que le volume de la trombe est plus grand et sa force électrique plus considérable. En même temps, la mer se soulève au loin; des précipices sans fond, tout blanchissants d'écume, se creusent autour de la montagne humide ; les vagues se heurtent et roulent les unes sur les autres, avec des mugissements qui se mêlent aux roulements du tonnerre. Les trombes se dissipent d'elles-mêmes comme les orages ordinaires, lorsque l'équilibre électrique se rétablit dans l'atmosphère.

———o———

AU TEMPS DES ASSIGNATS

D'excellents esprits s'attendrissent sur la douceur de vivre d'autrefois. Croient-ils donc que nos pères ne souffrirent point de la hausse du prix des denrées? Hélas! l'Histoire, cruelle comme la vérité, nous prouve que, de tout temps, la probité commerciale fut une assez rare vertu.

"Tout le monde est devenu marchand. Le nouveau riche est insolent, le pauvre tombe d'étisie, l'ouvrier murmure, le fermier se gonfle de billets et les méprise; la campagne ruine, affame et persécute la ville. La disette est au milieu de l'abandon. Les uns dansent le ventre plein, les autres pleurent. Les spectacles sont toujours remplis, les prisons s'encombrent, l'agiotage s'engraisse, les voleurs se multiplient. Tout le monde se plaint, tout le monde se pille. La coquetterie s'organise: nos petits-maîtres se coiffent en "victimes" qui dînent bien, nos femmes en petites folles qui font rire..."

Ces lignes, qui semblent écrites d'hier, parurent dans "Le Journal du Bonhomme Richard", en prairial 1795.

Cependant, la Convention ne se montrait guère tendre avec les mercantis de l'époque.

Par un arrêté daté de Saverne, Saint-Just enjoignit au Tribunal criminel de faire raser la maison de tout citoyen convaincu d'agiotage ou d'avoir vendu à un prix au-dessus du maximum (la taxe d'alors).

C'est ainsi qu'un négociant en pelleteries, du nom de Schauer, ayant exigé d'un de ses locataires au delà de ce maximum et accusé de manoeuvres tendant à déprécier les assignats, fut traduit devant le Tribunal criminel, qui rendit l'arrêt suivant:

"La maison du citoyen Schauer sera rasée, et, sur l'emplacement, l'on dressera un poteau destiné à servir d'avertissement aux spéculateurs et à quiconque serait tenté d'avilir la monnaie sociale."

———o———

L'indiscrétion, quand elle consiste à dire les secrets des autres, surtout ceux qui nous ont été directement confiés, est une véritable violation d'un engagement tacite. Par cela seul qu'on reçoit confidence d'un secret, ne s'engage-t-on pas à le garder?

Le vétérinaire chez les bêtes féroces

Les animaux en captivité souffrent de tous les maux communs à l'humanité. Une affection dont sont atteints les lions ainsi que tous les animaux de la famille du chat sont les griffes incarnées. Le manque d'exercice et l'impossibilité de se faire les griffes sur des surfaces rugueuses en sont la cause; les pointes des griffes rentrent dans la peau.



Le directeur d'un jardin zoologique raconte qu'ayant un jour à soigner un lion pour un cas de ce genre, lui et ses gardes ne purent l'attacher, tellement il se démenait. Il n'y avait qu'une chose à faire; entourer sa cage de couvertures et y répandre du chloroforme pour le jeter dans une demi-insensibilité.

Une autre fois, une lionne de grande valeur fut privée de nourriture pendant quarante-huit heures, pour que, en lui présentant un os trop gros pour passer à travers les barreaux de sa cage, elle sortit l'une de ses pattes et essayât de l'attraper ainsi. Ce faisant, elle permettait au gardien de lui saisir la patte malade et d'en sortir la griffe incarnée.

Les animaux en captivité sont fort difficiles à traiter pour cette raison que le diagnostic de leurs maux n'est pas aisé à établir. Les bêtes domestiques se prêtent assez bien à l'examen du médecin; le féroce ne veut rien entendre; il se débat, lutte et rage. Allez donc prendre sa température ou lui administrer une potion! Et c'est tant pis pour eux, car dans leur lutte avec les gardes et le vétérinaire, leur temperature augmente, ils s'énervent et compliquent leur affaire.



Pour les maladies ordinaires, le meilleur médecin est encore la nature. On leur donne à ces pauvres bêtes captives de l'air frais, du repos ; on renouvelle leur couche. Toutes les médecines leur sont dissimulées dans un morceau de viande ou dissoutes dans leur breuvage.

S'il leur arrive un accident quelconque, s'ils se blessent, se rompent un membre et qu'il faille les opérer, ils arrachent leurs points de couture et leurs pansements, de sorte qu'il faut mettre leurs pattes, par exemple, dans de solides écharpes et user d'un tas de moyens pour les réduire à l'impuissance de se nuire à eux-mêmes.

Un singe dont le bras était fracturé et sur quoi on avait mis une éclisse, essayait continuellement de l'enlever; on dut lui passer un carcan au cou, pour l'empêcher de mordre son pansement.

Un ours noir de l'Himalaya fut un jour trouvé étendu presque sans vie dans sa cage. Le vétérinaire consulté pensa bien que la bête avait été empoisonnée et désespérait presque de la guérir. En dernière ressource, on lui administra de l'ammoniaque. Après quelques heures, l'ours donna des signes de vie. Mais il se trouvait aussi faible qu'un enfant qui vient de naître. Il fallut pendant un mois lui ouvrir la gueule pour lui verser sa nourriture et lui prodiguer toute sorte de petits soins; passé ce mois, il était complètement rétabli.

—o—

LE CONFORT MODERNE

Il vient de s'enrichir d'un nouveau détail. En haut des immeubles modernes, assez rares d'ailleurs, actuellement en construction, les architectes ont prévu des antennes pour recueillir les ondes téléphoniques et dans les appartements des prises de courant tout installées permettront aux locataires d'entendre les musiques aériennes.

NEOLOGISMES FACHEUX

L'Académie française a admis dans le dictionnaire un certain nombre de néologismes. D'une manière générale, elle a décidé de donner droit de cité aux termes qui sont consacrés par l'usage courant, en laissant de côté ceux qui ne lui ont pas paru remplir cette condition. Ainsi, elle a admis : "football, athlète, alpenstock, avant et arrière, as" (comme as de l'aviation), etc.; mais elle a refusé les honneurs du dictionnaire à: "bécane" (mot vulgaire), "base-ball, basket-ball, bobsleigh", expressions trop anglaises. Il nous semble qu'elle aurait également dû rejeter "football" comme de racines étrangères. Pourquoi ne pas adopter le correspondant français "balle-au-pied?" Ce n'est pas plus long. Défendons notre langue.

(Le Pèlerin.)

—o—

CHINOISERIES

On avait jusqu'ici, en France, pour les déclarations de naissance et de décès besoin de deux témoins. Ces témoins n'étant pas toujours faciles à trouver, la coutume était de prendre les premiers venus à qui l'on donnait une gratification. A l'abord des mairies, il s'était même formé une corporation de témoins qui offraient leurs services à cent sous la séance. Perte de temps et d'argent sans compter que les témoins inconnus n'avaient aucune garantie. La Chambre a supprimé par un vote unanime la chinoiserie des deux témoins. Il y a mille chinoiseries comme cela que l'on devrait supprimer. Simplifions: le temps c'est de l'argent.

LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

LE BRAQUE DE L'ARIEGE

Ce chien est aussi appelé Braque de Toulouse et Braque du Midi, mais il nous paraît plus juste de lui donner le nom qui sert de titre, l'Ariège étant la vraie patrie d'origine de ce chien, et le centre de son élevage. D'où provient cette race de chien blanc et orange? cette couleur fait penser au Saint-Germain. Beaucoup de chasseurs de la région du sud-ouest de la France disent, en effet, que le Saint-Germain servit, il y a une cinquantaine d'années, à donner plus de légèreté, plus d'activité à leur ancien Braque, qu'ils trouvaient trop lent et trop lourd.

D'autres cynologues donnent des versions différentes, sur son origine. Mais cela importe peu. Constatons seulement que la race dont nous nous occupons se reproduit d'une façon fort régulière et qu'elle est bien fixée.

Qu'elle soit récente ou ancienne, rien ne nous empêchera de la considérer comme parfaitement distincte et définie.



Le Braque de l'Ariège

Standard

Tête sèche, allongée, plutôt étroite que ronde, protubérance de l'occiput assez prononcée, museau droit et long, oreille basse, papillotée, fine et

soyeuse, attachée un peu en arrière, oeil caressant et bien ouvert, jamais sanguinolent, nez rose ou marron, très clair, naseaux bien ouverts; cou long et élégant; poitrine large et profonde; épaule droite, un peu plate, côtes un peu plates ; rein un peu long, solide; pattes fines et nerveuses; arrière-train un peu grêle, souvent plus élevé que le garrot; cuisse plate, quoique bien muselée; pieds fins et serrés, dans le genre de la patte de lièvre; fouet long et fort à l'état naturel, car il est souvent coupé, couleur blanche, avec des taches orange vif, à la tête et aux oreilles, quelquefois sur le corps. Poil fin, brillant, avec des reflets argentés; taille: 25 pouces, ce chien possède toutes les qualités requises pour un bon chien de chasse, soit en plaine ou au bois.

—o—

NOTES DE L'ELEVAGE

Un record mondial a été établi par le Crufts Kennel Club, à Crufts, Angleterre. A leurs expositions où les entrées se totalisèrent à 6,600, battant le Westminster Kennel par plus de 800 entrées.

* * *

La main dans la main à travers l'océan. Les clubs de Bouledogue français de l'Amérique et de la Nouvelle-Angleterre, ont envoyé chacun une médaille comme prix à l'exposition d'Angleterre pour les bouledogues français.

* * *

Le Shepherd Dog Club du Canada a envoyé un prix spécial pour l'exposition de la Société Royale Saint-Hubert de Bruxelles. Il est à souhaiter que ces bonnes relations sportives se continueront.

* * *

Le Shepherd Dog Club du Canada prépare un concours de chiens Policiers pour le dimanche 3 août prochain, sur la ferme de M. Pleau, à St-Vincent de Paul. Ce club possède un terrain de dressage à l'usage de ses membres, et invite tous ceux qui désireraient faire partie du club à se rendre au concours. L'entrée est gratuite, c'est en même temps le pique-nique annuel du club.

* * *

Madame T. S. Baldera, l'éleveuse bien connue de Boule Terrier anglais est venue s'établir au Canada dans la Colombie Britannique.

* * *

On s'attend à avoir beaucoup d'attelage de chiens pour l'hiver prochain, car il règne une animation pas ordinaire parmi les amateurs.

* * *

Le Maple Leaf Kennel, propriété de M. Geo. Mayrand a fait l'acquisition d'un chien alsacien d'une grande valeur.

* * *

Le Bandist Kennel, propriété de M. J. T. Bennet, est déménagé à Snowdon Jonct, Notre-Dame de Grâce.

* * *

M. Laramée, le dresseur bien connu, a fait l'acquisition de plusieurs belles bêtes de trait dont il veut faire un attelage pour l'hiver prochain.

* * *

Le dressage du chien de défense et de police est de plus en plus populai-

re, il faut voir l'activité qui règne chez les éleveurs suivants: MM. Domus, Huet, Rouly, Cyr, Laramée, Mayrand, et notre secrétaire, M. Goyette, et plusieurs autres. On peut s'attendre à de l'animation au concours du 3 août.

—o—

PSYCHOLOGIE CANINE

Plus on étudie le chien, plus on lui découvre d'intelligence et plus on constate qu'il sait se faire comprendre. Maintes fois des chiens ont contribué à la découverte des auteurs de crimes.

Pendant ma longue carrière, et plus particulièrement pendant les vingt-cinq années où la médecine canine a tenu une grande place dans ma clientèle, j'ai observé des faits qu'il m'a paru intéressant de relater. La plupart ont trait au raisonnement chez le chien et à sa manière de se faire comprendre de l'homme.

En dehors de l'agglomération commerciale, le Vésinet est composé de villas. Dans la plupart de ces villas, il y a pour le moins un chien qui, chaque matin, est lâché sur l'avenue, pour y prendre l'air et faire ses ordures.

Quand il a suffisamment vagabondé, il se poste en face de la propriété et aboie, pour qu'on lui ouvre. Si on ne répond pas à son appel, il va au-devant des passants, et les suit, avec l'espoir qu'ils lui ouvriront la grille d'entrée de la propriété; ou, tout au moins, sonneront. Si le passant ne comprend pas, le chien recommence le même manège avec un autre.

J'ai eu à soigner une petite chienne loulou, appartenant à une artiste de Paris. Cette chienne était atteinte de gangrène traumatique sur le cou. Je dus l'opérer à plusieurs reprises. Au moment où la guérison paraissait proche, tout était à recommencer. Or, chaque fois que la pauvre petite bête me voyait le bistouri à la main, elle se dressait contre moi, comme pour me supplier de ne pas la faire souffrir.

J'ai eu à Paris une cliente avec laquelle, quoique n'exerçant plus, j'ai conservé d'aimables relations.

Lorsque j'arrive pour le déjeuner, Dick, à qui j'ai fait jadis une petite opération, et qui s'en souvient, menace de me dévorer. Mais lorsqu'on arrive au café et qu'à ce moment, sa maîtresse lui permet de monter sur la table, il vient me lécher les doigts... pour avoir un "canard".

J'ai vu, plusieurs fois, des chiens me témoigner leur reconnaissance à la suite de leur guérison.

En 1868—j'exerçais alors dans le Doubs—un de mes clients achète un chien de chasse au sanglier, qui fut reconnu malade le lendemain de son arrivée. Il avait une pleurésie bien caractérisée.

Un matin, au moment où j'entrais dans la chambre où était le chien, la femme du piqueur me dit: "Cette nuit il a inondé la pièce". De fait, il y avait dans la pièce plusieurs mares d'urine.

C'était le commencement de la résolution de la maladie. Mais, en l'espèce, le fait à retenir est celui-ci : l'animal vint au-devant de moi, ce qu'il n'avait jamais fait les autres jours.

Voici un autre fait qui corrobore le précédent, au sujet de la reconnaissance qu'ont les chiens pour les personnes qui les ont soignés.

Pendant la guerre, on me pria un jour, par téléphone, d'aller voir un lévrier russe, à Neuilly. Je m'y rendis,

sous la réserve que je m'y rencontrerais avec le vétérinaire traitant.

A mon arrivée, je diagnostiquai un hydrothorax. Séance tenante, je pratiquai la ponction; et, ensuite, je prescrivis des injections hypodermiques de sérum physiologique.

La pleurésie en voie de guérison, je constatai qu'il y avait aussi de l'hydropéricardite. J'en informai la propriétaire, en même temps que je la renseignai sur les dangers d'une ponction.

Deux jours après, comme elle me donnait carte blanche, je pratiquai la ponction du péricarde, avec un trocart d'essai, que j'avais sur moi . . J'eus tout d'abord un jet de sang, puis de la sérosité.

L'amélioration fut assez rapide, et un jour, le chien descendit de sa couchette pour venir au-devant de moi. C'était, sans aucun doute, pour me témoigner sa reconnaissance.

J'ai eu à traiter, chez un chien de montagne, une entérite tellement douloureuse que l'animal hurlait, au point qu'on l'entendait à distance.

Informé de ce fait, je pratiquai une piqûre de morphine. A partir de ce moment, je pus aborder l'animal, sans crainte d'être mordu.

C'est encore un chien très méchant, mais de petite race, qui va me fournir l'élément de l'observation suivante:

Ce chien avait une tumeur linéaire entre les dents et la langue. J'en pratiquai l'exérèse, au moyen d'une ligature caoutchoutée.

La chute de la tumeur obtenue, ce chien devint presque familier avec moi, alors qu'auparavant il m'était impossible de l'approcher, sans qu'il fut vigoureusement maintenu.

Si la plupart des chiens ont de la reconnaissance pour les personnes qui leur ont procuré du bien-être, il en est qui ont de la rancune.

La petite chienne loulou dont j'ai parlé me montre les dents chaque fois que je veux l'approcher.

J'ai, jadis, opéré une chienne de montagne, pour un ongle incarné. Quand je pénètre dans la propriété de son maître, elle entre en fureur. Heureusement pour moi, à ce moment, qu'elle est dans une niche grillagée.

Bien plus, si son maître passe avec elle dans la rue où j'habite, et où elle m'a aperçu un jeur, elle se met à aboyer dès qu'elle entre dans cette rue, et me lance des regards furieux si elle m'aperçoit.

Dans son beau livre sur l'"Esprit de nos bêtes", mon confrère Alix a constaté que les chiens égarés se rendent généralement dans les endroits fréquentés, et plus particulièrement au voisinage des gares, où sans doute ils espèrent avoir plus de chances de rencontrer leur maître.

Il y a peut-être encore une autre cause. C'est que lorsqu'après un certain temps, l'animal, n'ayant plus l'espoir de retrouver son maître, cherche quelqu'un pour l'adopter.

Un jour, en descendant du train, à Chatou, j'aperçus à la sortie de la gare un chien griffon de grande race. Il me fixa d'une si singulière façon que, sur le moment, je crus que c'était un de mes anciens malades.

Un peu plus tard, je rencontrai un garde municipal qui emmenait le chien à la fourrière, pour y être sacrifié.

J'examinai de près l'animal. Il portait un collier sur lequel était gravé le nom de son propriétaire, lequel habitait la Normandie.

J'obtins que le sacrifice de l'animal fût ajourné. J'écrivis au propriétaire, lequel me répondit: "J'avais donné ce chien à un de mes amis. Il a dû chercher à revenir chez moi et, s'égarant, aura remonté la Seine. Si vous ne trouvez pas à le placer, renvoyez-le-moi, je vous couvrirai des frais."

Le lendemain, je plaçais ce chien dans une maison bourgeoise, et le jour même, il se montrait familier avec les personnes qui l'avaient adopté.

G. CHENIER,
Vétérinaire.

———o———

LA MORT DE BAYARD

Bayard incarne en lui l'esprit de la chevalerie chrétienne, et c'était bien le dessein de Jacques de Maillé de mettre cet esprit en évidence, quand il écrivit sous le nom du "loyal serviteur" la très-joyeuse, plaisante et récréative histoire du bon chevalier sans peur et sans reproche, gentil seigneur de Bayard.

Il était né vers 1473, au château de Bayard, dans la vallée de Grésivaudan (Isère). Page de Charles de Savoie, il passa au service de Charles VIII, fit merveille à la bataille de Fornoue, suivit Louis XII à la conquête du royaume de Naples, soumit la Pouille, défendit, durant la retraite, seul contre 200 Espagnols le pont du Garigliano, prit Gênes, décida de la victoire d'Agnadel, fût blessé d'un coup de pique au siège de Brescia, pris part à la sanglante bataille de Ravenne, arrêta avec 36 compagnons toute l'armée ennemie sous Pavie, remonta en Artois, fut prisonnier à la journée de Guineguatte. François Ier le nomma lieutenant général du Dauphiné et voulut être armé chevalier de sa main à la bataille de Marignan. La défense de Mézières contre Charles-Quint et une armée de 100,000 hommes est, sans doute, le meilleur titre de gloire du capitaine. Il suivit de nouveau François Ier en Italie et il couvrait héroïquement la retraite quand il reçut dans le dos une pierre lancée par une arquebuse qui lui brisa l'épine dorsale. Alors il se prit à crier:

—Jésus! Hélas! mon Dieu, je suis mort!

Il prit alors son épée par la poignée et baisa la croisée en signe de la croix, et en disant tout haut:

—"Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam".

Blême, il faillit tomber, mais prit l'arçon de la selle et demeura droit jusqu'à ce qu'un jeune gentilhomme, son maître d'hôtel, l'aidât à descendre et le couchât sous un arbre, le visage tourné vers les impériaux:

—Je n'ai jamais montré le dos à l'ennemi, dit-il, je ne veux pas commencer au moment de mourir.

Le connétable de Bourbon, qui poursuivait les Français, vint à passer; il s'apitoya sur le héros.

—Monsieur, lui répondit sévèrement Bayard, je ne suis point à plaindre, car je meurs en homme de bien; mais j'ai pitié de vous qui combattez contre votre roi, votre patrie et votre serment.

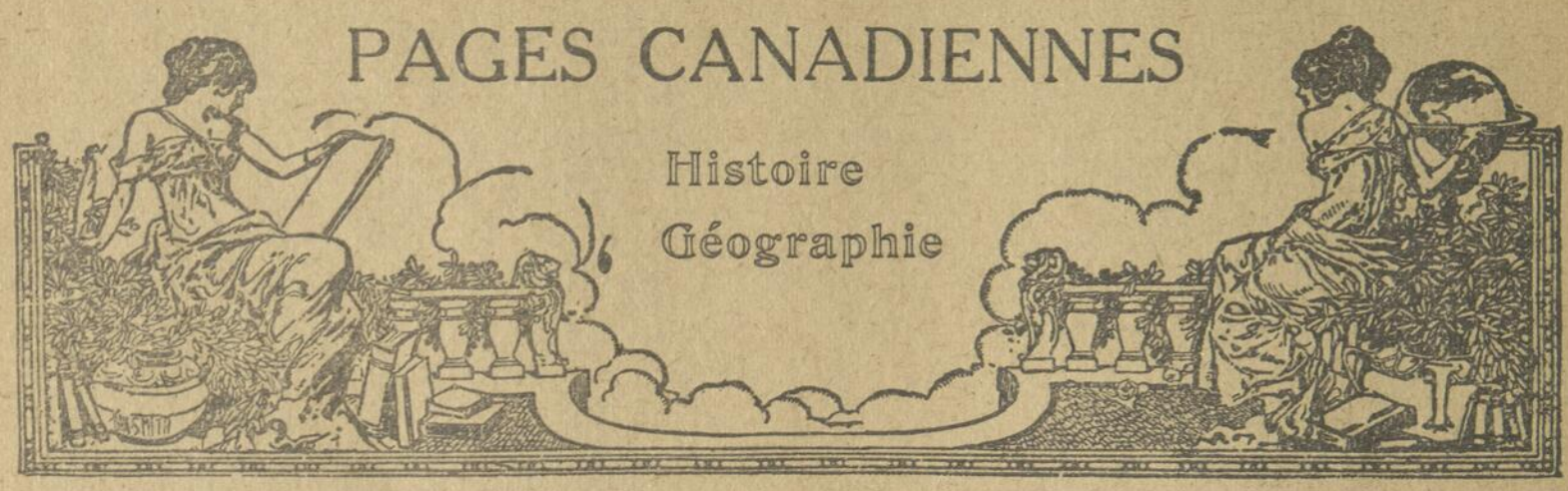
Bayard reste le type le plus accompli du chevalier chrétien et français.

———o———

Les classes inférieures sont celles qui ne font rien pour le bien de l'humanité.

* * *

Il faut se piquer d'être raisonnable, mais non pas d'avoir raison; de sincérité, mais non pas d'infaillibilité.



La Société Française, au Canada, en 1694; Quelques petits scandales

On trouve dans l'ouvrage de l'abbé Auguste Gosselin, sur l'"Eglise du Canada", de très curieuses informations sur la société française de la colonie, depuis Monseigneur de Laval jusqu'à la conquête. Nous empruntons à l'auteur les quelques pages consacrées à l'affaire du **Tartufe,** survenue sous Frontenac et sous Mgr de Saint-Vallier :

"Frontenac était un homme religieux. On crut longtemps le contraire. Pourtant, les documents les plus autorisés de l'époque s'accordent à reconnaître qu'il l'était sincèrement. Citons seulement ce qu'écrivait Charlevoix à l'occasion de la mort de ce gouverneur distingué : "Il paraissait avoir un grand fond de religion, et il en donna constamment jusqu'à sa mort des marques publiques. On ne l'accusa jamais d'être intéressé (de profiter de sa position pour se procurer quelques gains par la traite) ; mais on avait de la peine à concilier la piété, dont il faisait profession, avec la conduite qu'il tenait à l'égard des personnes contre lesquelles il s'était laissé prévenir. L'âcreté de son humeur un peu arbitraire, et une jalousie basse, dont il ne se défit jamais, l'ont empêché de goûter tout le fruit de ses succès, et ont un peu démenti son caractère, où il y avait de la fermeté, de la noblesse et de l'élévation. Après tout, la Nouvelle-France lui devait tout ce qu'elle était à sa mort, et l'on s'aperçut bientôt du grand vide qu'il y laissait."

Mais il n'était pas disposé à se laisser imposer comme précepte ce qu'il croyait n'être que conseil. L'usage de s'amuser durant le carnaval par des spectacles ou des représentations dramatiques existait à Québec depuis longtemps: ces spectacles réunissaient au Château Saint-Louis l'élite de la société canadienne. Denonville s'en était abstenu, à la demande de Mgr de Saint-Vallier; Frontenac remit en honneur chez lui ces soirées dramatiques; il y apporta du zèle, de l'entrain, de l'enthousiasme. Il y avait alors à Québec un nombre d'officiers qui avaient servi dans les expéditions de Denonville et de La Barre, ainsi qu'au siège de 1690; ils se chargeaient des principaux rôles et les remplissaient souvent avec beaucoup de perfection. Au commencement de 1694, les tragédies "Nicomède" et "Mithridate" furent jouées au Château avec un grand succès. Le procureur général, les conseillers, tous les principaux citoyens y assistèrent. "Il y avait eu abondance de castor et bonne récolte, écrit le cynique Lamothe-Cadillac, et l'on se réjouissait par des soirées dramatiques."

L'Evêque était au courant de toutes ces fêtes mondaines, mais se contentait d'en gémir en silence.

Tout à coup, le bruit se répand que l'on se prépare à jouer le "Tartufe" au Château: nul doute que Frontenac veut faire pièce au clergé, qu'il n'aime pas. Circonstance aggravante; celui qui doit jouer le rôle de Tartufe est un nommé Mareuil, "lieutenant réformé d'un détachement des troupes de la marine", qui est au Canada depuis un an, un ami et un protégé de Frontenac, un de ses hôtes au Château. Autre circonstance aggravante: cet officier ne se gêne pas, dit-on, de tenir habituellement des propos irréligieux, au grand scandale de ceux qui ont occasion de l'entendre. L'Evêque l'en a souvent repris; mais il ne tient aucun compte de ses avis et continue à se moquer de Dieu, des saints et des choses saintes.

Mgr de Saint-Vallier n'y peut tenir. Dans son zèle pour la gloire de Dieu outragé il lance un "mandement sur les discours impies"; il y dénonce nommément Marcuil. "Cet homme, dit-il, au mépris des avis souvent réitérés que nous lui avons donnés et fait donner par des personnes très dignes de foi, continue de tenir des discours en public et en particulier, qui serait capable de faire rougir le ciel et d'attirer les "carreaux" de la vengeance de Dieu sur sa tête". Il le menace "de le retrancher du monde des fidèles", et ordonne aux prêtres "de le refuser à la sainte table", jusqu'à ce que, par une pénitence salutaire, il ait satisfait au scandale qu'il a causé. Ce mandement est daté du 16 janvier 1694; Mgr de Saint Vallier était justement à faire la visite pastorale de la paroisse.

Le même jour, il lance un autre mandement, " au sujet des comédies", et publie aussi une instruction qu'il a fait prêcher le dimanche précédent à la Basse-Ville par M. Glandelet, desservant de la succursale. Il distingue entre les "pièces qui sont honnêtes de leur nature, mais ne laissent pas que d'être très dangereuses par les circonstances", et "les comédies impies, ou impures, ou injurieuses au prochain", parmi lesquelles il range le "Tartufe" :



M. DE FRONTENAC

"Nous déclarons, dit-il, que ces sortes de comédies ne sont pas seulement dangereuses, mais qu'elles sont absolument mauvaises et criminelles d'elles-mêmes, et qu'on ne peut y assister sans péché..."

Tout bouleversé par l'idée que le "Tartufe va être représenté au Château — on assure même qu'il sera joué ensuite, par ordre du gouverneur, dans les communautés religieuses et au Séminaire — il prend le parti d'al-

ler trouver Frontenac lui-même. Il le rencontre précisement dans la rue, "près de l'église des Jésuites", causant avec l'intendant Champigny. Il lui fait part de son chagrin, et "s'avise de lui offrir cent pistoles, pourvu quil ne fasse pas jouer le "Tartufe".

Au moyen de cette somme, considérable pour l'époque, il obtient la promesse que le spectacle n'aura pas lieu:

"Il prit l'occasion que j'étais avec M. de Frontenac, écrit Champigny, pour le prier de ne pas faire jouer cette pièce, s'offrant de lui donner cent pistoles: ce que M. de Frontenac ayant accepté, il lui en fit son billet, qui fut payé le lendemain."

Et de fait la représentation de "Tartufe" n'eut pas lieu.

Dans cette affaire, il y eut des paroles de blâme et d'encouragement pour tout le monde. Frontenac eut certainement son mot de blâme, comme on le voit par les répliques qu'il adressa au ministre. Mais il en prit d'autant plus bravement son parti qu'il n'avait jamais été gâté de compliment par la cour; et les remarques qu'on lui fit en cette occasion ne le rendirent pas plus tendre pour le clergé. On lui reprocha, surtout, ce marché quasi honteux, par lequel moyennant finance, il avait renoncé à faire jouer le "Tartufe" à Québec. Noublions pas que cette pièce, jugée encore aujourd'hui très sévèrement par les esprits sages et réfléchis, l'était encore bien plus à l'époque où l'on se rappelait fort bien dans quelles circonstances elle avait été composée par Molière, à savoir pour flatter le Roi et l'encourager dans les liaisons coupables où il était engagé et contre lesquelles ne cessaient de protester le clergé et la conscience publique. C'est cette comédie que Frontenac, pour faire pièce au clergé, voulait faire jouer à Québec, et dont Mgr de Saint-Vallier réussit à empêcher la représentation en lui donnant son billet pour cent pistoles. Champigny ne pouvait croire qu'il garderait cet argent: "Je croyais, dit-il, qu'il ne tarderait pas à lui faire l'honnêteté de lui renvoyer ces cent pistoles... Mais la suite me fit voir des choses tout opposées..." C'est-à-dire qu'il les garda bel et bien: ce dont il fut très blâmé par la cour :

"A l'écard des cent pistoles que M. l'Evêque m'a données, écrit-il, c'est une chose si risible, que je n'ai jamais cru qu'on la pût tourner à mon désavantage, mais qu'elle donnerait matière de se réjouir à ceux qui en entendraient parler.

" Si M. l'Evêque avait voulu me croire, ajoute-t-il, et suivre les conseils que l'amitié qu'il me témoignait alors me donnait souvent la liberté de lui donner sur toutes les choses que lui ou ses ecclésiastiques entreprenaient tous les jours, et à la continuation desquelles je lui représentais qu'il était impossible qu'à la fin on ne s'opposât, il n'aurait pas tant fait de fausses démarches. Mais vous devez le connaître assez pour savoir qu'il ne suit pas toujours ce que ses amis lui conseillent..."

LE CANADA, A PARIS, EN 1691

Au retour de l'expédition du Roi en Flandre, les noms de Frontenac et de Québec sont sur toutes les lèvres: on se répète de bouche en bouche la parole mémorable de notre gouverneur à l'envoyé de Phipps: " Allez dire à votre maître que je vais lui répondre par la bouche de mes canons!"

Et qu'on ne croie pas qu'il y ait ici exagération. "La victoire de Frontenac

sur les Anglais fit sensation en France. Louis XIV accorda des titres de noblesse à ceux qui s'y étaient le plus distingués, et nommément aux sieurs Hertel et Juchereau. Il voulut qu'une médaille en perpétuât le souvenir: d'un côté on voit la tête du roi; de l'autre, la France victorieuse est assise sur des trophées, au pied de deux arbres du pays, sur des rochers d'où s'échappe un torrent. Un castor va se réfugier sous un bouclier, et le dieu sauvage du fleuve, qui épanche son urne au pied de la déesse, la contemple avec admiration. Pour devise, on ya inscrit ces mots: "Kebeca liberata' M.D.C.X.C., et en exergue: "Francia in novo orbe victrix" — Québec délivré, 1690; — La France victorieuse dans le Nouveau-Monde."

Au nom de Frontenac, les Français accolent volontiers celui de D'Iberville: les exploits de nôtre héros canadien à la baie d'Hudson excitent leur enthousiasme et les consolent de la perte de l'Acadie. On ne saurait croire comme la France, à cette période de notre histoire, s'intéressait au Canada, comme elle en était fière, comme elle applaudissait à nos triomphes. Ah! si elle avait eu à sa tête un Louis XIV, en 1759, au lieu de son arrière-petit-fils ! un Colbert ou un Seignelay, au lieu d'un Choiseul !

—o—

L'ARMEE DU SALUT

L'Armée du Salut fut fondée en 1878 par le général Booth. Ses débuts furent pénibles; une opposition violente, brutale, poussée parfois jusqu'à la persécution, se forma contre sa création et sa diffusion, un peu partout dans le monde, et chose bizarre, dans les pays protestants surtout. Le général Booth triompha de toutes ces difficultés et accomplit la plus grande partie du plan qu'il développa dans un livre sur la misère anglaise: "In Darkest England and the way out", livre qu'il faut lire pour connaître les laideurs, les tares, les vices, les plaies de la civilisation anglaise, si bien lustrée et vernie à sa surface.

Ce qui fait la force de l'Armée du Salut, à Londres et ailleurs, c'est qu'elle réunit sous une même direction les oeuvres les plus diverses qui se complètent les uns les autres. A Londres, elle compte cinquante établissements: maternités, asiles de nuit, fourneaux, ateliers d'assistance par le travail, refuges pour les femmes, asiles pour les enfants.

Un des principaux buts que poursuit l'Armée du Salut, le plus noble certainement, est de refaire chez les malheureux qu'elle secourt le sens de la respectabilté morale. "Elle estime avec raison, écrit M. le comte d'Haussonville, que l'homme qui, par la faute des circonstances ou par sa faute propre, est tombé dans la misère et a vécu de hasards et d'aumônes, n'arrive à la dignité que par le travail." Or donc, trouver du travail pour ses protégés devient la grande préoccupation de l'Armée du Salut.

Des ateliers d'assistance ont été organisés aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Ces ateliers se

divisent en ateliers de couture et de blanchisserie.

On comprend que pour assurer le fonctionnement d'un aussi grand nombre d'oeuvres, il faille un personnel considérable. Les dames qui composent la brigade de commandement s'intitulent colonels, lieutenant-colonels, majors, capitaines, enseignes ou cadets. Ces dénominations ont quelque chose de ridicule. C'est qu'il est considéré par les chefs de l'Armée que l'organisation militaire est le seul moyen d'obtenir la discipline et l'obéissance.

L'Armée du Salut n'adhère aux dogmes et au symbole d'aucune Eglise chrétienne en particulier; mais elle fait profession d'un christianisme à la fois ardent et vague.

—Le Christ est mort pour nous, il faut l'aimer et lui demander pardon de nos péchés en revenant au bien.

"Elle ne prêche point autre chose, continue M. d'Haussonville, dans les nombreuses réunions qu'elle tient et dans les exhortations qu'elle adresse aux hôtes de ses asiles de nuit et de ses refuges. Je n'ai pas besoin de dire que c'est là, à mes yeux, une profession de foi insuffisante, surtout dans les pays à formation intellectuelle catholique où nous demandons des affirmations plus précises. Mais il est certain que, dans les pays protestants qui sont accoutumés à un dogmatisme assez vague, elle exerce, en prêchant sur ce thème simple, une action religieuse et morale incontestable. Il est impossible, d'ailleurs, de ne pas être profondément touché de l'accent, du ton avec lequel, dans ces réunions, on parle aux malheureux, lors même que le vice serait la cause de leur dégradation, de la bonté, de la compassion, de l'indulgence qu'on leur témoigne. Ce sont, presque toujours, des femmes qui prennent la parole dans ces réunions, et on a remarqué que leur éloquence avait plus d'influence et d'action que celle des hommes. C'est qu'elles savent mieux parler la langue de l'amour.

C'est pourquoi, au lieu de se moquer des "officiers" de l'Armée du Salut, il faut leur tendre la main, de même qu'il faut, non point montrer le poing, mais tendre la main à tous ceux qui travaillent avec nous, catholiques, à soulager l'immense misère humaine, car "la moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers."

———o———

LE PREMIER DENTISTE D'AMERIQUE

Le docteur Jones fut le premier dentiste des trois Amériques. Il exerçait sa profession à New-York, il y a de cela 140 ans. Les dentistes ne pratiquent sous ce nom que depuis un peu plus de cinquante ans. La chirurgie dentaire était avant la seconde moitié du dix-neuvième siècle aux mains des médecins et des barbiers.

L'extraction d'une dent, sans anesthésie générale ou locale, ne se pratique pas encore "sans douleur", mais du moins on visite son dentiste avec beaucoup moins de terreur qu'auparavant.

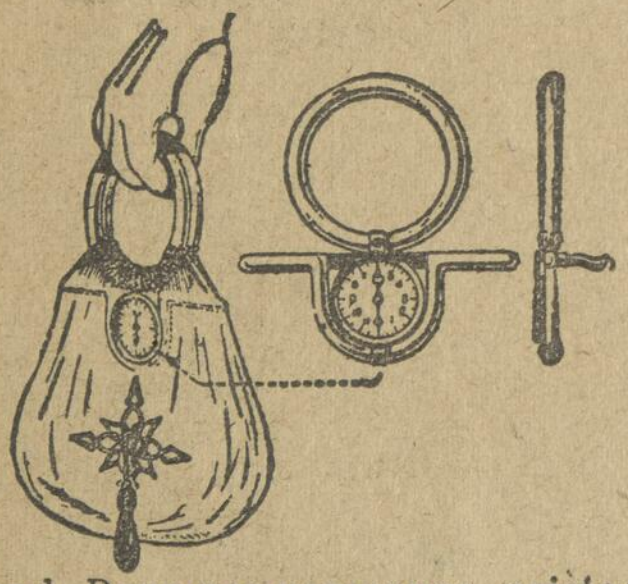
La première association de dentistes, la Odentological Society d'Angleterre, fut fondée en 1856.

Quant à la première faculté de chirurgie dentaire, affiliée à une université, en Angleterre, elle remonte seulement à 1878.

CHOSES ET INVENTIONS NOUVELLES

SACOCHE-BALANCE

Nous connaissons certaines maîtresses de maison qui ne peuvent se défendre de mettre en doute l'honnêteté des balances de leurs fournisseurs, bouchers ou épiciers, bien que toutes portent les mots rassurants : balance honnête, et que le client soupçonneux soit libre de vérifier le poids donné à haute voix par le mar-



chand. Pour ces personnes, existe une sorte de sacoche qui sert en même temps de balance. Une minuscule balance à ressorts est retenue par la poignée de la sacoche, qui marque zéro quand la sacoche est vide et enregistre au fur et à mesure qu'on les y dépose, le poids des paquets. Nous n'irons pas jusqu'à dire que cet article soit élégant, mais enfin! il peut être utile à tous ceux qui croient constamment avoir été trompés par celui-ci et par celui-là...

LE PARAPLUIE ECLAIRANT

Voilà un parapluie d'une double utilité; tout en protégeant son homme contre la pluie, il lui éclaire sa route. Plus besoin de porter le parapluie d'une main, et la lampe de poche de

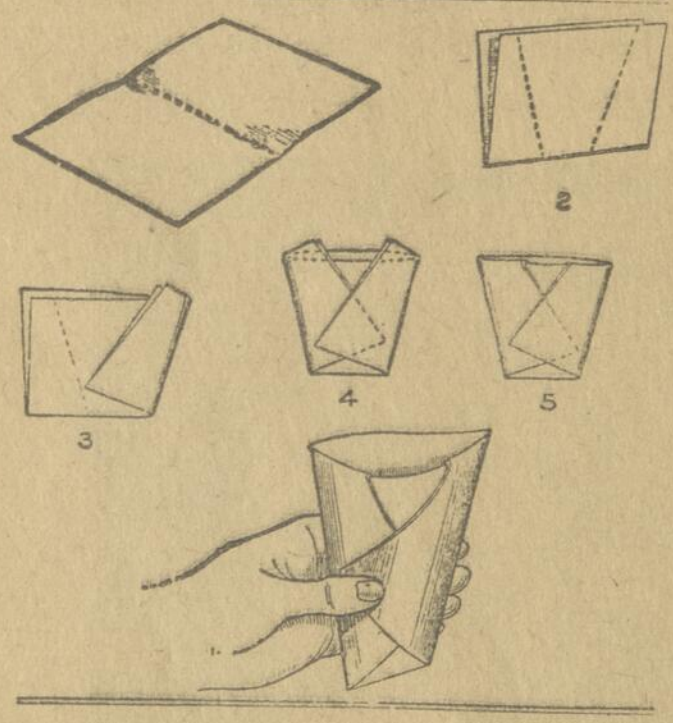


l'autre. C'est qu'en effet, dans certaines rues à la ville et presque partout, à la campagne, il n'est pas mauvais, le soir, après la veillée, d'être muni de lumière. Le projecteur, fixé tête en bas, au manche du parapluie, lui sert de poignée. Une simple pression sur le bouton donne la lumière. Quand on

n'a plus besoin du parapluie, on n'a qu'à en enlever la lampe et à s'en servir séparément.

VERRE EN PAPIER

Rien de plus facile que de se faire un verre en papier, là où l'on n'a pas autre chose sous la main. La feuille de papier blanc n'a besoin que d'être de 8½ x 11 pouces. La feuille est d'abord pliée en deux, comme on le voit dans le premier dessin, en haut à gauche, puis en diagonale, et les coins

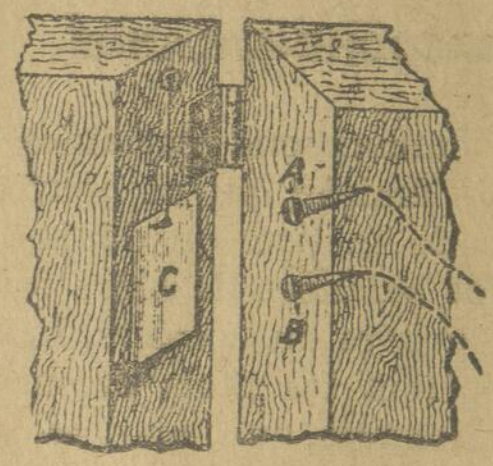


sont passés par dessus le bord du verre, comme on le voit dans les opérations 4 et 5. La force de ce petit verre dépend, naturellement, de la qualité du papier.

ARRET DE SURETE

On connait une multitude de dispositifs pour la protection des automobiles. Quelques-uns sont des serrures de sûreté avec lesquels on ferme l'appareil de mise en marche; d'autres consistent dans la suppression de quelque partie essentielle à son fonctionnement. En voici un cependant qui est tout aussi pratique et beaucoup plus simple que tous les autres. Nous le trouvons dans "La Science et la Vie", de Paris.

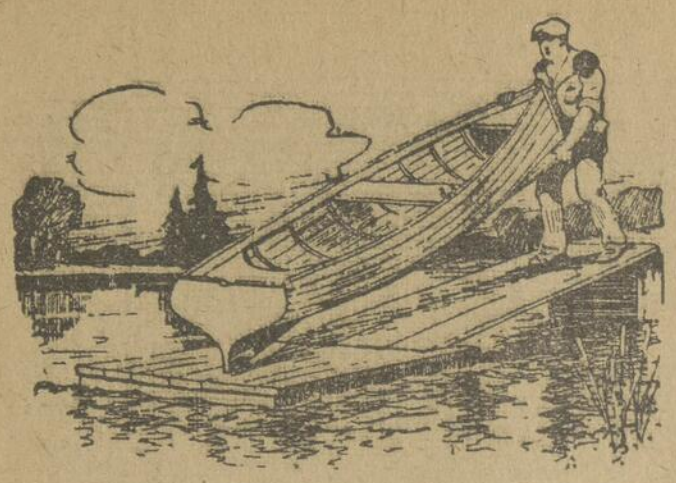
Les fils du magnéto sont raccordés à deux vis, A et B, entrées sur le bord du jambage de la porte. Sur le bord de la porte, à l'intérieur, se trouve un petit crochet soutenant une



mince plaque de cuivre. Quand la porte est fermée, le contact se trouve établi entre les points A et B, et la voiture peut être démarrée. Mais si l'on enlève la petite plaque de son crochet, le courant est interrompu et l'on peut fermer les portes, mais jamais l'auto ne pourra être mis en marche. Ainsi donc, quand vous laissez stationner votre voiture, vous enlevez la plaque de cuivre, vous la glissez dans votre poche et le tour est joué. Autre avantage. L'auto ne peut être mis en marche, tant que les portes ne sont pas fermées.

CHALOUPE A ROULETTE

Petite suggestion pour les mois d'été qui ne manquera de plaire aux canotiers et toutes gens qui font de la rame dans les stations de villégiature. Elle sera en même temps d'un grand profit aux locateurs d'embarcations, lesquels mettent à l'eau une chaloupe, toutes les cinq minutes. L'idée est



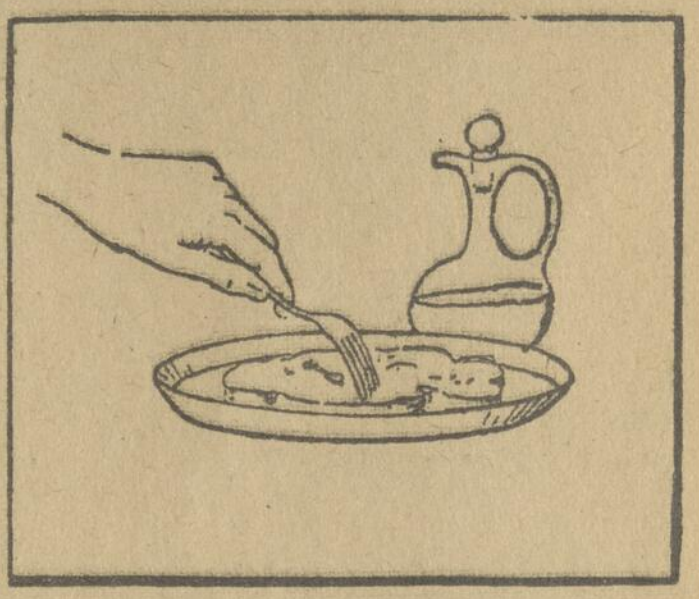
toute simple; il n'y a qu'à placer à l'arrière de l'embarcation, chaloupe ou esquif, une roulette. On tient la chaloupe soulevée par la pointe et on la roule dans l'eau.



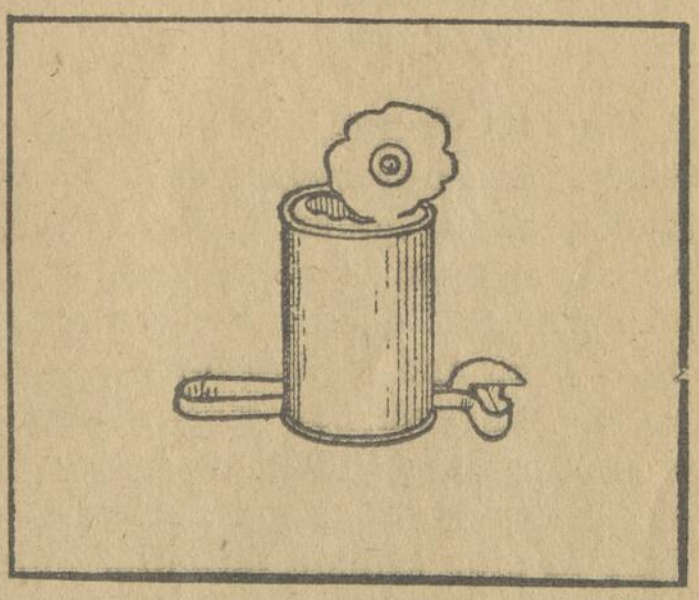
L'ordinaire petit bâton astringent pour la barbe est fabriqué de 75 % d'alun et 25% de salpêtre. Ses propriétés resserrantes rapprochent les lèvres de toute coupure et arrêtent ainsi l'effusion du sang.



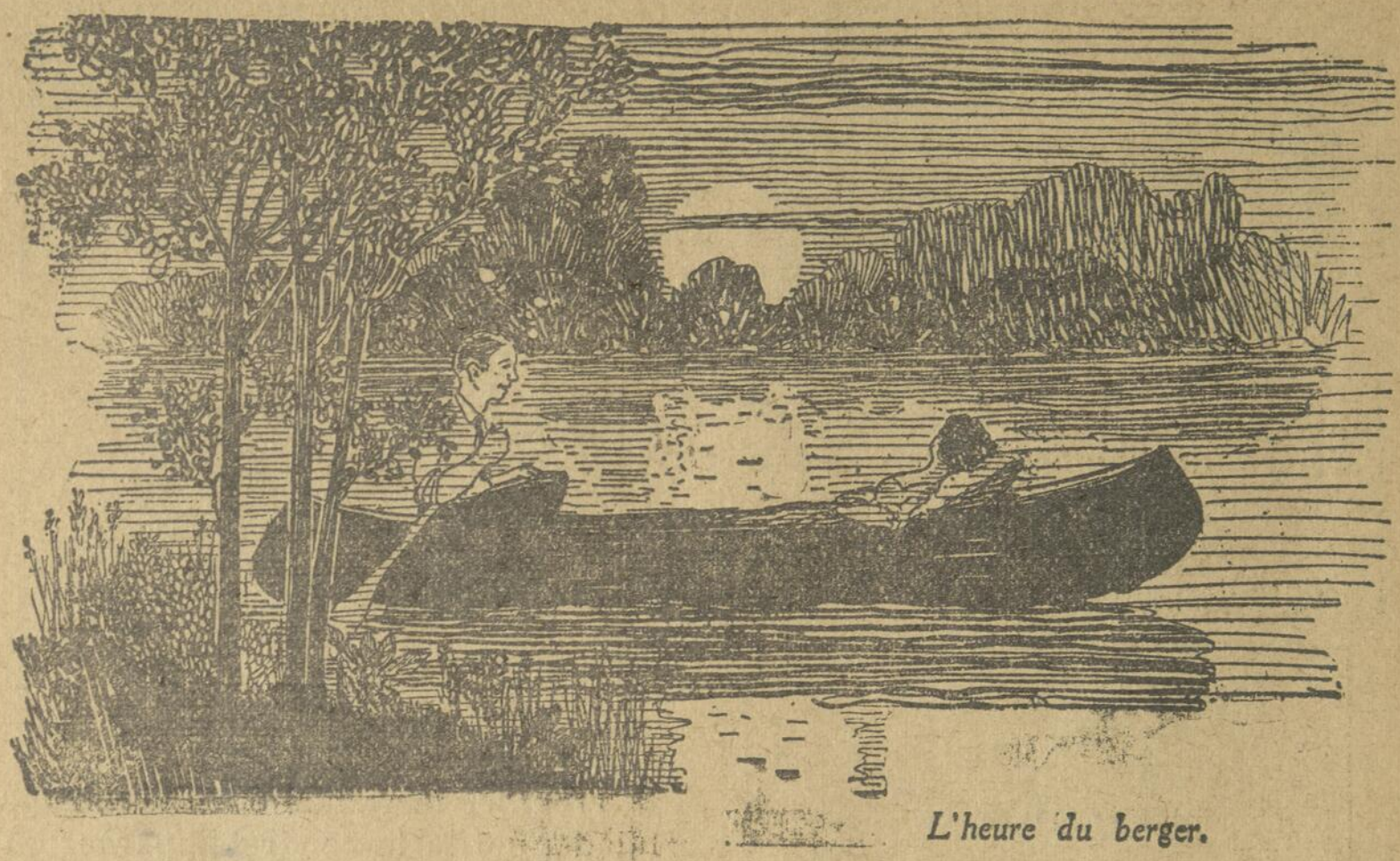
La nicotine d'une cigarette a peu d'effets sur le fumeur, parce qu'elle est pratiquement brûlée. La nicotine, administrée à l'intérieur du corps, serait mortelle.



Tremper la viande dans le vinaigre lui donne de la tendreté, parce que la substance collagène qui se rencontre dans toute viande augmente. L'ébullition continue de la viande convertit cette substance collagène en gélatine.



Une vulgaire boîte d'étain n'est pas toute en étain; elle serait bien trop dispendieuse. C'est une feuille de tôle qui constitue la boîte, feuille qu'on recouvre d'étain—ainsi la boîte devient une boîte de fer-blanc.



L'heure du berger.

CHRONIQUE FEMININE

par FRANCINE

LES FLIRTS DE VILLEGIATURE

Il en est d'un séjour à la campagne comme d'une traversée en mer. Pendant quelques jours, quelques semaines, tous ceux et celles qui, pour la première fois de leur vie, se rencontrent dans une station de villégiature ou sur un paquebot, vivent ensemble comme s'ils s'étaient toujours connus, estimés et aimés, c'est-à-dire dans la plus grande intimité. Puis le voyage terminé ou l'automne revenu, ces gens se quittent sans aucun regret pour ne jamais plus se revoir. Et c'est bien là ce qui fait que les fréquentations de villégiature, bien que toutes divertissantes un moment, peuvent devenir excessivement dangereuses. Jeunes filles et jeunes garçons se fréquentent là plus librement qu'à la ville, dans une atmosphère spéciale. L'enchantement de l'été amollit les résistances. Telle jeune personne, très réservée à son ordinaire, difficile sur le choix de ses connaissances, acceptera à la campagne, comme la chose la plus simple du monde, les hommages de tout jeune homme qui vient de lui être présenté, au hasard d'une partie de plaisir.

Que sait-elle de lui? rien, pas même son nom, puisque aussi bien on ne comprend jamais le nom de la personne qui nous est présentée et que si on l'entend bien, il est aussitôt oublié!

L'été, disions-nous, a le don, le pouvoir d'émousser les résistances, d'énerver les volontés, d'effacer les distances, de relâcher la surveillance des parents sur leurs enfants et des enfants sur eux-mêmes, de ramener au naturel tous les citadins, état dangereux pour des gens qui ne se conduisent bien que par crainte du scandale, d'abolir enfin les distinctions sociales! (elles existent pourtant entre riches et pauvres, entre le capital et la petite bourgeoisie, entre cette dernière et le tiers état).

Mais là n'est point la question; la campagne, c'est un fait, rabat le snobisme et les petites prétentions mondaines des jeunes filles et permet qu'elles se laissent courtiser par un Monsieur en pantalon blanc et en chemise échancrée qu'elle ne songerait jamais à inviter au moindre de leurs "parties", dans la "season".

Or donc, mes amies, ne prenez pas feu tout de suite pour ce beau jeune homme en blanc qui semble incarner votre rêve! Attendez pour lui ouvrir votre coeur de le mieux connaître, de le voir dans ses habits et habitudes de tous les jours, dans un salon, une salle à manger: laissez passer un hiver sur vos amours. A la campagne, voyez-vous, si peu que son pantalon crème tombe souplement sur ses souliers blancs, si peu que sa chemise ouverte sur la poitrine lui donne l'allure d'un poète romantique, tout jeune homme est estimable.

Ce même jeune dieu, si agréable à la vue, si attrayant l'été, peut se muer, l'hiver, en un être très détestable.

L'été, aux soirs de lune, l'amour flotte dans l'air embaumé. Vous êtes mollement couchée sur un lit de coussins moelleux que sa main amoureuse a disposés pour que vous y reposiez comme une belle du sérail sur son divan somptueux; vous écoutez les mille voix de la nuit qui vous parlent de tendresse et vous laissez (forcément) votre main tiède s'emprisonner dans la sienne. **Tableau.** Lui ne parle pas; il regarde un reflet de lune sur l'eau. Il ne parle pas et c'est très bien pour lui. S'il parlait, le malheureux! ce serait pour dire un tas de bêtises qui refroidiraient vos ardeurs. Et vous l'aimez ainsi, pour l'instant, parce qu'en ces soirs-là, il vous semble que la voix humaine "doit se taire devant celle de la Nature"...

Le jour, ce jeune homme que vous aimez, ne parle pas davantage. A quoi bon? il sait danser, ramer, nager; il joue très habilement au tennis. Mon Dieu! c'est tout ce que vous lui demandez.

Et quand l'hiver sera venu, qu'en ferez-vous, de cet oiseau de villégiature, dans votre salon, au théâtre, à la promenade? Que vous racontera-t-il, qu'apprendrez-vous aussi de lui qui brisera le charme, durant ces longues soirées, devant la cheminée qui flambe?

Vous n'êtes liés par aucun serment; vous vous quittez. Mais si d'ores et déjà, vous vous étiez fait la grande promesse! si cet été-là, subjuguée par son éloquent silence, par le pli impeccable de son pantalon, par son adresse aux sports, vous l'aviez laissé passer à votre doigt l'anneau des fiançailles!

Petites amies, ne prenez pas au sérieux les flirts de villégiature.

LA MAISON DE CAMPAGNE

Qu'elle vous appartienne ou que vous n'en soyez que le locataire, la maison de campagne appelle des em-

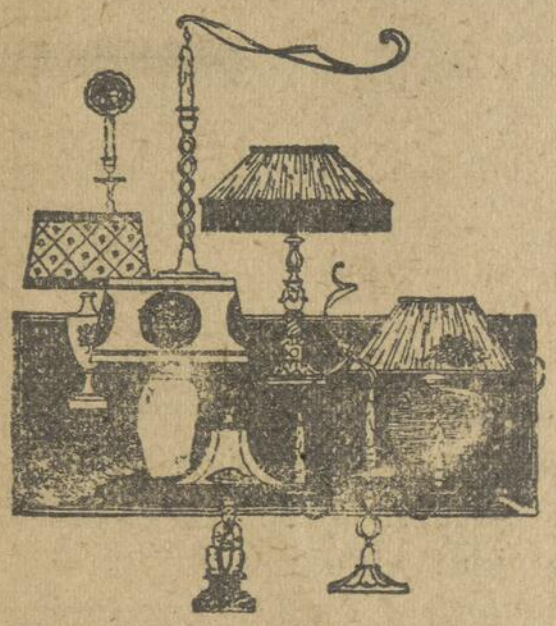


bellissement. De jolies choses, meubles légers, bibelots, cadres, gravures, livres, fleurs, coussins, tentures de cretonne, créent une atmosphère dans la plus banale des cabanes. Votre maison d'emprunt, pour quelque temps, a votre caractère, vos goûts ; elle respire les parfums, elle embaume les fleurs que vous aimez. C'est ainsi qu'on se donne les suaves illusions de la possession définitive ! Voyez le parti qu'on a tiré de cette fenêtre. Il a fallu, en somme, quelques pièces de bois pour les tablettes, vos livres qui vous suivent en tous lieux, quelques bibelots et un vase à fleurs. Vous avez là, dans un coin, un cosey-corner et une bibliothèque. Pour la compagne, n'user que de cretonne aux couleurs vives.

LA LAMPE

Les lampes n'ont jamais été chez nous plus variées. On en voit de toutes sortes, qui remplacent l'ancienne lampe à pied en bois, inéluctable cadeau de noces du parent préféré ou de la plus chère amie. Elles ont toutes les formes, toutes les couleurs ;

elles sont de porcelaine, de verre et de faience. D'un vase, d'une potiche, d'un bibelot japonais même, on tire



une lampe originale. Que l'abat-jour se prête toujours, couleurs et forme, au vase qu'il recouvre; c'est à ça que se juge le bon goût.

——o——

LES CRESUS

Hugo Stinnes, qui vient de mourir, venait le cinquième dans la liste des hommes les plus riches du monde. Voici cette liste:

1° Henry Ford (Amérique) 550 millions de dollars;

2° John D. Rockfeller (Amérique) 500 millions;

3° Le duc de Westminster (Angleterre) 100 à 200 millions;

4° Basil Zaharoff (Grèce) 100 à 125 millions;

5° Hugo Stinnes (Allemagne) 100 millions.

Il y a aussi les Rothschild, mais ils ne proclament pas leur fortune sur les toits: elle dépasse, paraît-il, plusieurs milliards de francs.

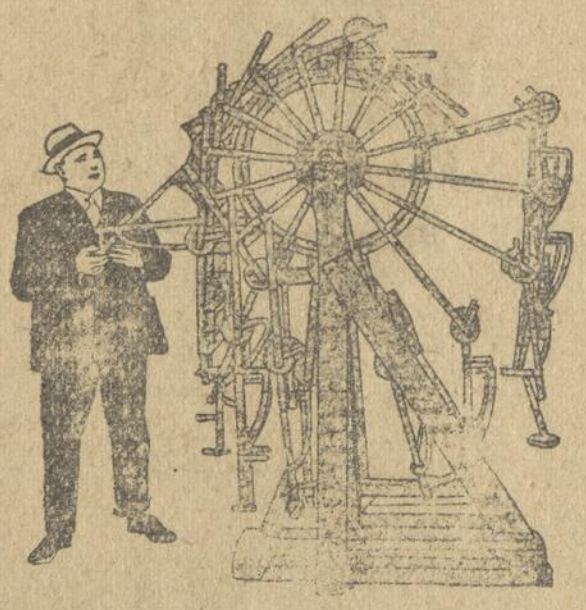
Henry Ford, le fameux constructeur d'automobiles en séries, a quelque chose comme $240,000 à manger par jour. C'est beaucoup pour un seul homme.

La richesse ne fait pas le bonheur. On n'emporte pas les miliards dans la tombe. Servons-nous de l'argent pour faire le bien; car, dit l'auteur de "Imitation": "A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hormis aimer Dieu et le servir." Cette pensée a fait des saints.

——o——

LE DESESPOIR DE L'INVENTEUR

La chimère du mouvement perpétuel vient de faire une autre victime. Un inventeur anglais travailla pendant deux années à cette machine illustrée ici même. Bien que fabriquée pour tourner éternellement, grâce à



sa grande roue que devait faire marcher la force de gravité transmise par une série de leviers et de gobelets, la machine ne fonctionna pas du tout. De désespoir, l'inventeur qui n'avait rien inventé, alla se jeter dans la Tamise.

L'ERECTION D'UN OBELISQUE

Comment était placé debout un obélisque dans l'ancienne Egypte le pays des premiers grands bâtisseurs.—La nature de l'obélisque, sa destination.— Comment on les taillait d'un seul bloc dans les carrières et les transportait à la porte des temples ou devant un tombeau.

De tous les monuments impérissables qu'ont légués à l'humanité les dynasties pharaoniques, pyramides, mausolées, temples, statues royales, sphinx gigantesques, les obélisques, ces imposantes colonnes faites d'une seule pierre, hautes souvent de cent pieds et pesant plus de cinq cents tonnes, ne sont pas les moins intéressants.

Comment les esclaves des pharaons s'y prenaient-ils pour extraire ces monolithes des carrières, les transporter souvent d'une extrémité du pays à l'autre, par eau et par terre, et les fixaient-ils en terre pour les siècles à venir, c'est là une question que l'on ne connaissait qu'improprement jusqu'ici et sur quoi nous allons vous renseigner en nous aidant de précieux renseignements.

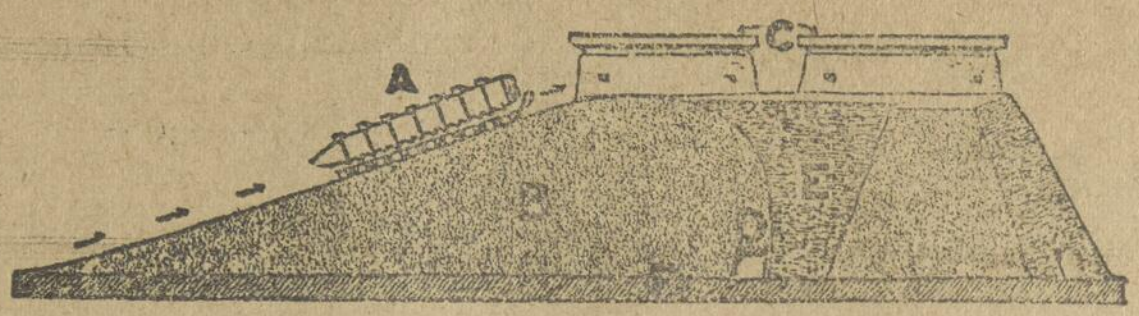
Avant d'aller plus outre, sachons exactement ce qu'est un obélisque. C'est un monument particulier à l'Egypte. Dans l'ancienne Egypte, ils allaient toujours par paire, à la porte des temples ou autres édifices, devant le maison ou le tombeau d'un haut personnage. Les quatre faces de l'obélisque sont gravées avec soin. Ces masses énormes étaient taillées d'un seul bloc dans la carrière, puis polies sur trois de leurs faces, le quatrième adhère encore au massif; pour dégager le fût dans son entier, on pratiquait en dessous de profondes rainures longitudinales, dans lesquelles on introduisait des coins de bois ; ces coins, étant fréquemment mouillés, se dilataient et opéraient peu à peu le soulèvement du bloc. L'obélisque était alors placé sur un traîneau bas formé de madriers et mené par des attelages d'hommes ou d'animaux jusqu'au chaland qui devait le transporter à destination.

Les textes gravés sur les obélisques généralement ne contiennent guère que les titres du roi fondateur avec une formule constatant le nom du dieu à qui il l'a consacré et quelquefois le motif pour lequel il l'a élevé.

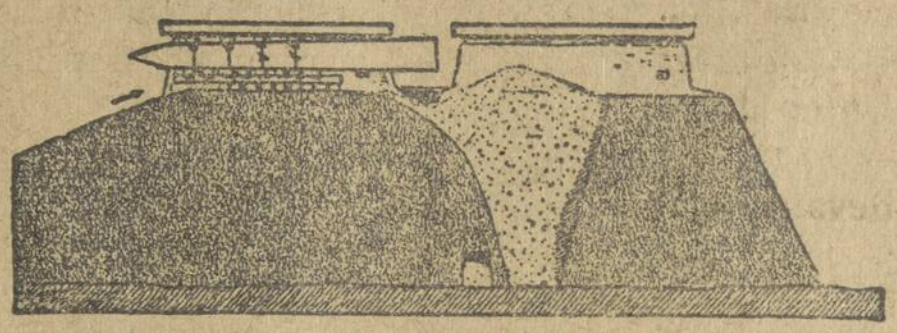
Le plus ancien obélisque qui soit encore debout en Egypte est à Héliopolis; il date environ de l'an 3200 avant l'ère chrétienne. Aujourd'hui, le nombre des obélisques encore debout en Egypte est plutôt restreint. La plupart des obélisques les plus importants sont à l'étranger; l'obélisque de Louqsor qui orne la place de la Concorde, à Paris, et une vingtaine à Rome tout au moins.

Nous savons maintenant la nature d'un obélisque et comment il était porté au lieu où il devait être élevé. Mais là, que faisait-on?

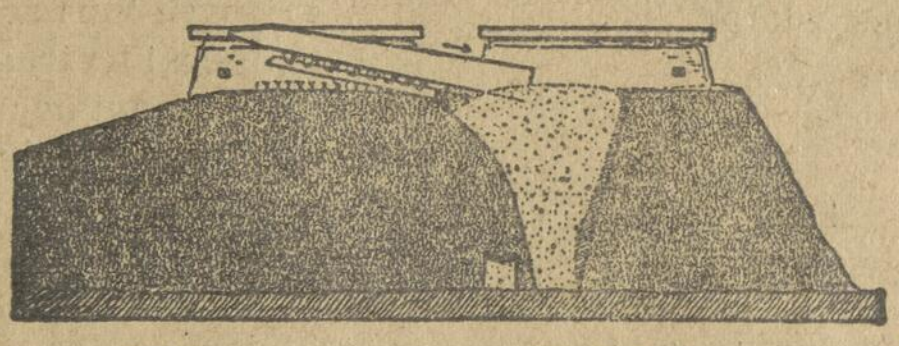
Autour du piédestal, un remblai de terre était élevé, souvent à la hauteur de l'obélisque. Ce remblai était d'un côté incliné en pente douce pour que



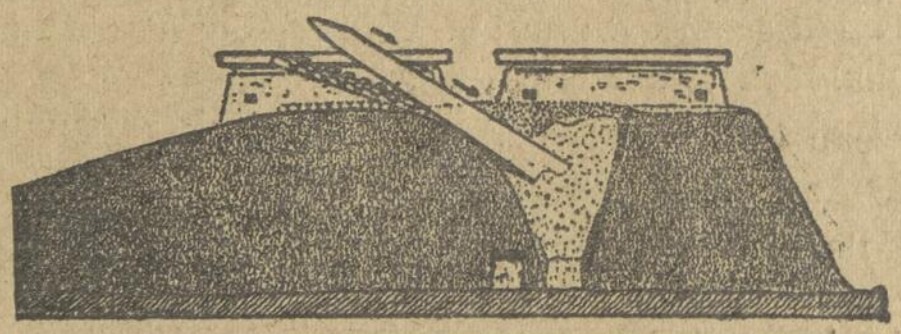
Comment s'y prenaient les Egyptiens pour ériger un obélisque. (A) l'obélisque; (B) le remblai; (C) les constructions où le sable était sassé et jeté dans l'entonnoir (E) qui allait du sommet du remblai à la terre ferme (F). L'ouverture (D) conduisait aux souterrains par lesquels était sorti le sable enlevé.



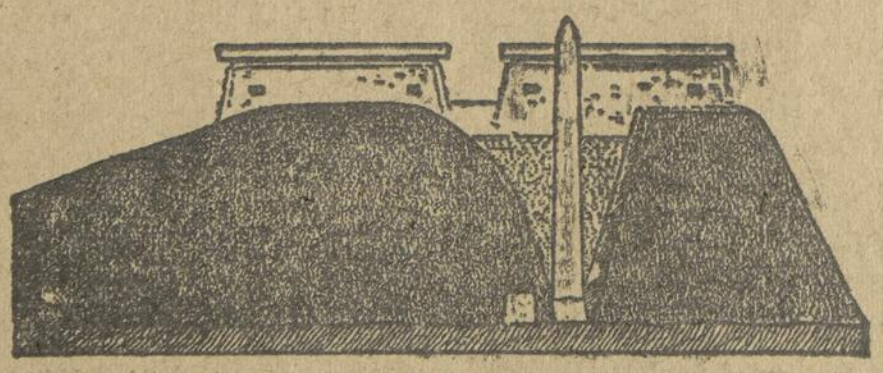
L'entonnoir rempli de sable et l'obélisque prêt à être culbuté dedans.



L'obélisque appuyé contre un côté de l'entonnoir.



L'obélisque, retenu par ses attaches, s'enfonce lentement dans le sable.



Tout le sable étant enlevé, l'obélisque repose sur son socle. Il n'y a plus qu'à niveler le remblai de terre.

le traîneau portant l'obélisque pût le gravir plus aisément. Juste au-dessus du piédestal, un entonnoir était pratiqué dans le remblai, allant du sommet à la base. Cet entonnoir était comblé de sable fin et c'est dans ce sable qu'était lancé l'obélisque, la base la première.

Des ouvriers s'ouvraient des souterrains à la base du remblai, tout autour, pendant que d'autres enlevaient le sable de l'entonnoir. A mesure que le sable était enlevé, s'enfonçait l'obélisque. Puis, quand cette opération était à peu près terminée et qu'il ne restait que très peu de sable, l'obélisque reposait sur l'un des côtés de l'entonnoir dans une position presque verticale.

Plus tard, les esclaves poussaient la colonne dans une position perpendiculaire et la fixaient sur son socle. On nivelait ensuite le remblai de terre et l'obélisque se tenait debout, pointant le ciel, jusqu'à ce qu'un collectionneur français, anglais, allemand ou américain vint la déloger.

Quelques égyptologues sont cependant d'opinion que les Egyptiens, les premiers grands bâtisseurs du monde avec les Chaldéens, usaient de procédés autrement plus savants que ceux-là.

Suivant eux, ils auraient employé des machines plus perfectionnées, peut-être que toutes celles que nous connaissont. Cette opinion est difficile à admettre; on ne voit pas bien la similitude de construction entre un obélisque et un pont de fer de l'âge moderne.

Au contraire, il est très édifiant de penser qu'avec des moyens aussi simples, des outils aussi grossiers, les Egyptiens élevèrent des monuments impérissables qu'avec notre fabuleux progrès nous ne serions pas capables de seulement copier.

—o—

UN MANUSCRIT DE LA BIBLE

Le plus merveilleux manuscrit du monde est bien certainement celui d'un M. Russel, de Montréal. Avec une patience de bénédictin... protestant, il recopia toute la bible, Ancien et Nouveau Testament, de sa propre main.

M. Russel, qui appartient à la confession presbytérienne, fit ce gigantesque travail dans le but de laisser de lui à sa famille un souvenir tangible et inoubliable.

Ce monsieur très patient consacra à cette oeuvre tous ses loisirs de vingt-deux années! La transcription du Nouveau Testament occupe 471 pages, sur deux colonnes; elle a été faite sans aucune faute et sans aucune omission. Le travail comporte en tout 1,987 pages. Il faut remarquer, entre autres particularités, les pages du titre toutes artistement enjolivées, la calligraphie délicate, et la jolie reliure en maroquin.

Le poids du manuscrit est de dix-huit livres environ, et contient l'autographe du Prince de Galles qui se le fit montrer, lors de son dernier passage à Montréal.

—o—

L'honneur d'un homme n'est point au pouvoir d'un autre; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre (le duel) en fait de courage.—J.-J. Rousseau.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines 20 pour 25¢

LA CULTURE DU COTON

Parmi les produits végétaux que nous fournit la Nature, il n'en est guère de plus précieux et de plus indispensable que le coton. L'arbuste qui le produit, le cotonnier, est originaire de l'Inde et, dès une époque fort reculée, que l'on peut évaluer à une trentaine de siècles, les Hindous le cultivaient et employaient la fibre textile qui, après la chute de la fleur, enveloppe les graines. Dans les plus vieux poèmes sanscrits, tels que le Mahabharata et le Ramayana, on voit les héros et les divines apsaras revêtus de légères et transparentes mousselines de coton tissé.

De l'Inde, la culture du coton passa de bonne heure à Babylone, puis de là en Egypte, et les plus anciennes momies sont enveloppées de bandelettes tissées avec cette matière. Puis les Phéniciens, grands exportateurs, la firent connaître aux Grecs, qui appelèrent "byssus" les cotonnades originaires de l'Egypte, et "gangelikoï", celles, plus précieuses, fabriquées sur les bords du Gange. Leur succès fut tel, que la concurrence s'en mêla et que les îles de Cos et de Malte possédèrent, dès l'antiquité classique, des manufactures de coton riches et prospères. Puis ce fut un temps d'arrêt. Il faut attendre aux treizième et quatorzième siècles, pour voir s'affirmer dans la Haute Italie, notamment à Florence et à Venise, la fabrication

des étoffes de coton. De là, la nouvelle industrie passa en Suisse, en France, puis en Allemagne. Dans ce dernier pays, c'est Augsbourg qui fut le centre de la nouvelle industrie. Plus tard encore, dans le cours du seizième siècle seulement, des protestants français, fuyant leur patrie devant la persécution, apportèrent en Angleterre les secrets d'une fabrication qu'elle ignorait.

Malheureusement la culture du coton n'est possible que dans une zone s'étendant sur une quarantaine de degrés tant au nord qu'au sud de l'équateur et l'Europe, se trouve donc, pour la précieuse matière textile, tributaire des pays étrangers. Durant de longs siècles l'Inde et l'Egypte furent les principaux, sinon les seuls producteurs, du coton, car les essais de culture tentés dans quelques parties de l'Espagne et de l'Italie méridionales ne furent jamais très rémunérateurs.

La découverte de l'Amérique vint modifier cet état de choses. Lorsque Christophe Colomb débarqua dans l'île qu'il appela Hispaniola et qui est aujourd'hui Saint-Domingue, il constata que l'on y récoltait un coton produit par un arbrisseau analogue au cotonnier de l'Inde et il imposa aux indigènes un tribut mensuel de 25 livres de la précieuse matière. Vingt ans plus tard, Fernand Cortez, après la conquête du Mexique, trouva dans ce pays une industrie cotonnière des plus florissantes, et les fins tissus qu'il rapporta en Espagne excitèrent à la cour une vive admiration. Pizarre, de son côté, trouva la culture et le tissage du coton portés à un haut point de développement au Pérou; en fait, en ce pays, le tissage des cotonnades pouvait rivaliser avec les plus célèbres fabriques de l'Inde. Mais ici comme au Mexique, cette industrie fut anéantie par les féroces conquérants et la culture même du coton disparut du continent américain. Elle n'y fut réimportée qu'au dix-septième siècle par les émigrants venus d'Europe dans l'Amérique du Nord.

En 1680, la terre de la Caroline recevait dans son sein la première semence du coton. Un siècle plus tard, la récolte totale des Etats du Sud ne s'élevait encore qu'à 5000 balles. Mais les manufacturiers anglais envoyant des commandes de plus en plus considérables, le chiffre de la récolte montait à 120,000 balles en 1800, atteignant le million 13 ans plus tard. C'est dire que les Etats-Unis sont arrivés à fournir à l'industrie cotonnière mondiale les deux tiers de la matière première qui lui est nécessaire.

Il faut reconnaître, cependant, que les conditions de culture sont tout particulièrement favorables en Amérique et que ce pays conservera longtemps une incontestable supériorité. Le sol des régions cotonnières, depuis la Caroline jusqu'en Floride, est riche et profond, et les cultivateurs les amendent continuellement avec les riches engrais nitratés importés du Chili.

L'ensemencement des champs a lieu en avril et se fait à l'aide d'ingénieuses machines agricoles. Les sillons, tracés régulièrement à 4 pieds l'un de l'autre, reçoivent les graines qui sont soigneusement posées, puis recouvertes d'une couche de terre. Si le temps est suffisamment humide, ses jeunes plants surgissent au bout d'une dizaine de jours, et il s'agit alors de débarrasser le sol, dans leur voisinage, de toutes les mauvaises herbes. Peu après on éclaircit le plant, en ne laissant subsister que les sujets les plus vigoureux.

On cultive en Amérique deux espèces principales de cotonniers. La plus renommée est celle dite "Sea Island" ou des "Iles de la Mer" et qui, ainsi que cette désignation l'indique, prospère surtout dans les régions maritimes et dans les îles qui couvrent la côte de Géorgie. Cette espèce fournit une fibre longue et soyeuse, constituant la meilleure qualité de coton. Dans l'intérieur du pays, on cultive une espèce à fibre plus courte, mais dont les plants sont moins délicats et résistent mieux aux intempéries climatériques. C'est celle-ci, en somme, qui forme le fond de la production totale.

Les espèces de cotonniers cultivées atteignent en moyenne une hauteur de 3 à 5 pieds. Environ deux mois après la germination, commence la floraison. Les fleurs, qui ressemblent à nos mauves ou plutôt aux althéas simples de nos jardins, sont jaunes dans la variété Sea Island, blanches dans les espèces ordinaires, toutes rayées de légères stries roses; elles ne durent guère plus de deux jours, fanant et tombant aussitôt. Cette floraison se succède ainsi durant un mois.

Les fleurs font place aux capsules coriaces contenant graines et fibre, et dont la maturité exige environ trois mois. A maturité, la capsule, de la grosseur d'une noix, éclate et laisse apparaître les graines noirâtres enveloppées de la matière fibreuse dont la nature les a dotées pour permettre leur dissémination par le vent. Mais on se hâte de récolter les graines avant leur chute.

—o—

Le désir de la santé est universel, et non moins universelle est l'indifférence pour les moyens qui sont de nature à la conserver.

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**

Des experts dans tous les départements.

ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS LES AUTRES

Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640

GUERRE DE MUNITIONS

Comparaison entre la consommation d'obus en 1870-71 et dans la dernière guerre.

C'est devenu une banalité de dire que la guerre de 1914 fut avant tout une guerre de matériel et de munitions. La chose, toutefois, deviendra plus sensible encore si l'on compare la consommation extravagante des bouches de feu chez tous les belligérants avec les quantités de munitions qui suffirent dans les guerres précédentes.

C'est ainsi qu'en 1870-71 l'artillerie allemande, qui était alors supérieure à l'artillerie française, ne dépassa jamais, au cours d'une bataille, 200 coups de canon par pièce. Dans la guerre russo-japonaise, la moyenne de consommation fut double. Au cours de la bataille de Tushitshao une batterie russe alla jusqu'à tirer 522 coups.

Pendant la totalité de la campagne de 1870, l'artillerie allemande tira environ 817,000 obus, à savoir 479,-000 sur des forteresses françaises et 338 milles en rase campagne. La dixième partie de ce dernier chiffre représente les projectiles tirés au cours de la bataille de Saint-Privat, qui fut la plus grande mangeuse d'obus de toute la guerre. Dans la guerre russo-japonaise, qui a été plus longue, mais où les forces en présence étaient bien inférieures et où les journées de combat alternaient à de grands intervalles, l'artillerie tira seulement 954,000 obus, en grande majorité avec les canons de campagne.

Pour ce qui est de la dernière guerre, les indications précises font encore défaut. Cependant, de quelques faits connus et officiellement enregistrés, on peut déduire que la consommation des munitions a dépassé tout ce qu'on pouvait imaginer.

Il est arrivé, par exemple, qu'en une seule journée, l'un des belligérants ait lancé plus de 100,000 obus sur un front de 7 milles. Le nombre de coups par verge de front est en moyenne six fois supérieur à celui des journées les plus chaudes de la guerre de 1870.

On sait que, d'après les communiqués russes, les Allemands, au cours de la bataille de Galicie, prodiguèrent 700,000 obus, amenés par un millier de wagons.

D'après un communiqué français de 1916 l'artillerie française a tiré au nord d'Arras, en vingt-quatre heures, 300 mille obus, c'est-à-dire presque autant que toute l'artillerie de campagne allemande en 1870-71.

Le poids de ces 300,000 coups de canon peut être évalué à 9 millions de livres, c'est-à-dire que leur transport a exigé plus de six convois de chemins de fer. Ce transport eût demandé par route 4,000 voitures à 6 chevaux. La dépense ressort à environ 2 millions de dollars.

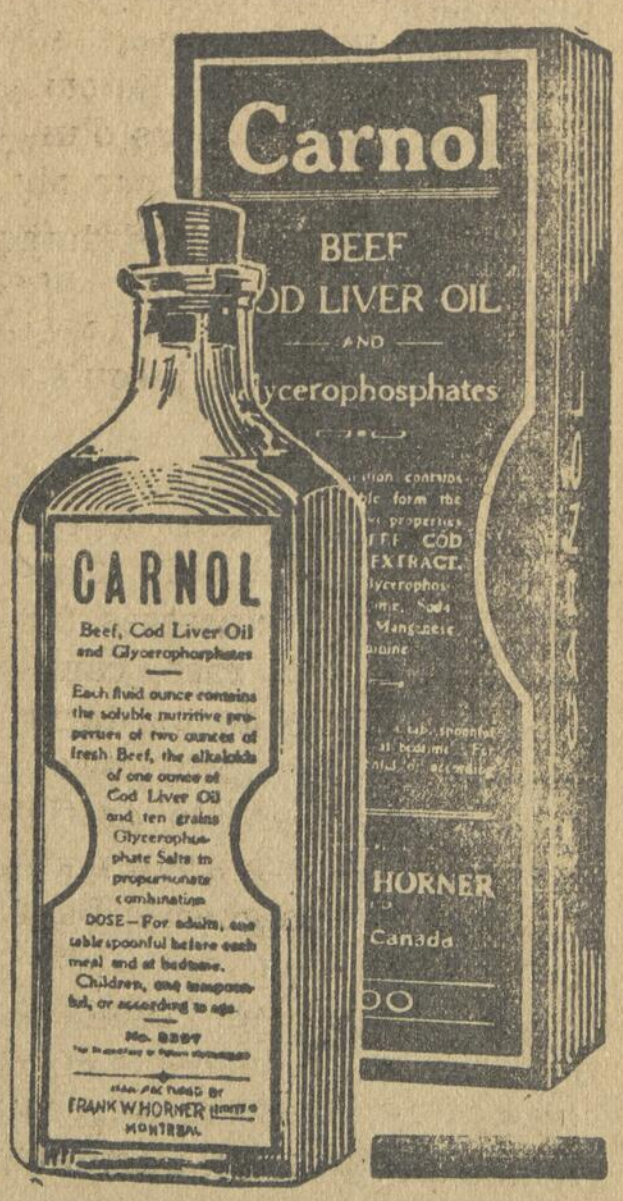
——o——

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer le superflu avant le nécessaire.

VOTRE ENFANT REVELE-T-IL CES SYMPTOMES?

Souvent, sans cause apparente, des enfants en parfaite santé, perdent soudain leur appétit, deviennent fatigués et abattus, pâlissent, cessent de s'intéresser aux jeux et aux amusements. L'enfant a souvent une toux sèche. Si on néglige trop longtemps ces symptômes, l'anémie et la consomption pourront se déclarer. Lorsqu'un enfant manifeste des symptômes d'épuisement, il faut aussitôt reconstituer son système au moyen d'un tonique. Dorothée Oliver manifesta des symptômes semblables à ceux que nous venons de décrire et dans la lettre suivante Mme Oliver raconte comment l'enfant revint à la santé :

"Ma petite Dorothée, âgée de sept ans, était épuisée, elle avait perdu l'appétit et paraissait lasse et nerveuse. Elle perdait ses forces et maigrissait. Ces conditions duraient depuis plus de trois ans. J'avais essayé plusieurs remèdes sans effet. Finalement, je me suis procuré une bouteille de Carnol, et presqu'aussitôt j'ai pu constater du mieux. Elle regagna cent pour cent de son poids et de ses forces. Aujourd'hui elle est redevenue l'enfant aux joues roses qu'elle était. Elle est pleine de vie, de santé et de vigueur. Je puis donc fermement recommander le Carnol comme un reconstituant et un apéritif." — Mme O. S. Oliver, 648 rue Beverly, Winnipeg.



Carnol se vend partout, chez tous les bons pharmaciens.

8-9

Comment on photographie sous l'eau

Le photographe qui, le premier, imagina de surprendre avec son objectif la vie des animaux en liberté, eut à la fois une idée ingénieuse et féconde. L'artiste lui est grandement redevable, le naturaliste aussi.

Quand nous jetons les yeux sur telle de ces impressionnantes photographies, exécutées à la lueur du magnésium et qui représentent des bêtes sauvages en plein désert, par exemple, un lion se rendant au ruisseau où il s'abreuve chaque soir, nous avons la vision exacte de cet animal dans les magnifiques attitudes de sa férocité, mouvements splendides et pleins de force que le peintre ou le sculpteur ne sauraient plus guère observer, une fois le fauve en cage. Nul doute que le naturaliste Audubon, lorsqu'il étudiait le monde innombrable des oiseaux d'Amérique, nul doute que le grand Darwin n'eussent tiré un merveilleux profit de l'instantané. Il suffit, pour vous en convaincre, de remarquer l'importante contribution de la photographie et même du cinématographe dans l'étude du peuple microscopique des bacilles; il suffit encore de se souvenir que l'entomologiste Fabre, digne successeur de sir John Lubbock, a souvent eu recours à la plaque sensible pour poursuivre jusque sous terre l'infinie variété des insectes.

Lorsque le prince A. de Monaco, au retour de la douzième campagne scientifique de la "Princesse-Alice", annonce à l'Académie qu'un chalut d'un nouveau genre, traîné jusqu'à la profondeur de 5000 mètres, a pu rapporter en douze jours une douzaine d'espèces nouvelles et huit genres nouveaux de poissons, sans parler des autres groupes, à notre tour, nous rêvons, n'est-il pas vrai, de pouvoir promener notre appareil photographique à travers les immensités glauques des mers pour y surprendre, y découvrir la faune mystérieuse qui, depuis tant de siècles, nage, grouille et se perpétue à l'abri du regard indiscret des hommes.

Or, nous ne sommes pas Prince. Et le seul "yacht" dont nous puissions disposer se réduit à un modeste canot: notre Océan, nos mers du Sud, c'est simplement la petite rivière qui baigne notre ville ou l'étang argenté qui dort, là-bas, à l'autre bout du village.—Est-ce à dire que ces médiocres ressources ne nous permettraient point d'amusantes et de très scientifiques investigations?... En aucune manière. Nous pouvons nous essayer à la photographie sous l'eau: elle nécessite seulement un peu d'ingéniosité et quelques appareils fort simples.

Sans doute, il y a des difficultés à vaincre et elles sont nombreuses. Les belles images qui s'offrent à la vue dans les eaux claires n'apparaissent plus sur la plaque sensible, que défigurées, fausses, voilées et manquant de cette clarté indispensable qui donne tout son prix à la photographie. Accidentellement, l'opérateur peut réussir un poisson en pleine nage ou



APRÈS LA NAISSANCE DU BÉBÉ

"SAIS-TU que tu as très bonne mine."

"En effet, je suis très bien portante."

"Et comment va l'enfant?"

"Il ne peut pas être mieux."

"Et qu'as-tu fait pour avoir si bonne mine?"

"Au début, nourrir l'enfant m'avait tellement fatiguée et j'étais si malheureuse que le découragement me prit. Je suppose que le bébé était très agité parce que j'étais moi-même nerveuse, et cela m'épuisait de toujours le surveiller."

"Je m'étais bien aperçue que tu étais à bout la dernière fois que je suis venue."

"Je me sentis à la fin tellement misérable que je fis venir maman et le lendemain, elle me faisait prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs."

"J'aurais dû t'en parler, puisque tout le monde à la maison en prend."

"Durant les premiers jours, je ne m'apercevais pas que ça me faisait du bien, mais bientôt je m'aperçus que je dormais mieux, que j'avais moins de soucis et meilleur caractère. Mon appétit me revint et au fur et à mesure que je recouvrais mes forces, le bébé dormait mieux et était plus tranquille. Il va tout à fait bien maintenant et il ne peut à son âge avoir meilleur caractère."

"Comment as-tu pris la Nourriture pour les Nerfs?"

"Une pilule après chaque repas et une avant de me coucher. Je pourrai bientôt m'en passer, mais pas avant d'être sûre que je suis tout à fait remise."

"C'est splendide. Ma confiance dans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est plus grande que jamais, et ce n'est pas peu dire, car tu te souviens le bien qu'elle m'a fait quand j'ai eu ma crisce nerveuse. Ta mère est-elle repartie?"

"Oui, et je t'assure que je bénis le jour où elle est venue à mon secours pour m'aider et me donner de bons conseils. Si elle n'avait pas connu la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais perdue."

60 pilules, 60 sous, chez tous les marchands.

une grenouille qui s'ébat dans l'eau, mais il ne saurait renouveler cet exploit à coup sûr sans quelques procédés et une série de précautions préalables.

Supposons que l'on veuille, sans quitter le rivage, photographier un poisson en train de frayer. La première condition indispensable est que l'eau dans laquelle se meut cet animal, loin d'être trouble, soit au contraire d'une clarté nette et transparente; il faut aussi que la surface de cette eau soit parfaitemet unie et sans rides. Que survienne, en effet, un froncement, l'image se détruit pendant la prise du cliché et l'on n'obtient aucun résultat. De même, et cela se conçoit aisément, la surface ne doit rien réfléchir du ciel, ni des lieux environnants. Comme de telles conditions idéales ne s'offrent que très rarement, l'amateur doit empêcher la réflexion par l'interposition d'un écran entre la surface de l'eau et le ciel. Cet écran peut être constitué par une toile ou par une planche; il projettera son ombre sur la partie de l'eau à photographier. Le miroitement est supprimé; sans doute, l'espace liquide à observer paraît-il noyé d'ombres, vous n'en remarquerez pas moins que tous les détails et les cailloux du fond apparaissent avec une netteté qui ne se rencontre pas en dehors de l'ombre portée par l'écran.— Il n'y a plus dès lors qu'à opérer.

Cependant une autre difficulté peut se présenter: sous l'effet du vent, des rides ou de petites vagues agitent l'onde dont la surface n'est pas entièrement lisse. Il suffit, pour vaincre cet obstacle, de recourir à l'emploi d'un châssis en bois qui encadre une large vitre. Le châssis, dont les dimensions sont réglées par les résultats que l'on veut obtenir, nage sur l'eau. Entre les parties rectangulaires de son armature, l'eau devient unie comme à miracle et la vision est nette. Toutefois, un certain miroitement peut se produire sur sa partie vitrée. On le supprimera au moyen d'un écran fixé sur un des côtés du châssis.

Si l'amateur devait demeurer sans cesse rivé au bord, la série de ses travaux serait monotone et vite épuisée. Certains poissons ne hantent guère les rives: il faut à tout prix entrer dans l'eau pour suivre leurs faits et gestes. Un appareil photographique d'une construction spéciale, répond à cette nécessité. Ses pieds à coulisse doivent être susceptibles de s'allonger de plusieurs mètres, car cette longueur est souvent indispensables au support pour qu'il trouve, à travers les vases du fond, un appui stable. La partie supérieure du "pied" est construite de manière à permettre à l'appareil des évolutions en tous sens.

Cet appareil supprime l'emploi du châssis que nous décrivions précédemment. Il comporte en lui-même, en effet, les moyens d'obvier au miroitement et aux rides de la surface de l'eau. Presque entièrement immergé, y compris l'objectif, cela va sans dire, il photographie directement l'objet voulu. La glace réfléchissante est placée dans une boîte étanche et de forme rectangulaire qui seule sort à moitié de l'eau. C'est par là que l'opérateur surveille le fond, prêt à presser le déclic.

Malgré ces ingénieux expédients, la photographie sous l'eau est fort difficile et demande de nombreuses précautions. Pendant que l'opérateur dresse son appareil dans l'eau, il trouble plus ou moins celle-ci et effarouche les poissons et autres animaux du

voisinage. Force est donc d'attendre, après le placement de l'appareil, que l'eau ait repris sa limpidité première et, ensuite, que les poissons, familiarisés avec sa présence, soient revenus à leur quiétude et aient regagné leur logis un moment abandonné. Or, tout ceci semble peu de chose: cela représente en réalité une longue patience de souvent plus d'une heure, pendant laquelle, sous peine de tout compromettre à nouveau, il faut s'abstenir du moindre mouvement.

Ajoutons que malgré les plus grands efforts de l'opérateur l'eau n'en reste pas moins soumise à une légère agitation, et cela, grâce à des accidents inépendants de la volonté du photographe. Qui dit vie dit mouvement et tout est vie sous la masse liquide. Soumises aux fluctuations imperceptibles de l'eau, les plantes aquatiques s'agitent çà et là, se déroulent comme des serpents et reprennent leur immobilité comme la feuille après que la brise a soufflé. De même, les animaux passent et disparaissent ; le grondin le plus immobile en apparence s'agite, se maintient dans sa position par des mouvements incessants de ses nageoires et de sa queue. Il en résulte, et c'est une conclusion décourageante pour qui n'a pas la foi tenace, qu'on ne peut espérer des instantanés clairs et satisfaisants que tout à fait exceptionnellement. D'ailleurs, les effets de lumière sous l'eau sont beaucoup moins favorables qu'en plein air et vous savez que la lumière s'affaiblit à mesure que l'on descend davantage vers le fond. Même par le plus brillant soleil elle devient souvent insuffisante au moment de l'opération et cette insuffisance oblige, avec les procédés sommaires que nous venons d'exposer,

CORS



Ne risquez pas l'empoisonnement du sang en rognant un cor. Appliquez Blue-jay, le procédé scientifique qui met fin aux cors. La douleur disparaît instantanément. Puis le cor se déracine et s'enlève. Procurez-vous Blue-jay chez votre pharmacien.

Blue-jay

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois *(excepté Montréal et banlieue)* d'abonnement au FILM.

Nom .....
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue .....
Localité .....

Adressez comme suit :
POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal



Disparue cette sensation de fatigue, cet énervement, cette toux saccadée!

Plus de lassitude, plus d'insomnie, plus d'inquiétude au sujet de ce mal tenace du poumon!

Le Tonique Pulmo m'a rendu la joie de vivre. La vigueur, l'énergie, le sommeil paisible et l'appétit me sont revenus, grâce au

Dr Hervay

Le Tonique Pulmo du Dr Hervay est un merveilleux reconstituant de l'organisme, chez les femmes anémiques. Réparateur des forces, régénérateur du sang et calmant des nerfs, il leur rend vigueur et vitalité.

Pour tous ceux qui requièrent un reconstituant effectif et sans danger, père, mère ou enfants, le Tonique Pulmo est sans égal.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois *(excepté Montréal et banlieue)* d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

à n'opérer qu'à quelques pieds de profondeur.

Hâtons-nous d'écarter des vues trop décourageantes. Pour imparfaits que soient ces moyens, ils n'en ont pas moins permis des résultats fort appréciables. Grâce à eux, le professeur américain Jacob Reighard a pu réussir, aux Tortugas (un groupe d'îles corollaires de la pointe Sud de la Floride), des vues fort nettes de bancs de corail et des poissons qui nageaient anx alentours.

Nul doute qu'avec le temps, des procédés nouveaux ne viennent perfectionner cette branche de la photographie qui se pratique au bord des rivières ou sur le rivage des mers. Déjà, la photographie sous-marine proprement dite s'efforce d'atteindre de bien plus grandes profondeurs. Le zoologue, Louis Boutan, un de ses adeptes enthousiastes, l'a mise, repuis quelques années, à contribution—et avec succès—pour les études qu'il poursuit à la station de Banyuls-sur-Mer.

—o—

LES GRAINS DE BEAUTE

C'est ainsi qu'on désigne techniquement le grain de beauté que les mondaines dessinent au coin de leur lèvre ou sur toute autre partie de leur visage.

On raconte que Massillon, prêchant un jour contre le luxe et la mode, prit à partie les grains de beauté dans la toilette.

"—Et ces mouches, s'écria-t-il, que vous appliquez sur votre visage, qu'est-ce encore, sinon de la vanité? Elles n'ont d'autre but que d'attirer les regards. Pourquoi n'en pas mettre aussi sur vos épaules, sur votre gorge?..."

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY

EN 30 JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*..

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcir; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: $1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dept. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252 J, MONTREAL.

Le lendemain, toutes les dames avaient une mouche sur la gorge et le grain de beauté prit aussitôt le nom de "Massillone". Du reste, la mouche est un des mille artifices de la coquetterie féminine qui fit jadis prendre aux élégantes des bains d'huile, de lait et même de framboises ou de fraises ainsi que le fit Mme Tallien, sans parler de ceux, plus horribles, de sang frais. Ce fut en réalité le XVIIe siècle qui inaugura les mouches, ces petits morceaux de taffetas noir gommés et taillés en lunes, croissants, soleils, étoiles, comètes et autres signes du Zodiaque.

Sous Louis XIV et Louis XV elles furent l'accessoire indispensable de la femme de qualité et il fallait posséder un art véritable pour savoir les placer convenablement sur les tempes, puis les yeux, au coin de la bouche ou sur le front. Une élégante en avait toujours huit ou dix et ne se séparait pas de sa boîte renfermant des mouches de rechange.

La mouche portait, du reste, des noms caractéristiques: au coin de l'oeil, elle s'appelait la passionnée ; sur la joue, la galante; sur le nez, l'effrontée; près des lèvres, la coquette; mise pour cacher une rougeur, la recéleuse, etc. Et lorsqu'une dame de qualité avait mis toutes ses mouches, elle pouvait paraître victime d'une maladie de peau.

De nos jours la mouche n'a pas complètement disparu et nos élégantes se font incruster sous la peau de petits morceaux de caoutchouc bruni, pour imiter au naturel les grains de beauté.

Les mouches, du moins, pouvaient s'enlever à volonté et symbolisaient en quelque sorte les côtés futiles et charmants du XVIIIe siècle, tandis que le caoutchouc évoque vraiment trop de notre époque de pneus et d'automobiles!

—o—

LES PREMIERES MONTRES

Elles étaient énormes, grandes comme des assiettes à soupe, et proportionnellement lourdes et encombrantes, c'étaient les horloges ordinaires d'aujourd'hui; que l'on se figure les goussets qu'il fallait avoir!

Elles avaient la forme cylindrique. Elles comportaient à la façade un couvercle qui s'ouvrait latéralement sur gonds, quand l'on voulait interroger le cadran.

L'empereur Charles V avait une de ces montres qui pesait 27 livres, près d'un quart de quintal.

Elles étaient susceptibles d'ornementations et d'incrustations très riches.

Ainsi le sultan Aboul-Nedjid en avait une de cinq pouces de diamètre, qui était toute incrustée d'or. Sans timbre, avec seulement des fils d'acier et un mécanisme de percussion, elle sonnait très fortement les heures et les quarts d'heure. Elle avait été fabriquée en 1844 par Hart & Fils, horloger de Cornhill.

Elle avait bien coûté douze cents guinées.

—o—

Les liqueurs fortes ont été la malédiction de l'ouvrier. C'est en y renonçant complètement qu'il se sauvera et qu'il s'élèvera. Le premier pas vers la dignité de l'homme, est de renoncer à ce qui de l'homme fait une brute. Le peuple doit apprendre à s'abstenir et à se conduire, ou bien on le tiendra sous le joug et on en usera comme d'un outil.

Les Comprimettes Orientales DE GOURAUD

sont faites de crème Orientale de Gouraud qui a soutenu durant au delà de 85 ans l'épreuve de l'expérience publique; ce qui lui a valu sa réputation de perfection et de valeur. C'est une garantie pour ceux qui cherchent un produit pouvant embellir le teint.

Enfin, après des années d'expériences soigneusement faites, nous avons réussi à produire la Crème Orientale de Gouraud sous une forme de comprimés, contenus dans de jolies boîtes de métal *(Vanity cases)* contenant un miroir et une poudrette — le tout facile à porter et pouvant aisément être employé.

Vous n'avez jamais fait usage d'une poudre plus agréable que la poudre dont sont faites les Comprimettes Orientales de Gouraud; elle est douce, soyeuse et adhérente, elle s'étend uniformément sur la peau et lui donne cette apparence fascinatrice tant admirée, parce que les Comprimettes Orientales de Gouraud ont, pour embellir et éclaircir le teint, toutes les mêmes qualités que la Crème Orientale de Gouraud.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

Les Comprimettes Orientales de Gouraud sont mises en boîtes de deux grandeurs: 50 cents et $1.00. Elles sont faites en six couleurs: Blanc, chair, Rachel foncé et clair, rouge sombre et médium.

La Crème Orientale de Gouraud à 75 cents et $1.50 la bouteille: Blanc, Chair et Rachel.

OFFRE SPECIALE



Nous vous enverrons une Comprimette Orientale de Gouraud (de n'importe quelle couleur) et une bouteille d'essai de la Crème Orientale de Gouraud pour 50 sous.

Ecrivez votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et envoyez-nous-le.

Ferd. T. Hopkins & Son

35, rue Saint-François-Xavier, Montréal.

COUPON

Nom .....

Ville .....

Adresse .....

Mentionnez les couleurs désirées.



"Votre avenir sera ce que vous le ferez"

Comment un régime bien simple de soins quotidiens donne à des milliers de personnes la fraîcheur et le charme d'une jeunesse prolongée

LA JOIE de vivre, l'admiration, l'amour ! tous ces biens sont à votre portée.

Ils seront vôtres, si vous commencez dès aujourd hui à donner à votre peau les soins qu'elle requiert.

Le secret en est simple. Il ne s'agit pas de traitements coûteux, mais de l'usage quotidien des huiles de palme et d'olive telles que mélangées dans le Palmolive.

Ne passez pas un seul jour sans faire ce qui suit

Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores quand ils ne les dilatent pas. Des points noirs et de l'enlaidissement s'en suivent le plus souvent.

Lavez-vous délicatement la figure avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez-vous comme il faut. Puis lavez-vous et rincez-vous de nouveau. Mettez un peu de cold-cream — c'est tout. Faites cela régulièrement, de préférence le soir.



Le traitement de beauté le plus simple du monde

C'est de cette manière toute simple que des milliers de femmes, depuis le temps de Cléopâtre, ont trouvé et gardé leur beauté et leur charme.

Aucun médicament n'est nécessaire. La Nature vous sera favorable. Votre peau gardera une texture fine. Votre teint sera bon. Jamais, en vieillissant, vous n'aurez à redouter les rides.

Evitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que *n'importe quel* savon vert est la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau!—si peu que des milliers de gens s'en servent pour leur corps aussi bien que pour leur figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez les changements étonnants qu'apportera une semaine de ce traitement.

Faites bien attention au nom et à l'enveloppe. Le Savon Palmolive est toujours vendu cacheté.

FABRIQUE AU CANADA

2484C

Les huiles de palme et d'olive — rien autre — donnent au Savon Palmolive sa couleur verte naturelle.

Le volume et l'efficacité produisent une qualité de 25c pour seulement

10c

